

vision est sans image, comment peut-il se faire que je sente, que je constate sa présence auprès de moi d'une manière plus certaine que si je le voyais de mes yeux ? Représentez-vous quelqu'un, soit aveugle, soit placé dans les ténèbres, et qui, par là même, ne peut apercevoir une personne qui est auprès de lui. Mais ce n'est pas tout à fait cela. S'il y a une certaine analogie, elle est assez lointaine, parce que celui dont il s'agit a le témoignage de ses autres sens : il entend cette personne parler ou se remuer, ou bien il la touche. Ici, rien de tout cela. Il n'y a pas non plus d'obscurité : l'âme perçoit l'objet par une connaissance plus claire que le soleil. Je ne dis pas que l'on voie ni soleil ni clarté ; non, c'est une lumière qui, sans clarté visible, illumine l'entendement et rend l'âme capable de jouir d'un si grand bien. Elle apporte avec elle d'immenses avantages.

Ce n'est pas comme une présence de Dieu qui se fait souvent sentir aux personnes favorisées de l'oraison d'union et de quiétude. A peine nous mettons-nous en oraison, que nous trouvons à qui parler : aux effets, aux sentiments d'ardent amour, de foi vive, de générosité mêlée de tendresse, qui naissent en notre âme, nous comprenons qu'on nous écoute. Dieu nous accorde alors une très grande grâce, et celui qui la reçoit doit l'estimer beaucoup, car c'est une oraison très élevée ; mais enfin, ce n'est pas une vision. Aux effets que Dieu produit dans l'âme, on comprend qu'il est là : c'est une voie par laquelle sa Majesté veut bien se faire sentir à nous. Ici, on voit clairement que Jésus-Christ, le Fils de la Vierge, est présent. Dans le premier mode d'oraison, certaines influences de la divinité se manifestent ; ici, on voit de plus que la très sainte

humanité elle-même nous accompagne et veut nous favoriser de ses grâces.

Mon confesseur me demanda donc : Qui vous a dit que c'était Jésus-Christ? — Lui-même, répondis-je, me le dit souvent; mais, avant qu'il me l'eût dit, je portais déjà, gravée dans mon esprit, la conviction que c'était lui; auparavant, il me le disait, mais pour lui, je ne le voyais point.

Si j'étais aveugle ou plongée dans les ténèbres, et qu'une personne que je n'aurais jamais vue, mais dont j'aurais entendu parler, vint m'adresser la parole et me dire qui elle est, je croirais que c'est elle, mais je ne pourrais l'assurer avec autant de certitude que si je l'avais vue. Ici, l'assurance est entière. Sans rien voir, on perçoit l'objet par une connaissance si claire, qu'elle exclut, ce semble, toute espèce de doute. Dieu veut que l'objet se grave tellement dans l'esprit, que l'hésitation n'est pas plus possible que lorsqu'on perçoit quelque chose des yeux du corps, et même moins encore. Dans ce cas, on se demande parfois si l'on s'est figuré voir; ici, cette pensée se présente bien tout d'abord, mais d'autre part, il reste une certitude qui l'emporte sur le doute.

J'en dis autant d'une autre voie, analogue à celle que je viens d'indiquer, par laquelle Dieu instruit l'âme et lui parle sans paroles. C'est un langage tellement céleste, que si le Seigneur ne l'enseigne lui-même par l'expérience, toutes nos paroles ne peuvent que difficilement en donner l'idée. Dieu met alors au plus intime de l'âme ce qu'il veut lui faire connaître; et là, il le lui présente sans image ni paroles formelles, mais par un mode qui rappelle la vision dont je viens de parler. Il faut bien prendre

garde à cette façon dont Dieu fait savoir à l'âme ce qu'il lui plaît et lui révèle de grandes vérités, de profonds mystères. Bien souvent, en effet, quand Notre-Seigneur m'explique une vision qu'il lui a plu de m'accorder, c'est de cette manière qu'il m'en donne l'intelligence.

L'action du démon a ici, si je ne me trompe, moins d'accès que partout ailleurs, et cela, pour les raisons que je vais dire. Si elles ne sont pas bonnes, c'est moi, apparemment, qui suis dans l'erreur. Cette sorte de vision et de langage est tellement spirituelle, qu'il ne se produit alors, me semble-t-il, ni dans les puissances ni dans les sens, aucun mouvement où le démon puisse trouver prise. Toutefois, cette absence complète de mouvement ne se manifeste que de temps en temps et dure peu; d'autres fois, les puissances ne sont pas suspendues, je crois, et l'on ne perd pas l'usage de ses sens; les uns et les autres restent parfaitement libres. Cette suspension, du reste, n'a pas toujours lieu dans la contemplation; elle est même fort rare. Mais dès qu'elle se produit, nous n'agissons point, nous ne faisons absolument rien : c'est Dieu, ce semble, qui fait tout. Il en est comme d'un aliment qui se trouverait dans notre estomac sans que nous l'ayons absorbé, sans que nous sachions comment il est entré en nous. Il s'y trouve : c'est tout ce que nous en savons. Mais, dans ce cas, on ignore quel est cet aliment et qui l'a placé là. Ici, au contraire, on le sait fort bien. Ce que j'ignore, c'est de quelle manière il a été mis en moi, car je n'en ai rien vu ni rien appris; il ne m'était jamais venu à la pensée de le désirer; j'ignorais même absolument que ce fût possible.

Dans le mode de langage dont j'ai parlé en premier lieu, Dieu force l'entendement à se rendre attentif, bon gré mal gré, aux paroles qui lui sont adressées. On dirait que l'âme a reçu un nouveau sens de l'ouïe, qu'on la force à écouter, qu'on l'empêche de se distraire. Supposez une personne qui a l'ouïe très bonne, et à qui l'on parle de très près et à haute voix, sans lui permettre de se boucher les oreilles : quand bien même elle ne le voudrait pas, il faudra bien qu'elle entende. Dans ce cas néanmoins, elle fait encore quelque chose, puisqu'elle prête attention à ce qui lui est dit. Ici, l'âme ne fait rien : le faible concours qu'elle apportait précédemment et qui consistait à écouter, n'existe plus. La nourriture s'est trouvée apprêtée et incorporée en elle : elle n'a plus qu'à jouir. On dirait quelqu'un qui, sans avoir appris à lire, sans avoir rien fait pour s'instruire, sans avoir étudié quoi que ce soit, se trouverait en possession de la science acquise, sans savoir d'où ni comment elle lui est venue, puisqu'il n'a même jamais pris la peine d'apprendre l'alphabet.

Cette dernière comparaison me semble donner quelque idée de ce don céleste. En un moment, l'âme est devenue savante. Le mystère de la très sainte Trinité et d'autres fort relevés, sont devenus si clairs pour elle, qu'il n'y a pas de théologien avec qui elle ne soit prête à entrer en dispute pour la défense de si hautes vérités. Elle en est elle-même dans le plus profond étonnement. Et, en effet, il ne faut qu'une seule grâce de cette nature pour transformer entièrement une âme. Dès lors, la voilà impuissante à rien aimer en dehors de Celui qui, sans nul effort de sa part, la rend capable de si

grands biens, lui communique de si hauts secrets et lui témoigne une tendresse, un amour qui ne se peuvent décrire. Certaines de ces grâces sont même tellement admirables, qu'on est tenté de les révoquer en doute; et vraiment, pour les croire accordées à une personne qui les mérite si peu, il faut une foi bien vive. Aussi, à moins qu'on ne me commande autre chose, mon intention est-elle de ne rapporter qu'un petit nombre de celles dont je me suis vue favorisée : quelques visions seulement, qui pourront avoir leur utilité, soit pour empêcher les personnes qui en recevraient de semblables, de s'effrayer comme moi en les tenant pour impossibles, soit pour faire connaître par quelle voie le Seigneur m'a conduite, car c'est là précisément ce que l'on m'ordonne d'écrire.

Je reviens à cette façon d'entendre. Dieu, ce me semble, veut par toutes les voies possibles donner connaissance à cette âme de ce qui se passe dans le ciel. Là, en effet, on s'entend sans se parler, ce que j'ignorais absolument, je puis l'affirmer, jusqu'au jour où le Seigneur, voulant dans sa bonté me le faire connaître, me le découvrit en un ravissement. De même ici, Dieu et l'âme se comprennent par cela seul que Dieu veut se faire entendre d'elle. Et à ces deux amis il n'est besoin d'aucun autre artifice pour se manifester l'amour qu'ils se portent. En ce monde, quand deux personnes intelligentes s'aiment beaucoup, elles se comprennent, semble-t-il, sans démonstration aucune et simplement en se regardant. C'est, je crois, ce qui se passe ici. Sans que nous sachions de quelle manière la chose a lieu, ces deux amants fixent l'un sur l'autre leur regard. Et c'est là sans doute ce que disait l'Époux à l'Épouse au Can-

tique des Cantiques, car je crois avoir entendu expliquer ainsi un passage de ce livre (1).

O admirable condescendance de Dieu ! Quoi ! Seigneur, vous vous laissez regarder par des yeux aussi coupables que ceux de mon âme ! Ah ! du moins, qu'après vous avoir considéré, ils perdent l'habitude de se porter sur les choses basses, et que rien désormais ne les satisfasse hors de vous !

O ingratitude des mortels ! Jusqu'à quel excès monteras-tu ? Ce que je viens de dire est l'exacte vérité, je le sais par expérience. Et tout ce qu'on en peut dire n'est même qu'une faible partie de ce que vous faites, Seigneur, à l'égard d'une âme que vous avez menée jusque-là.

O âmes qui avez commencé à vous adonner à l'oraison, et vous qui avez une foi véritable, pouvez-vous ici-bas — car je ne parle pas des trésors éternels, — pouvez-vous aspirer à des biens comparables aux moindres de ces biens ? Sachez-le, à ceux qui renoncent à tout pour son amour, Dieu se donne très réellement lui-même. Il ne fait point acception des personnes. Dès lors qu'il en a usé ainsi à mon égard, qu'il m'a conduite où je me trouve aujourd'hui, nul, si misérable qu'il puisse être, n'a d'excuse à présenter. Songez-y bien, ce que je signale ici n'est pas même un point, comparé à ce qu'il y aurait à dire. J'indique simplement ce qui peut faire comprendre ce genre de vision et de grâce, que Dieu accorde à l'âme. Mais ce que je suis impuissante à exprimer, c'est ce qu'éprouve une âme quand Dieu lui découvre

1. *Vulnerasti cor meum in uno oculorum tuorum... Averte oculos tuos a me, quia ipsi me avolare fecerunt.* Tu as blessé mon cœur d'un seul de tes yeux... Détourne tes yeux de moi, car ce sont eux qui m'ont fait m'éloigner promptement. (Cant. iv, 9. — vi, 4.)

ses secrets et ses merveilles. C'est un plaisir tellement au-dessus de tout ce que l'on peut concevoir ici-bas, qu'il fait prendre en horreur, et à juste titre, les plaisirs de la vie. Tous ensemble ils ne sont que fumier. C'est même avec dégoût que je m'en sers comme point de comparaison, quand bien même leur jouissance devrait durer toujours. Et ces délices, accordées par Dieu, ne sont qu'une goutte du fleuve immense de joie qui sera un jour notre partage!

Je le dis à notre honte. Oui, en vérité, je rougis de moi-même, et si la confusion pouvait exister dans le ciel, j'y serais à bon droit plus confuse que nul autre. Quoi! nous voudrions obtenir ces trésors, ces délices, et une félicité sans fin, purement aux dépens du bon Jésus? Si nous ne l'aidons pas avec le Cyrénéen à porter sa croix, du moins ne pleurons-nous pas sur lui avec les filles de Jérusalem? Quoi donc? Est-ce par la voie des plaisirs, des divertissements, que nous entrerons en possession des biens que Jésus-Christ nous a acquis au prix de tant de sang? Non, cela ne se peut. Est-ce par de vains honneurs que nous pensons réparer des mépris comme ceux qu'il a soufferts pour nous acquérir un éternel royaume? C'est inadmissible. Chemin perdu, chemin perdu que celui-là! Jamais il ne nous conduira au terme.

Elevez la voix, mon père, pour annoncer ces vérités, puisque Dieu ne m'a pas donné la liberté de le faire. Je voudrais me les répéter sans cesse, mais hélas! c'est si tard que je les comprends! si tard que j'ai entendu la voix de mon Dieu! Ce qui précède en fait foi. Aussi est-ce avec une confusion profonde que je traite un tel sujet, et je préfère m'en taire.

Je me bornerai à signaler ici une réflexion que je fais quelquefois, et Dieu veuille me mettre en état de goûter un pareil bonheur ! Quelle gloire accidentelle, quel surcroît de jouissance, les élus, déjà en possession de la béatitude, ne recevront-ils pas, quand ils verront que, venus tard peut-être, ils n'ont pourtant rien omis de ce qu'ils étaient capables d'accomplir pour Dieu, qu'ils lui ont tout donné aussi complètement que possible, à proportion de leurs forces, de leur état, de leurs moyens ! Qu'il se trouvera riche, celui qui aura abandonné toutes les richesses à cause de Jésus-Christ ! Qu'il sera honoré, celui qui, pour lui, aura refusé les honneurs et mis sa joie dans l'abaissement le plus profond ! Qu'il se trouvera sage, celui qui aura pris plaisir à passer pour insensé, parce que la Sagesse même a été réputée telle ! Mais, à cause de nos péchés, qu'ils sont rares de nos jours, ceux qui en viennent là ! On la dirait éteinte, la race de ceux que les hommes estimaient fous, parce qu'ils les voyaient accomplir les œuvres héroïques des véritables amants de Jésus-Christ. O monde ! monde ! que tu gagnes en honneur à être connu de si peu !

Mais peut-être nous figurons-nous qu'il y va du service de Dieu d'être estimés sages et discrets ? Oui, c'est cela, ce doit être cela, tant cette discrétion est de mise aujourd'hui ! Ne point paraître avec tout l'étalage de dignité possible, chacun selon son rang, à nos yeux, c'est donner peu d'édification. Il n'y a pas jusqu'au moine, à l'ecclésiastique, à la religieuse, qui ne se persuade que porter un habit vieux et rapiécé, c'est singularité, scandale pour les faibles. S'agit-il d'une vie retirée, adonnée à l'oraison, il en va de même, tant le monde est dévoyé, et tant l'on met

en oubli les actes très parfaits qu'inspiraient aux saints les transports de leur ferveur ! A mon avis, voilà ce qui contribue aux malheurs de notre temps. Mais que des religieux montrent par leurs œuvres ce qu'ils annoncent par leurs discours — je veux dire le peu de cas que l'on doit faire du monde, — ce n'est scandale pour qui que ce soit. De ces prétendus scandales le Seigneur tire d'immenses avantages, car si quelques-uns se scandalisent, d'autres conçoivent des remords. Et plutôt à Dieu que nous eussions sous les yeux au moins une légère esquisse de ce que pratiquèrent Jésus-Christ et ses apôtres ! Ce serait à présent plus nécessaire que jamais.

Ah ! quel parfait modèle Dieu vient de nous ravir en la personne du vénérable frère Pierre d'Alcantara ! Le monde aujourd'hui n'est plus à la hauteur d'une telle perfection. On dit que les santés sont plus faibles et que nous ne sommes plus au temps passé. Ce saint homme vivait de notre temps, et sa ferveur était aussi robuste que celle des temps anciens ; aussi tenait-il le monde sous ses pieds. Sans aller déchaussés comme lui, sans pratiquer une aussi âpre pénitence, nous pouvons, oui, je le répète, nous pouvons en bien des choses fouler, nous aussi, le monde aux pieds. Le Seigneur ne manque pas de nous en fournir l'occasion lorsqu'il voit en nous du courage.

Qu'il fut grand, le courage dont sa Majesté gratifia le saint dont je parle, pour lui avoir fait soutenir pendant quarante-sept ans une si rigoureuse pénitence, aujourd'hui connue de tous ! Je veux en mentionner ici quelques particularités, dont je connais l'entière exactitude. Il me les a dites à moi-même et à une autre personne dont il se cachait

peu (1) : confiance qui, en ce qui me concerne, naissait sans doute de la grande affection qu'il me portait. Notre-Seigneur la lui avait inspirée, cette affection, pour qu'il prît ma défense et soutînt mon courage dans un temps où j'en avais le plus grand besoin, comme je l'ai dit et le dirai encore.

Il m'assura que durant quarante années entières, si je me souviens bien, il n'avait donné au repos, soit le jour, soit la nuit, qu'une heure et demie en tout. Surmonter le sommeil, c'était, disait-il, de toutes les pénitences celle qui lui avait le plus coûté dans les commencements. Pour y parvenir, il se tenait toujours ou à genoux ou debout. Lorsqu'il dormait, c'était assis, et la tête appuyée contre un morceau de bois fixé à la muraille. S'étendre, quand même il l'eût voulu, il n'aurait pu le faire, car sa cellule, on le sait, n'avait que quatre pieds et demi de long. Pendant le même nombre d'années, jamais il ne se servit de son capuce, quelle que fût l'ardeur du soleil ou la violence de la pluie ; il n'usa point de chaussures ; il ne porta d'autre vêtement qu'un habit de bure, le plus étroit possible, à même sur la chair, et par dessus, un petit manteau de même étoffe.

Il me racontait que pendant les grands froids, il ôtait son manteau et laissait ouvertes la porte et la petite fenêtre de sa cellule ; puis, il remettait son manteau et fermait la porte. C'est ainsi qu'il accordait à son corps un peu de soulagement et le faisait jouir d'une meilleure température. Manger de trois jours l'un, lui était très ordinaire. Il me demanda ce que je trouvais là d'étonnant : c'était, disait-il, très faisable, une fois qu'on en avait pris l'habitude. Son compagnon me dit qu'il restait parfois huit jours

1. La vénérable Marie Diaz,

sans manger. C'était, apparemment, lorsqu'il était plongé dans l'oraison. Il avait, en effet, des ravissements et des transports d'amour divin très violents ; j'en fus un jour moi-même témoin.

Sa pauvreté était extrême, sa mortification si absolue dès sa jeunesse, qu'à son propre témoignage, il lui arriva de passer trois ans dans une maison de son ordre sans connaître un seul des religieux autrement qu'au son de la voix. Jamais il ne levait les yeux ; aussi, quand le devoir l'appelait en quelque lieu, n'en connaissant pas le chemin, il devait, pour s'y rendre, se mettre à la suite d'un frère. La même chose lui arrivait dans ses voyages. Pendant de longues années, il ne regarda jamais les femmes. Mais à l'heure où il me parlait, il lui était, disait-il, aussi indifférent de les voir que de ne pas les voir. A la vérité, quand je fis sa connaissance, il était déjà très avancé en âge, et si décharné qu'on l'eût dit fait de racines d'arbre. Avec toute cette sainteté, il était très affable. Il parlait peu cependant, à moins qu'il ne fût interrogé. Alors sa conversation était fort agréable, car il avait un esprit charmant.

J'entrerais volontiers dans bien d'autres détails, mais je crains que vous ne me demandiez, mon père, de quoi je me mêle. Déjà, ce n'est pas sans quelque appréhension que j'ai tracé ces lignes. Je termine donc en disant que sa mort fut semblable à sa vie. Jusqu'à la fin, il instruisait et exhortait ses religieux. Se voyant sur le point d'expirer, il récita le psaume *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi* (1) et, à genoux, il rendit l'esprit.

1. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* Je me suis réjoui dans ces paroles qui m'ont été dites : nous irons dans la maison du Seigneur. (Ps. cxxi, 1.)

Depuis, le Seigneur m'a fait trouver en lui plus de secours encore que pendant sa vie, car j'en ai reçu conseil en bien des circonstances. Je l'ai vu souvent environné d'une immense gloire. La première fois, il me dit : *Bienheureuse pénitence qui m'a valu une telle récompense!* A quoi il ajouta bien d'autres choses encore.

Un an avant sa mort, il s'était fait voir à moi tandis qu'il était loin. J'appris qu'il mourrait bientôt et le lui fis savoir à plusieurs lieues d'ici. Au moment où il expira, il m'apparut de nouveau et me dit qu'il allait se reposer. Je n'ajoutai pas foi à la vision, et j'en parlai dans ce sens à quelques personnes. Mais à huit jours de là, arriva la nouvelle qu'il était mort, ou pour mieux dire, qu'il avait commencé à vivre pour toujours. La voilà donc terminée cette vie si austère! et par quelle gloire! Le saint frère me console beaucoup plus, ce me semble, que lorsqu'il était en ce monde. Le Seigneur me dit un jour qu'on ne lui adresserait aucune demande en son nom qu'il ne la reçût favorablement. Pour moi, j'en ai vu exaucées un grand nombre que je l'avais prié de présenter à Dieu. Le Seigneur en soit éternellement béni! Amen.

Mais quel discours, mon père, pour vous porter à ne donner aucune estime aux biens de cette vie! Comme si vous ne saviez pas tout cela! ou que vous ne fussiez pas déterminé à tout quitter, que même ce ne fût déjà chose faite! Mais je vois le monde si égaré sur ce point, que quand bien même ce que je marque ici ne servirait qu'à me fatiguer, ce serait pour moi un soulagement de l'écrire. Au reste, tout ce que j'en dis tourne à ma condamnation. Daigne le Seigneur me pardonner les offenses que j'ai, en

cela même, commises contre lui. Et vous, mon père, pardonnez-moi l'ennui que je vous cause sans sujet. Ne dirait-on pas que je prétends vous faire porter la peine de mes propres fautes ?

CHAPITRE XXVIII

RELATION DES GRANDES FAVEURS QU'ELLE REÇUT DE DIEU.
NOTRE-SEIGNEUR LUI APPARAÎT POUR LA PREMIÈRE FOIS.
NATURE DES VISIONS IMAGINAIRES. MARQUES ET EFFETS DE
CELLES QUI VIENNENT DE DIEU. CE CHAPITRE EST TRÈS UTILE
ET TRÈS IMPORTANT.

SOMMAIRE. — *Notre-Seigneur commence à favoriser la sainte de la vision de son humanité. — Il lui montre d'abord ses mains, puis son visage, enfin sa personne tout entière. — Lumière admirable dans laquelle le divin Maître se révèle. — Caractère de majesté qu'il porte avec lui. — Combien les visions dont le démon est l'auteur diffèrent des visions divines. — L'imagination est impuissante à rien produire qui en approche. — Persécutions auxquelles Thérèse se voit en butte.*

Je reviens au sujet qui nous occupe. J'eus pendant quelque temps, d'une manière continuelle, la vision dont je parlais tout à l'heure (1). J'en retirais le plus grand fruit, car je ne sortais pas d'oraison, et en toutes mes actions je m'efforçais de ne pas déplaire à Celui que je voyais clairement en être le témoin. Par moments, j'avais bien quelque crainte, à cause de tout ce que l'on me disait; mais cette crainte durait peu, parce que Notre-Seigneur me rassurait.

Un jour que j'étais en oraison, il plut à ce divin Maître de me montrer seulement ses mains : leur beauté était si merveilleuse, qu'il me serait impos-

1. La vision intellectuelle.

sible de la dépeindre. Ma frayeur fut très vive, car tout ce qui est nouveau dans les faveurs surnaturelles que Dieu m'accorde, m'inspire toujours dans les commencements un véritable effroi. Bientôt après, je vis aussi son divin visage, et j'en restai toute ravie. Je ne pouvais comprendre pourquoi Notre-Seigneur se montrait ainsi à moi peu à peu ; et par le fait, il devait dans la suite m'accorder la grâce de le voir dans toute sa personne. Plus tard je me rendis compte qu'il avait égard à ma faiblesse naturelle : qu'il en soit à jamais béni ! Effectivement, une créature aussi vile et aussi misérable n'aurait pu supporter tant de gloire à la fois. Ce tendre Maître, qui le savait bien, m'y disposait graduellement.

Il vous semblera peut-être, mon père, qu'il n'était pas besoin d'un grand courage pour contempler des mains et un visage d'une pareille beauté. Et pourtant, cette beauté des corps glorifiés est telle, et la vue d'un objet si surnaturellement beau cause une si grande béatitude, qu'on en est hors de soi. Pour ma part, j'en éprouvais tant d'effroi, que j'en étais toute troublée. A vrai dire, la certitude et la sécurité suivaient, et il s'y joignait des effets d'une telle nature que la frayeur ne tardait pas à disparaître.

Un jour de fête de saint Paul, pendant que j'entendais la messe, la sainte humanité se fit voir à moi tout entière, telle qu'on la représente après la résurrection, dans une beauté et une majesté extraordinaires. Je vous l'écrivis en détail, mon père, lorsque vous m'en fîtes un commandement exprès. Cela me coûta fort, je l'avoue ; car lorsqu'on veut parler d'un pareil sujet, on se sent anéanti. J'en rendis compte alors le mieux qu'il me fut possible ; il n'y a donc pas de motif d'y revenir ici. Je dirai seulement que

quand il n'y aurait dans le ciel, pour charmer les yeux, que la grande beauté des corps glorifiés, ce serait déjà une indicible félicité; et cela est vrai surtout de l'humanité de Jésus-Christ Notre-Seigneur. Si en ce monde, où sa Majesté ne se montre que dans la mesure où notre misère est capable de soutenir sa vue, l'âme en éprouve une joie si vive, que sera-ce dans le séjour où nous jouirons pleinement d'un si grand bien ?

Quoique cette vision soit de celles qui présentent une image, je ne l'ai jamais perçue, non plus qu'aucune autre, des yeux du corps, mais seulement des yeux de l'âme. Au jugement de gens plus savants que moi, la vision précédente est plus parfaite que celle-ci, et celle-ci à son tour dépasse de beaucoup celles qui frappent les yeux corporels. Ces dernières, disent-ils, sont les plus basses et les plus sujettes aux illusions du démon. A cette époque, j'avais peine à me le persuader, et dès lors que j'étais favorisée de cette vision, j'aurais voulu la percevoir des yeux du corps, afin que mon confesseur ne pût me dire que c'était un effet de mon imagination. Au reste, une fois la vision passée — mais tout à fait au premier moment, — il m'arrivait bien à moi-même de penser que c'était une chimère, et je regrettais d'en avoir parlé à mon confesseur, me demandant si je ne l'avais pas trompé. Nouveau sujet de larmes. J'allais le trouver pour le lui dire. Il me demandait alors si je lui avais parlé selon ce que j'estimais la vérité, ou si j'avais voulu le tromper. Je lui disais ce qu'il en était; et de fait, je ne croyais point mentir et n'en avais jamais eu l'intention, car pour rien au monde je n'aurais voulu altérer la vérité. Il le savait bien; aussi s'efforçait-il de me tranquilliser. D'ailleurs, il

m'en coûtait tant d'aller lui exposer semblables choses, que je ne sais comment le démon aurait pu me suggérer la pensée de les feindre, pour me tourmenter ainsi moi-même.

Cependant Notre-Seigneur mit tant d'empressement à me renouveler cette faveur et à en manifester l'origine, que la crainte de l'illusion ne tarda pas à me quitter. Je reconnus ensuite fort clairement ma simplicité. En effet, quand j'aurais passé de longues années à tâcher de me figurer un objet si beau, je n'aurais eu ni le pouvoir ni le talent d'y réussir, tant sa seule blancheur et son seul éclat surpassent tout ce qu'on peut imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point, c'est une blancheur suave, une splendeur infuse, qui charme délicieusement la vue sans la fatiguer. Quant à la clarté à l'aide de laquelle on perçoit cette beauté toute divine, c'est une lumière entièrement différente de celle d'ici-bas. La clarté du soleil semble même si terne en comparaison de cet éclat, de cette splendeur, qui s'offre à nos regards intérieurs, qu'on voudrait ensuite ne plus ouvrir les yeux.

Il y a autant de différence entre ces deux clartés, qu'entre une eau très limpide qui coulerait sur du cristal et scintillerait au soleil, et une autre entièrement trouble qui, sous un ciel nuageux, courrait à la surface du sol. Ce n'est pas qu'on aperçoive un soleil, ni que la lumière dont il s'agit ressemble à celle de cet astre. Non, la lumière dont je parle paraît naturelle, et c'est l'autre qui semble alors artificielle. Cette lumière ne connaît point de nuit, elle reste toujours égale à elle-même et rien ne vient l'obscurcir. Enfin, elle est tellement belle, que la personne la plus intelligente du monde ne pourrait,

par les efforts d'une vie entière, se la figurer telle qu'elle est. De plus, Dieu la présente à nos regards avec tant de soudaineté que si, pour la voir, il fallait ouvrir les yeux, on n'en aurait pas le temps. Mais quand il plaît à Dieu de la montrer, que les yeux soient ouverts ou qu'ils soient fermés, il n'importe : nous la voyons malgré nous. Il n'y a diversion qui tienne, ni résistance, ni industrie, ni soin quelconque. J'en ai fait bien des fois l'épreuve, ainsi que je le dirai plus loin.

Ce que je voudrais expliquer maintenant, c'est de quelle manière Notre-Seigneur se fait voir à l'âme dans ces visions. Je ne prétends pas expliquer comment cette lumière intense peut s'imprimer si vivement dans le sens intérieur, et comment notre entendement peut recevoir une image si saisissante, que Jésus-Christ paraît véritablement présent : c'est l'affaire des théologiens. Le Seigneur n'a pas trouvé bon de me faire connaître le comment, et je suis si ignorante, j'ai l'esprit si obtus, que, malgré toute la peine que l'on a prise pour me l'expliquer, je ne suis pas encore parvenue à le comprendre. C'est la pure vérité, mon père. Je sais bien que vous me croyez de la vivacité d'esprit, mais il n'en est rien. J'ai expérimenté nombre de fois que pour faire saisir quelque chose à mon intelligence, il faut lui porter, comme l'on dit, les morceaux à la bouche. Parfois mon confesseur était surpris de mes ignorances. Jamais il ne m'a expliqué de quelle manière Dieu s'y est pris pour faire telle chose, ou comment telle autre est possible. Au reste, je ne désirais pas le savoir et je n'ai jamais rien demandé de ce genre. Pourtant, comme je l'ai dit, depuis bien des années déjà j'étais en relation avec des hommes de doctrine.

Une chose était-elle péché ou non, voilà ce dont je m'informais; pour le reste, il me suffisait de me dire que c'est Dieu qui a tout fait. Loin de m'étonner de ses merveilles, je n'y voyais que des motifs de lui donner des louanges. Plus même les choses sont difficiles à comprendre, plus elles m'inspirent de dévotion, et cela, à proportion qu'elles le sont davantage.

Je dirai donc ce que l'expérience m'a fait connaître. Quant à la manière dont Dieu opère, vous en parlerez mieux que moi, mon père. Je vous laisse le soin d'éclaircir tout ce que, faute d'avoir su m'exprimer, j'aurai laissé d'obscur.

En certains cas, ce que je voyais me paraissait une image; mais en beaucoup d'autres, il n'en était pas ainsi : il me semblait que c'était Jésus-Christ lui-même. Cela dépendait de la clarté avec laquelle il daignait se manifester à moi. Quelquefois c'était d'une manière un peu incertaine, et alors, je croyais voir une image, mais une image qui n'a rien de commun avec les tableaux d'ici-bas, si parfaits soient-ils; or, j'en ai vu beaucoup et d'excellents. Ce serait folie de penser qu'il existe le moindre rapport entre l'un et l'autre; il y en a aussi peu qu'entre une personne vivante et son portrait. Pour bien fait qu'il soit, un portrait ne peut jamais être si ressemblant qu'on ne voie fort bien qu'en définitive, c'est quelque chose d'inanimé. Mais laissons cela. Le rapprochement que j'ai fait est juste, il est exact au pied de la lettre. Je ne le donne pas comme une comparaison, car jamais les comparaisons ne sont tout à fait justes, je le donne comme une vérité : il y a réellement la même différence qu'entre une personne vivante et une peinture, ni plus ni moins. Effectivement, si

c'est une image, c'est une image vivante. Ce n'est pas un homme mort, c'est Jésus-Christ vivant, et qui donne clairement à connaître qu'il est Dieu et homme, non pas tel qu'il était dans le sépulcre, mais tel qu'il en sortit ressuscité.

Parfois il se présente avec une telle majesté, que nul ne saurait révoquer en doute que ce ne soit le Seigneur lui-même. Cela arrive spécialement après la communion, à cet instant où nous le savons réellement présent, puisque la foi nous le dit. Il se montre alors tellement maître de l'âme devenue sa demeure, qu'elle en reste comme anéantie. Elle se voit toute perdue dans le Christ.

O mon Jésus ! que ne m'est-il donné de faire comprendre la majesté avec laquelle vous apparaissez ainsi ! de montrer à quel point on reconnaît en vous le maître de la terre et des cieux, et de mille autres mondes, et de mondes et de cieux sans nombre, que vous pourriez créer ! A cette majesté que vous faites paraître, l'âme comprend que tout cela n'est rien pour un souverain tel que vous. Alors, mon Jésus, elle voit clairement combien le pouvoir du démon est faible en comparaison du vôtre, et comment une âme dont vous êtes satisfait peut fouler aux pieds tout l'enfer. Elle ne s'étonne point de l'épouvante des démons lors de votre descente dans les limbes, ni de leur désir de trouver mille enfers plus profonds encore, pour fuir une si redoutable majesté. Oui, je le comprends, vous voulez révéler à l'âme tout ce que cette majesté a de terrible, et en même temps combien est puissante votre humanité très sainte, unie à la divinité. Quelle idée elle se forme alors du jour du jugement, où ce roi apparaîtra plein de majesté et de courroux

contre les méchants ! De là pour l'âme une humilité vraie, naissant de la vue de sa misère, qu'il ne lui est plus permis d'ignorer ; de là une confusion, un repentir sincère de ses péchés. Jésus-Christ se montre plein d'amour, et cependant, elle ne sait que devenir et s'anéantit tout entière.

Oui, je le répète, quand il plaît à Notre-Seigneur de découvrir dans une large mesure sa grandeur et sa majesté, cette vision a une telle puissance, que nul ne pourrait la soutenir si Dieu n'accordait un secours très surnaturel, en faisant entrer l'âme dans un ravissement et une extase, où la jouissance lui enlève la vue de cette divine présence. Il y a des vérités qui s'oublient, mais la majesté et la beauté dont il s'agit restent tellement imprimées dans la mémoire, qu'il est impossible d'en perdre le souvenir. J'excepte toutefois les temps où il plaît au Seigneur de faire passer l'âme par une sécheresse et une solitude excessives dont je parlerai plus loin, car alors elle perd, ce semble, jusqu'au souvenir de Dieu même.

L'âme se trouve toute changée, elle est dans une ivresse continuelle. Il lui semble qu'un nouvel et très ardent amour de Dieu s'allume en elle, et cet amour, selon moi, atteint un degré très élevé. A la vérité, la vision signalée précédemment et qui montre Dieu sans image, est plus sublime ; néanmoins, étant donné notre faiblesse, il nous est extrêmement avantageux, pour perpétuer en notre mémoire le souvenir d'une si divine présence et pour en avoir l'esprit toujours occupé, de la porter peinte et gravée dans notre imagination. Ces deux sortes de visions, d'ailleurs, vont presque toujours ensemble. Je puis même dire toujours, car, tandis

que des yeux de l'âme on perçoit l'excellence, la beauté et la gloire de la sainte humanité, par cet autre mode dont j'ai parlé, on comprend que Jésus-Christ est Dieu, et Dieu tout puissant, qu'il peut tout, ordonne tout, gouverne tout, qu'il remplit tout de son amour.

Cette vision mérite une très grande estime, et à mon avis, elle est sans danger, car les effets montrent clairement que le démon n'y est pour rien. Trois ou quatre fois, si je ne me trompe, il a cherché à me représenter ainsi Notre-Seigneur par une fausse vision. Il peut bien, il est vrai, prendre la forme corporelle, mais ce qu'il ne saurait contre-faire, c'est la gloire qui accompagne la vision quand elle est de Dieu. S'il forme ces fausses représentations, c'est pour ruiner la vision véritable dont l'âme a été gratifiée ; mais l'âme résiste, elle tombe dans le trouble, le dégoût, le malaise, l'inquiétude ; elle perd la dévotion et le goût spirituel dont elle jouissait, il n'y a plus d'oraison pour elle. Ceci, je le répète, m'arriva, dans les commencements, trois ou quatre fois.

La différence est telle qu'une personne parvenue seulement à l'oraison de quiétude, s'en apercevra, je crois, aux marques que j'ai indiquées à propos des paroles intérieures. Cette différence est frappante, et à moins qu'une âme ne veuille être trompée, je ne crois pas qu'elle puisse l'être, si toutefois elle marche dans l'humilité et la simplicité. Quand on a eu déjà une véritable vision, une vision venant de Dieu, d'instinct, en quelque sorte, on est sur ses gardes. On éprouve bien tout d'abord une certaine satisfaction et un certain plaisir, mais l'âme les rejette bien loin. D'ailleurs, à mon sens, le

plaisir aussi est différent, et il n'a pas le caractère d'un amour pur et chaste : enfin, l'ennemi se trahit bien vite. Ainsi, pour peu qu'il y ait expérience, le démon, selon moi, ne saurait nuire.

Que ce soit un effet de l'imagination, c'est de toute impossibilité, c'est entièrement inadmissible, car la seule beauté, la seule blancheur d'une main de Notre-Seigneur surpasse totalement la portée de notre imagination. Comment ! sans y penser, sans en avoir jamais eu l'idée, nous représenter en un moment des objets que cette faculté serait incapable de concevoir en un long espace de temps, tant ils dépassent ce que nous pouvons concevoir ici-bas ? C'est impossible. Et quand bien même nous pourrions produire quelque chose de ce genre, l'origine en apparaîtrait clairement par ce que je vais dire. Supposons que ce soit l'entendement qui ait formé cette représentation. Outre que les grands effets indiqués plus haut n'existeront pas, et que même il ne s'en produira aucun, on sera comme une personne qui voudrait dormir et qui demeure éveillée parce que le sommeil ne vient pas. Cette personne qui désire dormir, soit parce qu'elle en a besoin, soit parce qu'elle a mal à la tête, se dispose à sommeiller, elle fait ses efforts pour cela, et par moments il lui semble qu'effectivement elle y arrive ; mais comme ce n'est pas un vrai sommeil, elle n'en tire ni force ni soulagement ; sa tête n'en sera même parfois que plus affaiblie. C'est en partie ce qui se produirait ici : l'âme se sentirait tout épuisée, et au lieu d'être soutenue et fortifiée, elle éprouverait lassitude et dégoût. Au contraire, quand la vision est de Dieu, l'âme se voit enrichie de biens inappréciables, et le corps même

y puise la santé, avec un renouvellement de forces.

J'apportais cette raison avec d'autres encore, quand on me disait — et c'était fréquent — que ces visions venaient du démon et de mon imagination. Je me servais aussi de certaines comparaisons, selon mes moyens et les lumières que le Seigneur me donnait, mais sans grand résultat. En effet, il y avait dans la ville des hommes de grande sainteté, auprès desquels je n'étais qu'une pécheresse, et comme Dieu les conduisait par une voie différente, sur-le-champ la crainte les saisissait. Mes péchés, sans doute, en étaient cause. Ces choses commencent à circuler, et finalement se trouvèrent divulguées. Et cependant, je ne m'en ouvrais qu'à mon confesseur, ou à ceux-là seulement auxquels lui-même m'ordonnait d'en parler. Un jour, je leur dis ceci : S'ils m'assuraient qu'une personne avec laquelle je viendrais de m'entretenir et que je connaissais très bien, n'était pas celle que je pensais, et qu'ils avaient la certitude de mon erreur, certainement je donnerais plus de créance à leur témoignage qu'à celui de mes yeux. Mais si cette personne m'avait laissé, comme gage de sa tendre amitié, plusieurs bijoux dont j'étais auparavant dépourvue, lesquels seraient encore entre mes mains et de pauvre me rendraient riche, je ne pourrais, malgré toute ma bonne volonté, ajouter foi à leurs paroles. Or, ces bijoux, j'étais à même de les montrer : tous ceux qui me connaissaient voyaient très bien qu'une transformation s'était faite en mon âme ; mon confesseur le disait, et du reste, le changement qui sur tous les points s'était opéré en moi était immense, manifeste, visible à tous les yeux. Auparavant, j'étais très imparfaite : si le démon avait

dessein de me tromper et de me conduire en enfer, comment croire qu'il prit un moyen aussi contraire à ses vues que celui de déraciner en moi les vices et d'y mettre les vertus, en même temps que l'énergie pour le bien ? Et, en effet, je voyais clairement qu'une seule de ces faveurs me laissait toute changée.

Mon confesseur, fort saint religieux de la Compagnie de Jésus, faisait la même réponse, ainsi que je l'ai appris plus tard. Il était très circonspect et très humble ; mais cette grande humilité fut pour moi la source de bien des souffrances, car, bien qu'homme de grande oraison en même temps que de savoir, il ne s'en rapportait pas à lui-même, le Seigneur ne le conduisant point par ce chemin. Il eut à supporter toutes sortes de peines à mon occasion. On lui disait, comme je l'ai su depuis, qu'il eût à se défier de moi, parce que, s'il donnait la moindre créance à mes paroles, il tomberait dans les pièges du démon, et on lui alléguait ce qui était arrivé à d'autres. Tout cela m'affligeait extrêmement. Je craignais de voir venir un temps où personne ne voudrait plus me confesser, et où tout le monde me fuirait ; je ne faisais que pleurer.

Ce fut une providence de Dieu que ce père voulût bien continuer à m'entendre ; à la vérité, il était si grand serviteur de Dieu, qu'il aurait tout affronté pour l'amour de lui. Il me disait d'éviter tout péché, d'observer exactement ce qu'il me prescrivait et, moyennant cela, de ne point craindre qu'il m'abandonnât. Il m'encourageait et me tranquillisait toujours. Sa recommandation constante était de ne lui rien cacher, et je m'y conformais. Il m'assurait qu'en agissant ainsi, quand bien même le démon serait l'auteur de ces visions, il ne me nuirait point ;

le Seigneur, au contraire, ferait tourner à mon avantage le mal que l'ennemi prétendait faire à mon âme. Enfin, il travaillait de tout son pouvoir à ma perfection. Dans mes alarmes je lui obéissais en tout, bien qu'imparfaitement. Il eut fort à souffrir à mon sujet, pendant trois ans et plus qu'il me confessa au milieu de tant de difficultés. Pendant les grandes persécutions auxquelles je me vis en butte, et tandis que j'étais, par la permission de Dieu, mal jugée en bien des choses, et souvent sans que j'y eusse donné lieu, on s'en prenait à lui, et tout exempt de fautes qu'il était, on le condamnait à mon occasion. S'il n'eût été si saint et si Dieu ne l'eût fortifié, il lui eût été impossible de supporter tant de tribulations. Il lui fallait répondre à ceux qui me croyaient hors du vrai chemin et refusaient d'ajouter foi à ses paroles, et en même temps, il devait me tranquilliser et guérir mes appréhensions. Lui-même, bien souvent, les augmentait encore ; et cependant, il était obligé de me rassurer, car, à la suite de chaque vision nouvelle, j'étais, par la permission de Dieu, livrée à de vives alarmes, ce qui provenait de ce que j'avais été et étais encore si grande pécheresse. Il me consolait avec beaucoup de compassion ; et s'il s'était cru lui-même, je n'aurais pas tant souffert. Dieu, en effet, l'éclairait en tout, et c'était, je crois, par le sacrement même de la pénitence que lui venait la lumière.

Les serviteurs de Dieu qui avaient tant d'inquiétudes à mon sujet, m'entretenaient souvent. Je leur parlais avec abandon, et ils donnaient à certaines de mes paroles un sens que je n'y attachais point. L'un d'eux m'était particulièrement cher, parce que mon âme lui avait des obligations infinies et qu'il

était fort saint. Voyant qu'il ne me comprenait pas, j'en éprouvais une peine très vive. Lui, de son côté, désirait ardemment me voir faire des progrès et recevoir de Dieu la lumière. Je leur disais donc, sans y penser, certaines choses qu'ils taxaient de manque d'humilité. Me surprenaient-ils en quelque faute, et c'était sans doute bien fréquent, sur l'heure tout était condamné. Parfois, ils me posaient des questions; j'y répondais avec franchise et simplicité. Aussitôt, ils se persuadaient que je voulais les enseigner et faire la savante. Tout cela était rapporté à mon confesseur, dans l'intérêt de mon âme sans aucun doute; et celui-ci de me réprimander. Cet état de choses dura longtemps. Les afflictions me venaient de bien des côtés, mais les faveurs que je recevais de Dieu me rendaient tout supportable.

J'ai raconté ceci afin de montrer combien il est pénible, dans ces voies spirituelles, de ne rencontrer personne qui en ait l'expérience. Si Dieu ne m'avait si puissamment soutenue, je ne sais ce que je serais devenue. De fait, il y avait de quoi perdre l'esprit, et parfois je me trouvais réduite à une telle extrémité, qu'il ne me restait plus qu'à lever les yeux vers le Seigneur. Cette contradiction des gens de bien à l'égard d'une pauvre femme imparfaite, fragile et craintive comme je l'étais, ne paraît rien ainsi présentée, et pourtant, moi qui ai passé dans ma vie par des tribulations extrêmement sensibles, je ne crains pas de dire que celle-ci fut l'une des plus cuisantes. Plaise à la divine Majesté qu'en cela j'aie pu lui procurer quelque gloire! Quant à ceux qui me blâmaient et m'adressaient ainsi des reproches, ils ne laissaient pas d'être très agréables à Dieu, j'en suis certaine, et tout était pour mon plus grand bien.

CHAPITRE XXIX

ELLE RAPPORTE ENCORE PLUSIEURS GRACES SIGNALÉES QU'ELLE REÇUT DE DIEU. PARÔLES QUE NOTRE-SEIGNEUR LUI ADRESSAIT POUR LA RASSURER ET LA METTRE A MÊME DE RÉPONDRE AUX OBJECTIONS QUI LUI ÉTAIENT FAITES.

SOMMAIRE. — *La sainte entre dans plus de détails sur ses visions. — Notre-Seigneur la rassure dans les peines qui lui sont suscitées. — On lui ordonne de résister avec mépris aux visions qui se présentent à elle. — Son obéissance et ses angoisses. — Incendie qui s'allume dans son cœur. — Blessures d'amour qu'elle reçoit. — Elle voit un ange lui percer le cœur d'un dard enflammé.*

Je me suis bien éloignée de mon sujet. J'exposais les raisons qui prouvent que ces visions ne sont point l'ouvrage de l'imagination. Et en effet, comment pourrions-nous, avec tous nos soins, réussir à former par le travail de cette puissance une image de l'humanité merveilleusement belle de Jésus-Christ? D'abord, il faudrait bien du temps pour arriver à une certaine ressemblance. Supposons cependant que nous placions cette sainte humanité devant les yeux de notre imagination, et qu'à force de la considérer, de contempler ses traits, sa blancheur, nous arrivions à perfectionner peu à peu cette image et à la confier ensuite à notre mémoire. Mais alors, rien ne pourra la faire évanouir : elle est l'œuvre de notre esprit. Pour la vision qui nous occupe, nul moyen de l'empêcher de disparaître.

Nous la contemplons quand il plaît au Seigneur de nous la présenter, de la manière qu'il lui plaît et le temps qu'il lui plaît ; mais nous ne pouvons rien ni pour ni contre. Nous avons beau faire, il nous est impossible de la voir quand nous le désirons, comme aussi d'en éviter la vue. Et si l'on cherche à considérer quelques détails en particulier, aussitôt Jésus-Christ disparaît.

Pendant deux ans et demi, Dieu m'accorda très fréquemment la faveur dont je parle. Depuis plus de trois ans, elle est devenue moins continuelle, du moins sous ce mode ; elle a été remplacée par une autre plus élevée, dont je parlerai peut-être plus loin.

Tandis que Notre-Seigneur me parlait et que je contemplais sa merveilleuse beauté, je remarquais la douceur, parfois aussi la sévérité, avec laquelle sa bouche si belle et si divine proférait les paroles. J'avais un extrême désir de savoir quelle était la couleur de ses yeux et les proportions de sa stature, afin de pouvoir en parler : jamais je n'ai mérité d'en avoir connaissance. Tout effort pour cela est entièrement inutile ; bien plus, il fait évanouir la vision. Quelquefois, je m'aperçois que Jésus-Christ me regarde avec bonté, mais ses charmes sont tellement puissants, que l'âme est incapable de les soutenir. Elle entre alors dans un haut ravissement, et, pour jouir de lui plus pleinement, elle perd de vue ses traits si beaux.

Notre volonté n'a donc ici rien à voir. Évidemment le Seigneur veut que l'humilité, la confusion, soient notre partage, et que nous nous bornions à recevoir avec action de grâces ce qui nous est donné. Ce que je dis en ce moment, je le dis de toutes les visions

sans exception : soit pour voir plus, soit pour voir moins, tous nos efforts sont impuissants. La volonté de Dieu est que nous comprenions bien que ce n'est pas ici notre œuvre, mais la sienne. Et par le fait, il nous est impossible d'en concevoir de l'orgueil; nous en devenons, au contraire, humbles et craintifs. En voyant que le Seigneur nous ôte la liberté de considérer ce que nous voudrions, nous sentons qu'il peut nous retirer ces faveurs elles-mêmes, comme aussi sa grâce, et nous abandonner à notre perte; nous comprenons que la crainte doit nous accompagner sans cesse, tant que dure notre exil.

Notre-Seigneur m'apparaissait presque toujours ressuscité, et c'est de la même manière qu'il se faisait voir à moi dans la sainte hostie. Parfois cependant, afin de ranimer mon courage au milieu des tribulations, il me montrait ses plaies. Je l'ai vu quelquefois sur la croix et dans le jardin, rarement avec la couronne d'épines; parfois aussi, chargé de sa croix. C'était, je le répète, suivant mes besoins ou ceux d'autres personnes; mais toujours sa chair était glorifiée.

Que de confusions, que de chagrins, l'aveu de ces visions ne m'a-t-il pas coûtés! que de frayeurs et de persécutions! On était si convaincu que j'étais possédée du démon, que quelques-uns voulaient me faire exorciser. Cela ne me troublait guère; ce qui m'était sensible, c'était de voir les confesseurs appréhender de me confesser, ou bien encore d'apprendre les rapports qu'on allait leur faire de moi. Et malgré tout, je ne pouvais concevoir aucun regret d'être gratifiée de ces célestes visions; je n'en aurais pas échangé une seule contre tous les biens, tous les plaisirs du monde. Je les ai toujours estimés comme

une grande grâce de Dieu; à mes yeux, c'est un immense trésor, et sur ce point Notre-Seigneur lui-même me rassurait souvent. Je sentais croître l'amour que je lui portais. J'allais me plaindre à lui de toutes mes peines, et toujours je sortais de l'oraison consolée, remplie d'une force nouvelle. Au reste, je n'osais point contredire ceux qui m'étaient opposés; je m'étais aperçue que c'était pire encore, parce qu'à leurs yeux il y avait là un manque d'humilité. Je me contentais d'ouvrir mon âme à mon confesseur, et quand il me voyait dans la peine, il me consolait toujours beaucoup.

Au moment où les visions devinrent plus fréquentes, un confesseur qui m'avait fait du bien et n'entendait encore parfois lorsque le père ministre ne pouvait le faire, se mit à me déclarer que manifestement elles venaient du démon. Puisque la résistance était impossible, je devais, disait-il, faire le signe de la croix chaque fois qu'une vision s'offrirait à mes regards, et lui adresser un geste de mépris; très certainement, c'était le démon; mais de cette façon, il cesserait de venir : au reste, je n'avais rien à craindre, Dieu me garderait et me délivrerait.

Cet ordre me jeta dans la plus vive angoisse. L'exécuter était pour moi terrible, car je ne pouvais m'empêcher de croire que ces visions venaient de Dieu, et il m'était également impossible d'en désirer la cessation. Malgré tout, je faisais ce qui m'était prescrit, suppliant Dieu avec instance de ne pas permettre que je fusse trompée. C'était ma prière de tous les instants, et je l'accompagnais de beaucoup de larmes. Je demandais la même grâce à saint Pierre et à saint Paul, car Notre-Seigneur, qui m'était apparu pour la première fois le jour de leur

fête (1), m'avait dit qu'ils me garderaient des illusions. Je les voyais souvent d'une manière très distincte à mon côté gauche, mais sans aucune image. Ces glorieux saints étaient l'objet de ma plus tendre vénération.

J'éprouvais une peine extrême à faire ce geste de mépris, au moment où la vision de Notre-Seigneur se présentait à mes regards ; car, lorsque je le voyais présent, on m'aurait plutôt mise en pièces que de m'amener à croire que c'était le démon. Ah ! l'on m'avait imposé là un genre de pénitence bien cruel ! Pour ne point faire tant de signes de croix, je tenais une croix à la main. A ceci je ne manquais guère ; quant au geste de mépris, je l'omettais quelquefois, parce qu'il me coûtait trop. Songeant aux outrages que les Juifs avaient fait subir au divin Maître, je le suppliais de me pardonner, puisque je n'agissais ainsi que pour obéir à celui qui tenait sa place, et je lui demandais de ne pas m'imputer à péché un acte qui m'était prescrit par les ministres qu'il avait lui-même établis dans son Eglise. Il me disait alors « que je n'avais pas à me mettre en peine : je faisais bien d'obéir, et lui saurait manifester la vérité ». Cependant, quand on m'interdit l'oraison, il en parut irrité. Il me chargea de dire à mes confesseurs que c'était de la tyrannie, et me démontra par certaines raisons que ces visions ne venaient point du démon. J'en rapporterai quelques-unes un peu plus loin.

Un jour que je tenais une croix à la main — c'était celle d'un chapelet, — il me la prit. Quand il me la rendit, elle était formée de quatre grandes pierres, bien plus précieuses que des diamants, sans aucune

1. Voir chap. xxvii et xxviii.

comparaison. De fait, il n'est guère possible d'en établir une entre ce qui est terrestre et ce qui est surnaturel, et à côté des pierres précieuses de là-haut, les diamants d'ici-bas paraissent faux et de nulle valeur. Sur cette croix, les cinq plaies se trouvaient admirablement représentées. Notre-Seigneur me dit que désormais je la verrais ainsi, ce qui s'est vérifié : à partir de ce jour, je ne vis plus le bois dont elle était faite, mais seulement les pierres dont je parle. A la vérité, j'étais seule à les apercevoir.

A l'époque où l'on m'imposa l'obligation de ces épreuves et de ces résistances, les faveurs redoublèrent. Je voulais me distraire, et je ne sortais plus de l'oraison; pendant mon sommeil même, il me semblait y être encore. De là un accroissement d'amour, des plaintes à Notre-Seigneur sur cet état intolérable. Du reste, j'avais beau faire pour ne point penser à lui, ma bonne volonté et mes efforts restaient impuissants. Malgré tout, j'obéissais autant qu'il était en moi, mais mon pouvoir était faible ou presque nul. Jamais le divin Maître ne me dispensa d'obéir. Mais tout en me disant de le faire, il me rassurait, il m'instruisait, comme il le fait encore, de ce que j'avais à répondre, et m'apportait des raisons si fortes, qu'elles me mettaient dans une sécurité entière.

Peu de temps après, Notre-Seigneur, conformément à sa promesse, montra avec plus d'évidence que c'était lui. Je sentais s'allumer en moi un ardent amour de Dieu, et je ne savais à quoi l'attribuer, car c'était chose entièrement surnaturelle et à laquelle je ne contribuais point. Je me sentais mourir du désir de voir Dieu, et je ne savais où chercher la vie dont j'avais soif, si ce n'est dans la mort. Il

me survenait des transports d'amour d'une incroyable véhémence. Sans être aussi intolérables ni de si haut prix que ceux dont j'ai parlé ailleurs (1), ils me réduisaient à ne savoir que devenir. Rien ne me soulageait; j'étais comme hors de moi, et véritablement il me semblait que l'on m'arrachait l'âme. Oh! de quel souverain artifice, de quelle délicate industrie vous usiez, Seigneur, envers votre misérable esclave! Vous vous cachiez de moi, et en même temps votre amour me réduisait à une agonie si délicieuse, que mon âme eût voulu n'en jamais sortir.

Non, à moins de l'avoir éprouvé, il est impossible de se faire une idée de l'impétuosité de ces transports. Il ne s'agit pas de ces émotions du cœur, de ces sentiments de dévotion, comme en éprouvent bien des personnes, émotions qui suffoquent et cherchent à éclater au dehors. C'est là une oraison bien inférieure à celle dont je parle. Il faut même éviter ces agitations, s'efforcer doucement de les retenir, en un mot apaiser l'âme, comme on calme, en lui donnant à boire, un enfant pris d'un accès de larmes qui semble devoir l'étouffer. C'est le moment où la raison doit serrer les rênes, car tout cela pourrait bien être en partie affaire de tempérament. Il importe alors de changer le cours de ses pensées, en se disant qu'ici tout n'est peut-être point parfait, et que les sens peuvent y avoir bonne part. Enfin il faut apaiser le petit enfant par une caresse d'amour, qui le porte à aimer doucement et non à coups de poing, comme l'on dit. Il faut ramener cet amour au dedans, et, pour employer cette comparaison, ne pas laisser le contenu de la marmite monter démesurément et

1. Au chap. xx.

finalement se répandre, parce qu'on aura jeté sans discrétion du bois sur le feu. Il faut modérer la cause de l'embrasement, et tâcher d'amortir la flamme par des larmes suaves, non par ces larmes laborieuses qui naissent de sentiments trop violents et nous font tant de mal. J'en répandais de ce genre dans les commencements : elles me laissaient la tête si épuisée et l'esprit dans un tel accablement, que le jour suivant, et parfois plus longtemps encore, je me trouvais hors d'état de reprendre l'oraison. Aussi, dans le principe, faut-il beaucoup de discrétion, afin que tout se passe avec douceur et que l'esprit s'accoutume à n'agir qu'intérieurement. Ce qui est extérieur est toujours grandement à éviter.

Les transports dont je parle sont tout différents. Dans ce cas, ce n'est pas nous qui jetons le bois : on dirait que le feu se trouvant allumé, on nous y jette soudain pour y brûler. Ce n'est pas l'âme non plus qui, par son industrie, ravive la plaie que lui a faite la privation de son Dieu. Mais voici qu'une flèche vous pénètre jusqu'au plus intime du cœur et des entrailles. L'âme ne sait ni ce qu'elle a ni ce qu'elle veut. Ce qu'elle sait fort bien, c'est qu'elle veut son Dieu, et elle sait bien aussi que le suc où cette flèche a été trempée la porte à s'abhorrer elle-même, pour l'amour de son Maître. Effectivement, c'est de grand cœur qu'elle donnerait sa vie pour lui.

Non, il n'est pas possible de décrire et d'exprimer de quelle manière l'âme est ainsi blessée par son Dieu, non plus que l'excès de douleur qui l'emporte et lui dérobe en quelque sorte la conscience d'elle-même. Mais cette douleur a quelque chose de si délicieux, qu'elle surpasse tous les plaisirs de la vie. L'âme, je le répète, voudrait mourir sans cesse d'un

tel mal. L'union de ce tourment et de cette félicité me causait un étonnement profond; il y avait là pour moi un véritable problème.

Ah! quel spectacle que celui d'une âme ainsi blessée, d'une âme qui se sent, et peut réellement se dire percée d'un trait si merveilleux! Elle le reconnaît jusqu'à l'évidence, ce ne sont pas ses efforts qui ont fait naître un tel amour; mais plutôt, c'est de l'ardent amour que Dieu lui porte qu'est tombée soudain cette étincelle qui la met tout en feu. Oh! combien de fois, me trouvant en cet état, me suis-je souvenue de ce verset de David : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum* (1)! Il exprime exactement, ce me semble, ce qui se passe alors en moi.

Quand ce transport n'est pas à son plus haut degré, il s'apaise un peu, ce semble, par l'usage de quelques pénitences; du moins, l'âme, ne sachant que faire, y cherche-t-elle un peu de soulagement. A vrai dire, ces pénitences, on ne les sent pas, et faire couler le sang laisse aussi insensible que si le corps était privé de vie. L'âme invente mille moyens de s'infliger quelque tourment pour l'amour de son Dieu; mais la première douleur est si intense, que je ne connais point de souffrance corporelle qui puisse en ôter le sentiment. Le remède n'est pas là; et de fait, de pareils médicaments sont bien bas pour un mal si relevé. Ce qui calme un peu sa souffrance et l'aide à la supporter, c'est de demander à Dieu qu'il y applique lui-même le remède. Mais elle n'en voit

1. *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te. Deus.* Comme le cerf altéré soupire après les sources des eaux, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu. (Ps. xli, 2.)

pas d'autre que la mort, seul moyen, à ses yeux, d'obtenir la pleine jouissance de son souverain Bien.

D'autres fois le transport est si violent, que cette recherche de la souffrance devient impossible comme tout le reste. Le corps est anéanti; on ne peut remuer ni pied ni main. Si l'on était debout, on s'affaisse comme un objet inanimé. C'est à peine si l'on respire. On pousse seulement quelques plaintes, très faibles parce que la force manque, mais très véhémentes par l'intensité du sentiment.

En cet état, il a plu au Seigneur de m'accorder plusieurs fois la vision que voici. J'apercevais un ange auprès de moi, du côté gauche, sous une forme corporelle. Il ne m'arrive que fort rarement de voir ainsi les anges, car bien qu'ils m'apparaissent souvent, je ne les vois point à proprement parler : c'est le mode de vision dont j'ai parlé plus haut (1). Dans la vision présente, le Seigneur voulut que l'ange se montrât sous cette forme : il n'était pas grand, mais petit et fort beau; son visage enflammé semblait indiquer qu'il appartenait à la plus haute hiérarchie, celle des esprits tout embrasés d'amour. Ce sont, je pense, ceux que l'on nomme chérubins. Ils ne me disent pas leurs noms, mais je vois bien que dans le ciel il y a une immense différence de certains anges à d'autres, et de ceux-ci à d'autres encore; mais je renonce à l'expliquer.

Je voyais entre les mains de l'ange un long dard qui était d'or, et dont la pointe de fer portait à son extrémité un peu de feu. Parfois, il me semblait qu'il me passait ce dard au travers du cœur, et l'enfonçait jusqu'aux entrailles. Quand il le retirait, on eût dit que le fer les emportait après lui, et je restais tout

1. Au chap. xxvii.

embrasée du plus ardent amour de Dieu. Si intense était la douleur, qu'elle me faisait pousser ces faibles plaintes dont j'ai parlé. Mais en même temps, la suavité causée par cette indicible douleur est si excessive, qu'on n'aurait garde d'en appeler la fin, et l'âme ne peut se contenter de rien qui soit moins que Dieu même. Cette souffrance n'est pas corporelle, mais spirituelle; et pourtant, le corps n'est pas sans y participer quelque peu et même beaucoup. Ce sont alors entre l'âme et Dieu des épanchements de tendresse, d'une douceur ineffable. Je supplie le Seigneur de vouloir bien les faire goûter, dans sa bonté, à quiconque refuserait de me croire.

Tout le temps que duraient ces transports, je me trouvais comme hors de moi. J'aurais voulu ne plus voir ni parler, mais me livrer tout entière à mon tourment, qui était pour moi une béatitude surpassant toute joie créée.

J'étais de temps en temps favorisée de ces grâces, quand il plut à Dieu de m'envoyer ces grands ravissements auxquels, même en public, je ne pouvais résister. A mon grand chagrin, ils commencèrent donc à se divulguer. Depuis qu'ils se produisent, je sens plus rarement le tourment dont je viens de parler; j'éprouve plutôt celui dont j'ai traité plus haut, je ne me souviens plus en quel chapitre (1). Il est fort différent, sous bien des rapports, et d'un plus haut prix. Mais dès qu'il se fait sentir, le Seigneur ravit l'âme et la met en extase. Ainsi, elle n'a pas le temps d'endurer ni de souffrir : presque aussitôt, elle entre dans la jouissance. Qu'il soit à jamais béni, Celui qui fait de telles faveurs à une créature qui répond si mal à ses immenses bienfaits!

1. Au chap. xx.

CHAPITRE XXX

ELLE REPREND LE RÉCIT DE SA VIE. DIEU LA DÉLIVRE EN PARTIE DE SES PEINES PAR LA VENUE DU SAINT FRÈRE PIERRE D'ALCANTARA, DE L'ORDRE DU GLORIEUX SAINT FRANÇOIS. ELLE EST SOUMISE A DES TENTATIONS ET A DES PEINES INTÉRIEURES TRÈS VIOLENTES.

SOMMAIRE. — *Thérèse communique pour la première fois avec saint Pierre d'Alcantara, qui lui déclare que ses visions sont de Dieu. — Le saint parle en sa faveur à ceux qui lui étaient contraires. — Il la laisse tranquille et consolée. — Exposé de diverses tentations par lesquelles le démon cherche à troubler les âmes. — Effets produits par l'amour de Dieu dans les personnes embrasées de cet amour.*

Voyant la faiblesse et même l'inutilité de mes efforts à l'encontre de ces véhéments transports, je commençai à les redouter. Je ne pouvais m'expliquer cette simultanéité de la peine et du plaisir. Que la souffrance du corps et la joie de l'esprit fussent compatibles, je ne l'ignorais pas, mais une peine spirituelle si excessive, jointe à une jouissance si délicieuse, c'était pour moi chose incompréhensible. Au reste, je continuais à faire effort pour résister, mais c'était avec très peu de succès, et parfois je me sentais bien lasse. Je m'armais de la croix, et c'était pour me défendre de Celui qui par elle nous a mis tous en assurance. Personne ne m'en comprenait, je le voyais très bien, c'était pour moi de toute évidence ;

mais je n'osais l'avouer qu'à mon confesseur. Le contraire eût été dire ouvertement que je n'avais point d'humilité.

Il plut au Seigneur de me soulager de mes peines, et même de les faire cesser pour un temps, en amenant dans cette ville le vénérable frère Pierre d'Alcantara. J'ai déjà parlé de lui et rapporté quelque chose de sa pénitence. On m'a certifié, entre autres détails, que pendant vingt ans il avait porté sans relâche un cilice de lames de fer blanc. C'est lui qui a composé en espagnol ces petits traités sur l'oraison, qui se lisent partout aujourd'hui. S'y étant si bien exercé lui-même, il en a écrit d'une manière très profitable pour les âmes intérieures. C'est dans toute sa rigueur qu'il a observé la première règle du bienheureux saint François. J'ai déjà mentionné quelques-unes des austérités qu'il y ajoutait.

Cette veuve de grande piété avec laquelle j'étais intimement liée (1), apprit la présence en cette ville d'un homme de si grand mérite. Elle savait mes besoins, car elle était souvent témoin de mes peines, et elle les adoucissait beaucoup. Douée d'une foi très vive, elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître l'action de Dieu là où la plupart voyaient celle du démon. Comme elle a beaucoup de jugement et de discrétion, que de plus elle est très favorisée de Dieu dans l'oraison, sa Majesté permettait qu'elle vît clair là où les hommes de science ne connaissent rien. Mes confesseurs m'autorisaient à lui faire certaines confidences, et plusieurs motifs justifiaient pleinement cette autorisation. Quelquefois, elle avait sa part dans les faveurs que Notre-Seigneur m'accor-

1. Doña Guiomar de Ulloa.

dait, et recevait par ce moyen des avis très utiles à son âme.

Ayant donc appris l'arrivée du frère Pierre et voulant faciliter mes rapports avec lui, elle obtint de mon provincial, sans m'en rien dire, la permission de m'avoir huit jours dans sa maison. Ce fut chez elle et en quelques églises que je parlai souvent à ce saint homme, pendant ce premier séjour qu'il fit en notre ville. Depuis, j'eus encore à diverses époques d'intimes communications avec lui. Cette fois, je lui rendis compte succinctement, et le plus clairement qu'il me fut possible, de toute ma vie et de ma manière de faire oraison. J'ai toujours, au reste, usé d'une très grande franchise et d'une entière sincérité envers mes directeurs; je voudrais leur dévoiler jusqu'à mes premiers mouvements, et dans les choses douteuses et suspectes, j'ai soin de leur présenter les arguments qui peuvent m'être défavorables. Ce fut donc sans déguisement ni dissimulation aucune que je lui ouvris mon âme.

De prime abord, pour ainsi dire, je vis qu'il me comprenait par expérience, et c'était précisément ce dont j'avais besoin. A cette époque, en effet, je n'avais pas comme à présent la lumière nécessaire pour me bien expliquer : c'est plus tard seulement que Dieu m'a fait la grâce de me rendre compte des faveurs qu'il m'accorde et de savoir les exprimer. Pour m'entendre entièrement et me dire ce qui se passait en moi, il fallait donc avoir passé par là. Ce saint homme m'éclaira beaucoup. Jusque-là les visions dépourvues d'images étaient restées pour moi un mystère inexplicable; quant à celles que je percevais des yeux de l'âme, je n'en avais pas non plus une entière intelligence. Comme je l'ai dit déjà,

je croyais qu'on ne devait faire cas que des visions perçues des yeux du corps, et je n'en avais point de celles-là. Je reçus de lui, sur tous ces points, lumière et explication. Il me dit de ne pas me désoler, mais au contraire de bénir Dieu. D'après lui, je pouvais être assurée que ces grâces étaient son ouvrage; et en dehors des vérités de la foi, il n'y avait rien de plus certain, ni à quoi je pusse donner plus de créance. Il se consolait beaucoup avec moi et me témoignait une bienveillance, une bonté extrêmes. Depuis, il a toujours pris mes intérêts, et, de son côté, m'a fait part de ses affaires et de ses projets. Outre un grand courage, il voyait en moi à l'état de désirs ce qu'il avait déjà par effets, et réellement ces désirs, Dieu me les donnait très marqués : aussi nos entretiens lui apportaient-ils une vraie joie. De fait, au degré où Dieu avait élevé son âme, il n'y a point de jouissance, point de consolation comparable à celle de rencontrer une autre âme en qui l'on croit trouver les prémices des mêmes dons. En fait d'avancement spirituel, j'en étais là, ce me semble, ou peu s'en faut. Dieu veuille que j'aie réalisé maintenant quelques progrès !

Il me témoigna une profonde compassion, et me dit qu'une des plus grandes épreuves de cette vie était celle que j'avais endurée, à savoir la contradiction des gens de bien. Il me restait, disait-il, beaucoup à souffrir encore, parce que j'avais un continuel besoin d'assistance et qu'il ne se trouvait dans la ville personne qui me comprît. Il promit de parler à mon confesseur et à l'un de ceux qui me tourmentaient le plus, je veux dire ce gentilhomme marié, dont j'ai fait mention plus haut. Ce dernier, me portant plus d'affection que les autres, me faisait aussi

une guerre plus acharnée; c'est une âme craintive et sainte, et comme il m'avait vue, si récemment encore, très imparfaite, il ne parvenait pas à se rassurer.

Le saint homme fit ce qu'il avait dit. Il leur parla à tous deux, leur montrant par toutes sortes de raisons qu'ils devaient se tranquilliser et ne plus m'inquiéter à l'avenir. Mon confesseur était facile à convaincre. Quant au gentilhomme, c'était tout autre chose. Ces raisons même ne suffirent pas à le rassurer complètement; elles firent, du moins, qu'il ne m'effrayait plus autant.

Il resta convenu entre le frère Pierre d'Alcantara et moi, que dorénavant je lui écrirais ce qui m'arriverait, et que nous prierions beaucoup l'un pour l'autre. Son humilité était telle, qu'il voulait bien faire quelque cas des prières d'une misérable comme moi; j'en étais toute confuse. Il me laissa pleine de consolation et de joie, me recommandant de faire oraison en toute sécurité et de ne point douter de l'action de Dieu en mon âme : s'il me survenait quelque doute, je devais le communiquer à mon confesseur, et même, pour plus de sûreté, m'ouvrir à lui de tout; avec cela, je pouvais vivre en assurance.

Cependant, comme le Seigneur me conduisait par la voie de la crainte, il n'était pas plus en mon pouvoir de garder cette assurance complète, que de croire à l'action du démon quand on entreprenait de me la démontrer. En somme, nul ne pouvait m'inspirer plus de crainte ou de sécurité qu'il ne plaisait au Seigneur d'en mettre dans mon âme, Aussi, malgré la consolation et la paix que je retirai de ces entretiens avec l'homme de Dieu, je ne pus ajouter à ses paroles une foi assez entière pour bannir toute frayeur, surtout quand Notre-Seigneur me livrait

aux peines intérieures dont je vais parler. Malgré tout, je le répète, je demeurai très consolée, ne me lassant pas de remercier Dieu et mon glorieux père saint Joseph. C'est à ce saint que je me croyais redevable de la venue du saint frère, car il était commissaire général de la custodie Saint-Joseph, et je m'étais beaucoup recommandée au saint patriarche et à Notre-Dame.

Il m'arrivait — et il m'arrive encore quoique moins souvent — d'éprouver à la fois des peines intérieures si extrêmes et des douleurs corporelles si aiguës, que je ne savais que devenir. D'autres fois, les souffrances physiques étaient plus intenses encore, et cependant, comme mon âme ne souffrait point, je les supportais avec beaucoup d'allégresse. Mais quand les unes et les autres m'assaillaient en même temps, j'endurais une espèce de martyre. Je perdais alors la mémoire de toutes les grâces que le Seigneur m'avait faites ; il ne m'en restait que le souvenir laissé par un songe, et qui ne sert qu'à tourmenter. Mon esprit s'obscurcissait tellement, que je tombais dans mille doutes, mille perplexités. Je n'avais rien compris, me disais-je, à ce qui se passait en moi, c'étaient peut-être de pures rêveries, il devait me suffire d'être trompée sans tromper encore les gens de bien. Je me trouvais si détestable, que je croyais être cause, par mes péchés, de tous les maux et de toutes les hérésies qui ont paru de nos jours.

C'est là une fausse humilité que le démon inventait pour me troubler et pour essayer d'entraîner mon âme dans le désespoir. J'ai maintes fois reconnu qu'il en est l'auteur ; mais aujourd'hui qu'il se voit découvert, il ne m'attaque plus sur ce point aussi souvent que par le passé. Ce qui montre bien

que cette fausse humilité est son œuvre, c'est qu'elle commence par le trouble et l'inquiétude; puis, tout le temps qu'elle dure, ce n'est dans l'âme que bouleversement, obscurité, affliction, sécheresse, dégoût de l'oraison et de tout bien. On a l'âme comme suffoquée, le corps comme lié, et l'on est incapable de tirer profit de quoi que ce soit. Dans l'humilité véritable, au contraire, on se reconnaît très imparfait, on s'afflige à la vue de sa misère, on sent très vivement sa propre malice — aussi vivement même que je le peignais tout à l'heure, — on en est profondément convaincu, mais cette humilité n'est accompagnée d'aucun trouble : elle ne bouleverse point, elle ne cause ni obscurité ni sécheresse, elle apporte même la consolation, enfin elle procure repos, suavité, lumière. Si c'est une peine, c'est une peine qui reconforte. L'âme comprend quelle grâce Dieu lui accorde en la lui faisant éprouver, et combien cette peine est légitime. Elle gémit d'avoir offensé Dieu, mais en même temps elle se sent dilatée par le sentiment de sa miséricorde. Eclairée de la lumière d'en haut, elle se confond en elle-même et bénit la divine Majesté de l'avoir si longtemps supportée.

Dans cette autre humilité suggérée par le démon, la lumière fait défaut pour tout bien. L'âme envisage Dieu comme mettant tout à feu et à sang; elle se représente sa justice, et tout en gardant la foi en la miséricorde — car le démon ne peut aller jusqu'à la lui enlever, — elle n'en retire aucune consolation. Au contraire, quand elle fait réflexion à la grandeur de cette miséricorde, son tourment redouble, par la pensée qu'elle lui créait de plus grandes obligations.

Cet artifice du démon est l'un des plus pénibles,

des plus subtils et des plus cachés dont j'ai connaissance. Je voudrais, mon père, vous prémunir à l'encontre, afin que si l'ennemi vous tentait sur ce point, vous ayez assez de lumière pour le démasquer. Encore faut-il qu'il vous laisse l'esprit suffisamment libre pour cela. Et ne pensez pas que ce soit chose qui dépende de l'étude et du savoir, puisque moi qui n'ai rien de tout cela, je me rends parfaitement compte, une fois la tentation passée, que c'est une folie. Ce qui m'est bien évident, c'est que, par la volonté et la permission de Dieu, le démon reçoit alors pouvoir de me tenter, de même qu'il reçut pouvoir de tenter Job, avec cette différence cependant qu'il n'attaque pas avec la même violence une misérable comme moi.

Un assaut de ce genre me fut livré, je m'en souviens, l'avant-veille de la fête du très saint Sacrement, pour laquelle j'ai beaucoup de dévotion, mais pas autant que je le devrais. Cette fois, il ne dura que jusqu'au jour de la fête; mais d'autres fois il se prolonge huit jours, quinze jours, et jusqu'à trois semaines, peut-être même davantage. Voici ce qui m'arrive quelquefois, spécialement pendant la Semaine sainte, où d'ordinaire l'oraison fait mes délices. L'ennemi obsède soudain mon esprit de choses si puériles qu'en un autre temps je ne ferais qu'en rire, et il le met sens dessus dessous comme bon lui semble. L'âme se sent comme garrottée, elle n'est plus maîtresse d'elle-même et ne peut penser qu'aux folies qui lui sont suggérées. Ce sont des choses de rien, qui n'ont ni queue ni tête; et pourtant, elle en est suffoquée et comme hors d'elle-même. Oui, en vérité, il me semble parfois que les démons jouent à la balle avec mon âme, et que celle-

ei se trouve hors d'état de leur échapper. Impossible d'exprimer ce qu'elle souffre alors. Elle cherche du secours, et Dieu permet qu'elle n'en trouve point. Il ne lui reste plus que la lumière du libre arbitre; encore est-elle bien obscurcie et comme voilée. Représentez-vous une personne qui a souvent passé par un chemin et se trouve obligée d'y revenir pendant les ténèbres de la nuit : si elle se garantit du péril, c'est parce qu'elle connaît les endroits dangereux pour les avoir vus durant le jour. Ici, de même, si l'on évite d'offenser Dieu, c'est grâce, je crois, à l'habitude qu'on en a prise. Je mets à part l'assistance de Dieu, qui est le point capital.

La foi est alors amortie et comme plongée dans le sommeil, aussi bien que toutes les autres vertus. Cependant elle n'est pas morte, car on continue à croire ce qu'enseigne l'Eglise. Mais on dirait que la bouche seule en prononce la formule, et d'autre part on est en proie à un serrement de cœur, à un engourdissement étranges. En cet état, ce que l'âme garde de connaissance de Dieu ressemble à un son vague, perçu de loin. Son amour est si tiède, que lorsqu'elle entend parler de lui, elle admet ce qui en est dit comme une chose qu'elle reçoit parce que l'Eglise l'enseigne, mais elle n'a plus aucun souvenir de ce qu'elle a éprouvé en elle-même. Prier ou se tenir dans la solitude, ne fait qu'accroître le tourment qu'on endure. Et réellement la douleur qu'on éprouve en soi, et dont on ignore le sujet, est intolérable. A mon avis, c'est déjà une certaine image de l'enfer : et la comparaison est très exacte, ainsi que Dieu me l'a fait voir dans une vision. L'âme, en effet, brûle au dedans d'elle-même; mais elle ignore par qui et de quelle façon ce feu l'embrase, elle ne sait

ni comment le fuir ni comment l'éteindre. Veut-elle se soulager par la lecture, c'est comme si elle ne savait pas lire. Un jour, il m'arriva de prendre la Vie d'un saint, pour essayer de m'absorber, et voir si le récit de ses souffrances m'apporterait quelque consolation. A quatre ou cinq reprises, je lus quatre ou cinq lignes, mais quoique ce fût de l'espagnol, j'en comprenais moins le sens la dernière fois que la première. Voyant cela, j'y renonçai. La même chose s'est produite bien des fois, mais celle-ci m'est plus particulièrement présente.

S'entretenir avec quelqu'un est pire encore. De fait, le démon me rend alors si irascible, que je voudrais, ce semble, dévorer tout le monde. Je n'y puis rien, et je crois déjà faire beaucoup en me contenant. Pour parler exactement, c'est alors le Seigneur qui nous retient, et nous empêche de rien dire ni rien faire qui préjudicie au prochain ou qui l'offense lui-même.

Mais ne pourrait-on aller trouver son confesseur? Je dirai ce qui m'est arrivé souvent. Si saints que fussent ceux qui me dirigeaient et qui me dirigent encore, ils m'adressaient des paroles si dures et des réprimandes d'une telle âpreté, que lorsque je les leur rappelais ensuite, ils en étaient tout étonnés et m'avouaient qu'il n'avait pas été en leur pouvoir de faire autrement. Et, en effet, ils avaient beau prendre la ferme résolution de ne plus en user ainsi à l'avenir, ils se trouvaient impuissants à la tenir; et cela, malgré la compassion, et même le scrupule qu'ils éprouvaient à la vue des tourments de corps et d'âme auxquels j'étais en proie, malgré tout leur désir de me consoler avec bonté. Leurs paroles n'avaient rien de répréhensible — je veux dire qu'elles n'offen-

saient pas Dieu, — mais c'étaient bien les plus désagréables qu'on puisse entendre de la bouche d'un confesseur. Leur intention, sans doute, était de me mortifier. En d'autres circonstances, j'en aurais été charmée et me serais trouvée prête à le souffrir, mais alors tout me devenait tourment.

Après cela, il me venait en pensée que je les trompais. J'allais les trouver, et je les avertissais très sérieusement de se défier de moi, parce que je pourrais bien les induire en erreur. Je voyais parfaitement que je n'aurais pas voulu le faire sciemment ni leur dire le moindre mensonge, mais je n'apercevais partout que sujet d'alarmes. L'un d'eux, comprenant que c'était tentation, me dit un jour de ne pas m'inquiéter, que quand bien même je voudrais le tromper, il avait assez d'esprit pour ne pas s'y laisser prendre. Cela me consola beaucoup.

Quelquefois et presque toujours — ou du moins le plus ordinairement, — je me trouvais soulagée dès que j'avais communié. Parfois même, à l'instant où je recevais l'Eucharistie, je me sentais si bien pour l'âme et pour le corps, que j'en étais dans l'étonnement. On eût dit qu'en un instant toutes les ténèbres de mon âme se dissipaient; et une fois le soleil levé, je découvrais à quelles sottises j'avais été livrée. D'autres fois, comme je l'ai dit, une seule parole de Notre-Seigneur — celle-ci par exemple : *Ne t'afflige point, ne crains pas* — me rendait un calme aussi parfait que si je n'eusse rien souffert. Une vision produisait sur moi le même effet. Je me consolais alors délicieusement auprès de mon Dieu, et me plaignais à lui de ce qu'il me laissait endurer tant de tourments; mais j'en étais bien récompensée, car presque toujours ils étaient suivis d'une abondance

de grâces. L'âme, à ce moment, me fait l'effet de l'or qu'on retire du creuset : elle sort de ces peines plus affinée et en quelque sorte glorifiée, en un mot, rendue capable de mieux contempler son Dieu au dedans d'elle-même. Ces épreuves qui semblaient si insupportables, on les trouve alors légères, et on désire les souffrir de nouveau, si Dieu doit en tirer sa gloire. Au reste, quand les tribulations et les persécutions seraient plus rigoureuses encore, pourvu que le Seigneur n'y soit point offensé et qu'on les endure avec joie pour son amour, on en retire toujours de grands avantages. Quant à moi, hélas ! je ne les supporte pas comme il le faudrait ; je ne le fais que bien imparfaitement.

D'autres fois, j'ai éprouvé des peines d'un genre différent, et cela m'arrive encore. Je me trouve alors dans l'impossibilité d'avoir une bonne pensée ou le désir d'une bonne action : corps et âme, je suis inutile à tout et un pesant fardeau à moi-même. Je n'ai pourtant ni ces tentations ni ces troubles mentionnés plus haut ; c'est un dégoût dont on ignore la cause, l'âme ne trouve de plaisir à rien. Pour m'occuper, je tâche alors, moitié de gré, moitié de force, d'accomplir quelques bonnes œuvres extérieures. Ah ! que notre âme est peu de chose, quand la grâce vient à se cacher ! Cet état cependant ne m'afflige pas outre mesure, parce que la vue de ma bassesse ne laisse pas d'avoir un certain charme à mes yeux.

En d'autres temps, impossible d'avoir une pensée suivie et arrêtée, ni de Dieu ni d'un bien quelconque ; impossible aussi, même en solitude, de faire oraison. Mais alors j'en pénètre la cause, je me rends compte que le mal vient de l'entendement et de l'imagination, car pour la volonté, elle me paraît en bonne

disposition et prête à tout bien. Quant au pauvre entendement, il est dans un égarement étrange. On dirait un fou furieux que nul ne peut enchaîner; pour ma part, je suis hors d'état de l'arrêter l'espace seulement d'un *Credo*. Quelquefois j'en ris, et, convaincue de ma misère, je reste à le considérer, le laissant aller à son gré pour voir ce qu'il fera. Grâce à Dieu, jamais il ne se porte à rien de mauvais, mais seulement à des choses indifférentes, par exemple à ce qu'il y aurait à faire ici ou là, ou dans cet autre endroit. Je comprends mieux alors l'immense grâce que le Seigneur m'accorde lorsqu'il enchaîne ce fou dans la contemplation parfaite. Je me demande aussi ce que penseraient les personnes qui me croient bonne, si elles me voyaient livrée à de pareilles extravagances. En vérité, j'ai grande pitié de l'âme quand je la vois en si mauvaise compagnie; je voudrais lui rendre la liberté, et je dis à Notre-Seigneur : Quand donc, ô mon Dieu, verrai-je enfin mon âme s'employer tout entière à vous donner des louanges? Quand donc toutes ses puissances jouiront-elles de vous? Ne souffrez pas, Seigneur, qu'elle soit ainsi mise en pièces et que j'en voie les lambeaux dispersés de tous côtés.

C'est une souffrance que j'endure souvent. Quelquefois je m'aperçois que le manque de santé y est pour beaucoup. Je suis alors vivement frappée du mal que nous a fait le péché originel, car c'est de là, si je ne me trompe, que vient notre impuissance à jouir d'une manière stable d'un si grand trésor. Mes propres péchés, sans doute, y contribuent aussi : si je n'en avais pas commis un si grand nombre, je serais plus ferme dans le bien.

Voici une autre peine, qui me fut bien sensible.

La lecture des livres qui traitent de l'oraison m'avait fait constater que, grâce aux dons reçus de Dieu, tout ce que contenaient ces livres m'était déjà connu. Dans la pensée que cette lecture ne m'était plus nécessaire, je l'avais abandonnée, me bornant à celle de la Vie des saints : de fait, quand je me vois si loin d'eux dans le service de Dieu, cela m'excite, me semble-t-il, et m'encourage. Il me venait donc à l'esprit que me croire parvenue à un si haut degré d'oraison, c'était bien manquer d'humilité; et comme d'autre part je ne pouvais me persuader le contraire, j'étais fort en peine. Mais des hommes de savoir, et en particulier le vénérable frère Pierre d'Alcantara, me dirent de ne pas m'en inquiéter. Je le vois bien d'ailleurs, si d'une part, je reçois de la divine Majesté des faveurs qui sont d'ordinaire le partage des personnes vertueuses, de l'autre, je n'ai pas encore commencé à la servir et je ne suis qu'imperfection. Ce que je n'entends pas toutefois des désirs et de l'amour; car en ceci, je le reconnais, le Seigneur m'a, dans sa bonté, rendue capable de le servir quelque peu. Je crois pouvoir dire que je l'aime; ce qui me désole, ce sont mes œuvres et ce grand nombre d'imperfections que je découvre en moi.

Parfois, je me trouve dans une sorte de stupidité d'âme : c'est le nom que je donne à cet état. Je ne fais, ce semble, ni bien ni mal; je marche, comme l'on dit, à la suite des autres. Je n'éprouve ni peine ni joie; la vie et la mort me laissent indifférente : je suis comme insensible à tout. L'âme, selon moi, est alors comme le petit ânon qui va paissant. Il se sustente, grâce à la pâture qu'on lui fournit; mais s'il mange, c'est en quelque sorte sans s'en

apercevoir. Dans cet état, l'âme se nourrit apparemment de grâces précieuses, puisqu'elle reste sans répugnance dans une vie si misérable et l'accepte avec résignation, mais il ne se produit en elle ni mouvement ni effet sensible, qui lui permette de s'en rendre compte.

Voici une comparaison qui me vient à l'esprit. L'âme est alors comme ceux qui naviguent par un vent très doux : ils avancent beaucoup sans s'en apercevoir. Au contraire, dans les autres états dont j'ai parlé, les opérations sont si puissantes que sur l'heure, en quelque sorte, l'âme s'aperçoit de son progrès : en un moment ses désirs bouillonnent, ils paraissent insatiables. C'est notamment l'effet que produisent ces grands transports d'amour, mentionnés plus haut. L'âme qui en est favorisée ressemble à ces petites fontaines que j'ai vues quelquefois, et qui, en jaillissant, lancent continuellement le sable avec leurs ondes. Cette comparaison me paraît peindre au naturel les âmes dont nous parlons : l'amour chez elles est dans un mouvement perpétuel, il suggère toujours de nouveaux desseins, il ne peut demeurer en place, semblable à l'eau dont je parle qui, impatiente d'être mêlée à la terre, s'efforce sans cesse de la rejeter. Oui, c'est réellement en cet état que l'âme se trouve fort souvent. Transportée de l'amour qui la remplit, elle ne peut demeurer en repos, elle est incapable de se contenir. Abreuvée à souhait de cet amour et sachant très bien qu'il ne peut lui manquer, elle aspire à en abreuver les autres, afin de pouvoir ensuite célébrer avec eux les louanges de son Dieu.

Oh ! combien souvent je songe à cette eau vive dont Notre-Seigneur parlait à la Samaritaine ! J'aime

tout particulièrement ce passage de l'Évangile. Dès ma plus tendre enfance il me charmait déjà, et pourtant, je ne comprenais pas comme à présent le prix d'un tel trésor. Bien souvent, néanmoins, je suppliais Dieu de me donner de cette eau, et toujours j'avais auprès de moi une image représentant Notre-Seigneur près du puits de Jacob, avec ces mots : *Domine, da mihi hanc aquam* (1).

On peut aussi comparer cet amour à un grand feu qui, pour s'entretenir, a sans cesse besoin d'un nouvel aliment. C'est bien l'image des âmes dont je parle : elles voudraient, quoi qu'il pût leur en coûter, jeter continuellement du bois dans ce feu pour l'empêcher de s'éteindre. Quant à moi, étant si misérable, n'aurais-je que des pailles à y jeter, je serais déjà bien contente; et parfois, souvent même, je n'ai pas autre chose. Par moments j'en ris, mais d'autres fois j'en éprouve une douleur profonde. Incapable de rien de plus, je me sens portée par le mouvement intérieur à orner du moins de verdure et de fleurs quelques statues, à balayer, à décorer un oratoire, en un mot à vaguer à de petites occupations si insignifiantes que j'en reste toute confuse. M'arrive-t-il de faire quelques pénitences, c'est encore bien peu de chose, et à moins que le Seigneur ne regarde ma bonne volonté, tout cela, je m'en rends compte, est de nulle valeur. Aussi, je suis la première à rire de moi-même.

Ah ! quelle souffrance pour des âmes en qui Dieu, par sa bonté, a allumé ce grand feu d'amour, quand l'absence de forces corporelles les empêche de se dépenser à son service ! C'est pour elles un véritable

1. Seigneur, donnez-moi de cette eau. (Joan., iv, 15.)

supplicié. N'ayant pas la force de jeter du bois dans ce feu, et d'autre part, mourant de crainte de le voir s'éteindre, elles se consomment en quelque sorte, et se réduisent en cendres au dedans d'elles-mêmes. Elles fondent en larmes, elles brûlent : tourment cruel, mais délicieux !

Ah ! qu'elle bénisse mille fois le Seigneur, l'âme parvenue à cet état, si elle reçoit de lui des forces corporelles pour faire pénitence, ou si elle a en partage le savoir, le talent, la liberté nécessaires pour prêcher, confesser, gagner des âmes à Dieu. Non, elle ne sait pas, elle ne comprend pas son bonheur, si elle n'a point éprouvé ce que c'est que recevoir continuellement du Seigneur des grâces signalées, et se voir dans l'impuissance de rien faire pour lui. Qu'il soit béni de tout, et que les anges chantent sa gloire ! Amen.

Je ne sais si je fais bien, mon père, d'entrer en tant de détails. Mais comme vous m'avez de nouveau envoyé dire de m'étendre sans crainte et de ne rien omettre, j'écris en toute candeur et simplicité ce que me fournit ma mémoire. Il y aura néanmoins bien des choses omises, car, pour tout dire, il me faudrait beaucoup de temps, et, je le répète, j'en ai fort peu. D'ailleurs, ce serait peut-être sans aucun profit.

CHAPITRE XXXI

TENTATIONS EXTÉRIEURES, APPARITIONS DU DÉMON, TOURMENTS CAUSÉS PAR LES MAUVAIS ESPRITS. REMARQUES TRÈS IMPORTANTES POUR L'INSTRUCTION DES PERSONNES QUI S'ADONNENT A LA PERFECTION.

SOMMAIRE. — *La sainte met plusieurs fois le démon en fuite au moyen de l'eau bénite. — Elle obtient de Dieu la conversion d'un prêtre. — Ses inquiétudes à la pensée que les grâces dont elle est favorisée seront connues. — Sévérité du monde envers les personnes qui s'adonnent à la vertu. — Erreur de ceux qui croient pouvoir s'élever en un moment à la vie parfaite. — Captivité dans laquelle l'attachement à l'honneur retient beaucoup d'âmes. — Quelques pratiques de vertu auxquelles se livrait la sainte au début de sa vie spirituelle.*

Puisque j'ai parlé de tentations secrètes et de troubles intérieurs que le démon excitait en moi, je veux en faire connaître d'autres dont il m'assaillait presque en public, et où son action était manifeste.

Un jour que je me trouvais dans un oratoire, il m'apparut à mon côté gauche, sous une forme hideuse. Tandis qu'il me parlait, je remarquai sa bouche : elle était épouvantable. Je croyais voir sortir de tout son corps une grande flamme entièrement claire, sans mélange d'ombre. Il me dit d'une voix terrible que je m'étais échappée de ses mains, mais qu'il saurait bien me ressaisir. Ma frayeur fut grande et je fis, comme je pus, le signe de la croix. Il disparut, mais pour revenir aussitôt; ce qui eut lieu par deux fois. Je ne savais que faire. Il y avait

là de l'eau bénite : j'en jetai du côté où il était, et il ne revint plus.

Une autre fois, il fut cinq heures à me tourmenter par des douleurs si terribles et un trouble intérieur et extérieur si violent, qu'il me semblait ne pouvoir plus les soutenir. Les personnes qui se trouvaient avec moi en étaient épouvantées; elles ne savaient que faire, ni moi que devenir. J'ai l'habitude, lorsque je suis en proie à des souffrances corporelles insupportables, de produire de mon mieux des actes intérieurs : je supplie alors le Seigneur, s'il peut en résulter pour lui quelque gloire, de me laisser en cet état jusqu'à la fin du monde, mais en commençant par me donner la patience. Ce jour-là, voyant la torture si excessive, je m'aidai de ces actes et de résolutions du même genre, en vue de pouvoir la supporter. Il plut au Seigneur de me montrer que le démon en était l'auteur, car je vis près de moi un affreux petit nègre, qui grinçait des dents, comme désespéré de trouver une perte là où il croyait rencontrer un gain. En l'apercevant, je me mis à rire et n'eus point peur, car il y avait auprès de moi plusieurs personnes. Tout éperdues, elles ne savaient quel remède apporter à un pareil tourment. En effet, je ne pouvais m'empêcher de me heurter violemment du corps, de la tête, des bras; mais le pire, c'était ce bouleversement intérieur qui ne me laissait aucun repos. Je n'osais demander de l'eau bénite, de crainte d'effrayer mes compagnes en leur révélant la cause de tout cela.

J'ai expérimenté bien des fois qu'il n'y a rien de tel, cependant, pour mettre les démons en fuite et les empêcher de revenir. Ils fuient également à l'aspect de la croix, mais ils reviennent. La vertu de

l'eau bénite doit être bien grande. Quant à moi, je ressens dans mon âme une particulière et bien sensible consolation chaque fois que j'en prends. Oui, le plus souvent, j'éprouve comme un renouvellement que je ne puis rendre, avec un plaisir intérieur qui reconforte mon âme tout entière. Ce n'est pas là une chose imaginée ou qui se soit produite une fois seulement ; cela m'est arrivé très souvent et j'y ai fait une sérieuse attention. Représentez-vous quelqu'un, accablé de chaleur et de soif, qui boit une tasse d'eau froide : on dirait que le rafraîchissement se fait sentir dans tout son être. En vérité, je suis frappée de la grandeur de toutes les cérémonies de l'Eglise, et c'est pour moi une joie bien vive de voir combien ses paroles ont de puissance, puisqu'elles la communiquent à l'eau, et mettent une telle différence entre celle qui est bénite et celle qui ne l'est point.

Comme ce tourment durait toujours, je dis à mes compagnes que si elles ne devaient pas en rire, je demanderais de l'eau bénite. Elles en apportèrent et en jetèrent sur moi, mais inutilement. J'en jetai moi-même du côté où se trouvait le démon, et sur-le-champ il s'en alla. Mon mal disparut aussi complètement que si on me l'eût enlevé avec la main ; seulement, je restai aussi brisée que si l'on m'eût rouée de coups de bâton. Tout cela me fut très utile. Si le démon, me disais-je, peut, avec la permission de Dieu, faire souffrir à ce point une âme et un corps qui ne lui appartiennent pas, comment les traite-t-il quand il en est le maître ? Et j'en conçus un nouveau désir de me délivrer d'une si détestable compagnie.

La même chose m'est arrivée récemment, mais

elle dura moins. J'étais seule; je pris de l'eau bénite. Deux sœurs entrèrent après que les démons eurent disparu : ce sont deux religieuses très dignes de foi et qui, pour rien au monde, ne diraient un mensonge. Elles sentirent une très mauvaise odeur, comme de soufre. Pour moi, je ne la sentis point; mais elle dura assez longtemps pour qu'on eût toute facilité de la constater.

Une autre fois, tandis que j'étais au chœur, il me survint une très forte impression de recueillement. Je me retirai pour que l'on ne s'en aperçût point. Bientôt toutes les sœurs entendirent frapper de grands coups dans une pièce voisine, où je m'étais rendue. Moi-même, j'entendis auprès de moi un bruit de paroles, comme si l'on eût formé quelque complot; mais je ne saisis que des sons menaçants. J'étais si absorbée en oraison, que je ne distinguai pas ce qui se disait et n'éprouvai aucune frayeur.

Ces choses se produisaient presque toutes les fois que le Seigneur me faisait la grâce d'être utile à une âme par mes conseils. Je vais en citer un exemple, que je suis à même de certifier. Bien des témoins, d'ailleurs, peuvent en attester l'exactitude, spécialement mon confesseur actuel, qui en vit le récit dans une lettre; je ne lui avais pas nommé la personne qui l'avait écrite, mais il la connaissait bien.

Un prêtre vint un jour me trouver. Il vivait depuis deux ans et demi dans un péché mortel des plus abominables dont j'aie jamais entendu parler; et durant ce temps, sans accuser ce péché ni s'en corriger, il n'avait pas laissé de dire la messe. Il se confessait de ses autres péchés, mais non de celui-là. Comment, disait-il, accuser une chose aussi honteuse? Néanmoins, il désirait vivement s'en affran-

chir ; mais la force lui manquait pour se surmonter. J'éprouvai, tout à la fois, une vive douleur de voir la divine Majesté si gravement offensée et une profonde compassion pour cet infortuné. Je lui promis d'implorer de Dieu son salut et de réclamer les prières d'âmes meilleures que moi. J'écrivis ensuite à une personne qui avait, me dit-il, la facilité de lui faire parvenir mes lettres. Dès la première, il se confessa. Dieu, ayant égard au grand nombre d'âmes saintes qui, sur mon désir, l'en avaient supplié, voulut bien user de miséricorde envers lui. De mon côté, je faisais avec le plus grand soin ce qui était en mon pouvoir. Il m'écrivit qu'il y avait dans son état une amélioration notable : depuis un certain temps, il ne retombait plus dans ce péché, mais la tentation le torturait à l'extrême ; il lui semblait être en enfer, tant il souffrait, et il me priait instamment de le recommander à Dieu. J'en parlai de nouveau à mes sœurs ; c'était sans doute à cause de leurs prières que le Seigneur avait résolu de m'exaucer, et en effet, elles avaient pris la chose fort à cœur. Pas une, cependant, ne pouvait deviner de qui il s'agissait.

Je suppliai sa Majesté que ces tortures et ces tentations prissent fin, et que les démons qui les causaient vinssent me tourmenter moi-même, pourvu que cela n'entraînât de ma part aucune offense. Pendant un mois je fus livrée à des tourments excessifs, et c'est dans cet intervalle qu'eurent lieu les deux faits que j'ai rapportés. Dieu le permettant ainsi, les démons laissèrent cet infortuné en repos. On me l'écrivit, quand je lui eus fait savoir ce qui m'arrivait. Son âme se fortifia, et il retrouva une entière liberté. Il ne se lassait pas de rendre grâce à Dieu et de me remercier moi-même, comme si j'y eusse

été pour quelque chose. A la vérité, la persuasion que Dieu me favorisait de ses grâces lui avait été utile. Se trouvait-il plus vivement pressé par la tentation, il n'avait, disait-il, qu'à lire mes lettres pour la voir cesser. Son étonnement était extrême, en considérant ce que j'avais souffert et de quelle manière il avait lui-même été délivré. Ma surprise n'était pas moindre, et s'il l'eût fallu, j'aurais souffert bien des années encore pour obtenir la délivrance de cette âme. Dieu soit béni ! Oui, bien puissante est la prière de ceux qui le servent, et les sœurs de ce monastère, je n'en doute pas, sont de ce nombre. Mais comme en ceci j'avais eu l'initiative, les démons devaient être plus irrités contre moi. Le Seigneur le permettait ainsi à cause de mes péchés.

Vers ce même temps, je crus une nuit que les démons allaient m'étouffer. On leur jeta beaucoup d'eau bénite, et j'en vis une multitude s'enfuir comme s'ils se précipitaient d'un lieu élevé. C'est très fréquemment que ces maudits me tourmentent ; mais ils m'inspirent fort peu de crainte, car, je le vois très bien, ils ne peuvent bouger sans la permission de Dieu. Je vous fatiguerais, mon père, et je me fatiguerais moi-même, si je voulais tout rapporter. Puisse ce que j'en ai dit montrer au vrai serviteur de Dieu qu'il doit se mettre peu en peine de tous les épouvantails par lesquels les démons cherchent à nous effrayer ! Qu'on le sache bien, toutes les fois que nous les méprisons, ils perdent de leurs forces, et l'âme acquiert sur eux d'autant plus d'empire. Enfin, il en reste toujours quelque grand profit ; je ne m'y arrête point, afin de ne pas trop m'étendre. Je rapporterai seulement ce qui m'arriva une veille des Morts.

J'étais dans un oratoire, où j'achevais la récitation d'un nocturne. Je disais quelques prières fort pieuses qui se trouvent à la fin de notre livre d'office, lorsque le démon vint se placer sur le livre, pour m'empêcher d'achever. Je fis le signe de la croix, et il s'en alla. Comme je recommençais, il revint. Je m'y repris jusqu'à trois fois, je crois, et ne pus terminer qu'après avoir jeté de l'eau bénite. Au même instant je vis sortir du purgatoire quelques âmes, auxquelles, sans doute, il restait peu à expier. Je me demandai si le démon ne se proposait pas de retarder leur délivrance. Rarement il s'est présenté à moi sous une forme sensible, mais bien souvent sans qu'il en eût aucune, comme dans ce genre de vision que j'ai déjà rapportée et où, sans percevoir aucune forme, on voit quelque'un présent.

Je veux encore signaler un fait qui me causa beaucoup de frayeur. Un jour de la sainte Trinité, me trouvant dans le chœur d'un certain monastère, j'entrai en ravissement et fus témoin d'une grande contestation entre des démons et des anges. Je ne pouvais comprendre ce que signifiait cette vision, mais j'en eus l'explication moins de quinze jours après, par une dispute qui s'éleva entre des personnes d'oraison et d'autres, en grand nombre, qui ne l'étaient point. Cette dispute porta un notable préjudice à la maison dont il s'agit; elle dura longtemps et donna lieu à de grands troubles.

D'autres fois, je voyais autour de moi une multitude de démons, mais, en même temps, je me sentais comme environnée d'une vive clarté qui ne leur permettait pas de m'approcher. Je compris que Dieu me gardait et les empêchait de me porter à quelque péché. Diverses choses que j'ai remarquées en moi,

m'ont fait voir la vérité de cette vision. Ce que j'ai parfaitement compris, c'est que les démons ne peuvent rien contre moi quand je ne me mets point en opposition avec Dieu. Aussi, je ne les redoute presque plus. Ils n'ont de forces que contre les âmes lâches, qui leur rendent les armes : mais contre celles-là, ils font montre de leur pouvoir.

Au milieu des tentations dont j'ai parlé, il m'est arrivé de sentir se réveiller en moi toutes les vanités et toutes les faiblesses de ma vie passée, et j'avais alors grand besoin de me recommander à Dieu. De là, un autre tourment : le retour de telles pensées me semblait une marque que tout le reste était l'œuvre du démon. Recevant tant de grâces de Dieu, je ne devais pas, me semblait-il, éprouver même une première pensée mauvaise. Et il fallait que mon confesseur me tranquillisât.

D'autres fois, c'était pour moi un supplice — et c'en est un encore — que l'estime et les louanges, surtout celles qui viennent des personnes haut placées. J'en ai bien souffert. Et que j'en souffre encore ! Je porte aussitôt les yeux sur la vie de Jésus-Christ et des saints, et je vois que je marche en sens contraire, puisqu'ils ont constamment suivi la voie des mépris et des outrages. J'en suis effrayée, je n'ose en quelque sorte lever la tête, je voudrais ne plus paraître. Suis-je en butte aux persécutions, c'est tout autre chose. Mon âme règne alors en souveraine. Et cependant, d'autre part, la nature souffre et s'afflige. Comment cela se fait-il ? Je l'ignore, mais c'est bien l'exacte vérité. Il est très certain que mon âme est alors comme à la tête d'un royaume et qu'elle voit tout à ses pieds.

Cette peine s'emparait de moi à certains moments

et durait longtemps. Cela me semblait, sous un certain rapport, de la vertu et de l'humilité; mais à présent, je vois clairement que c'était tentation : un religieux dominicain de grand savoir me l'a fort bien montré. La perspective que ces grâces dont Dieu me favorise seraient connues du public, me torturait au point de jeter mon âme dans un trouble profond. La chose alla si loin, qu'à cette seule pensée, j'aurais préféré me laisser enterrer vive. Aussi, quand je commençai à éprouver ces grands recueils ou ravissements, auxquels, même en public, je ne pouvais résister, j'en ressentais ensuite une telle confusion que j'aurais voulu me dérober à tous les regards.

Un jour que j'étais plus désolée qu'à l'ordinaire, Notre-Seigneur me demanda ce que je craignais, car de deux choses l'une : ou l'on murmurerait contre moi, ou on lui rendrait gloire, voulant par là me faire comprendre que ceux qui ajouteraient foi à ces faveurs l'en béniraient et que les autres me condamneraient sans sujet. Ainsi, d'une façon comme de l'autre, il y avait profit pour moi; je n'avais donc nul motif de m'affliger. Ces paroles me tranquillisèrent, et elles me consolent encore toutes les fois que j'y pense.

La tentation en vint à ce point, que je voulais m'éloigner de cette ville et porter ma dot à un autre monastère, beaucoup plus strictement cloîtré que le mien, et dont on m'avait beaucoup vanté l'extrême austérité. C'était un couvent de mon ordre, mais fort éloigné d'ici. Ce qui m'attirait, c'était précisément la perspective d'y vivre inconnue. Jamais mon confesseur ne voulut me le permettre. Ces craintes m'enlevaient beaucoup de la liberté de l'esprit; depuis, je finis par comprendre qu'une humilité qui causait tant d'inquiétude n'était pas la bonne. Notre-Seigneur

m'enseigna lui-même la vérité que voici : « Si j'étais fermement convaincue qu'aucun bien ne venait de moi, que tout était de Dieu, je ne me désolerais pas qu'il fit éclater en moi ses merveilles, pas plus que je ne me désolais d'entendre louer les autres. » Et en effet, c'était pour moi une joie et une consolation très vives de voir briller en autrui la libéralité divine.

Je donnai dans une autre exagération. Je suppliais Dieu par des prières spéciales de vouloir bien, quand une personne aurait de moi une opinion favorable, lui donner à connaître mes péchés, afin qu'elle vît à quel point j'étais indigne des faveurs divines. Et ce désir, je l'ai toujours bien vif. Mon confesseur m'interdit cette demande. Il y a peu de temps encore, lorsque je m'apercevais qu'une personne avait de moi des pensées trop avantageuses, je tâchais, sous quelque prétexte et par une voie quelconque, de lui dévoiler mes péchés. C'était pour moi une sorte de soulagement. Mais, sur ce point aussi, l'on m'a inspiré de grands scrupules. Tout cela, je le vois bien, provenait, non d'humilité, mais d'une tentation qui donnait naissance à beaucoup d'autres. Je me figurais que je trompais tout le monde. Et il est bien vrai que ceux-là sont dans l'erreur qui s'imaginent voir en moi quelque bien ; néanmoins, je n'avais point l'intention de les tromper, et jamais je ne me suis proposé rien de tel. C'est le Seigneur qui permet cette erreur, pour quelque fin qu'il a en vue. Au reste, avec les confesseurs eux-mêmes, je me borne aux ouvertures que je crois nécessaires, et je me ferais grand scrupule d'en agir autrement.

Toutes ces petites alarmes, ces chagrins, cette ombre d'humilité, n'étaient pas autre chose, je le

vois maintenant, qu'une grave imperfection et la marque de mon esprit peu mortifié. Effectivement, lorsqu'une âme est vraiment abandonnée entre les mains de Dieu, il lui est indifférent que l'on parle d'elle en bien ou en mal. Mais pour cela, il faut qu'elle ait bien compris qu'elle n'a rien d'elle-même, et c'est de Dieu que vient la grâce de le bien comprendre. Qu'elle se confie en Celui qui l'enrichit de ses dons, et qui sait pourquoi il les fait éclater au dehors. Après cela, qu'elle se prépare à la persécution. Dans les temps où nous sommes, elle est inévitable pour une âme favorisée de grâces de ce genre, dès lors qu'il plaît à Dieu de les dévoiler. Mille regards seront fixés sur une de ces âmes, tandis que sur mille autres faites différemment, pas un seul ne se portera. Certes, il y a bien de quoi trembler; et sans doute mes craintes venaient de là : c'était, non de l'humilité, mais de la pusillanimité. Oui, je le répète, une âme qui, par la permission de Dieu, se trouve ainsi exposée aux regards du monde, peut se préparer à être martyre du monde, et si elle ne se décide à mourir volontairement au monde, le monde saura bien lui donner la mort.

Il y a un point, un seul, sur lequel le monde me semble avoir du bon, c'est qu'il ne peut apercevoir des défauts chez les personnes de vertu sans les en corriger à force de murmures. Oui, j'ose le dire, quiconque n'est pas encore parfait a besoin, pour suivre le chemin de la perfection, d'un plus grand courage que pour endurer un prompt martyre. En effet, à moins d'un privilège spécial que le Seigneur accorde à qui il lui plaît, la perfection ne s'obtient pas en peu de temps. Et cependant, à peine le monde voit-il une personne entrer dans la carrière, qu'aus-

sitôt il la veut parfaite ; de mille lieues il remarquera en elle un défaut, qui peut-être chez elle sera vertu. Ces censeurs agissant de semblable manière par un principe vicieux, la taxent aussitôt du même vice. Voici qu'on ne lui permet plus ni de manger, ni de dormir, ni même en quelque sorte de respirer. Plus on accorde d'estime à ces personnes, plus on oublie qu'elles ont un corps. Et cependant, pour parfaite que soit leur âme, elles vivent encore sur la terre, assujetties à ses misères, bien que d'ailleurs elles la foulent si généreusement aux pieds. Ainsi, je le répète, il leur faut un grand courage. Voilà une pauvre âme qui n'a pas encore commencé à marcher, et l'on exige qu'elle vole. Elle n'a pas encore vaincu ses passions, et l'on veut que, dans les occasions les plus difficiles, elle se montre aussi inébranlable que les saints déjà confirmés en grâce dont on a lu la Vie. Grand Dieu ! que ne lui fait-on pas endurer ! Et quel cœur n'en serait navré ! Beaucoup d'âmes, en effet, retournent en arrière, parce qu'elles ne savent plus, les pauvres petites, que devenir. C'est, j'en suis persuadée, ce qui serait arrivé à la mienne, si le Seigneur n'était si miséricordieusement intervenu en sa faveur. De fait, vous verrez, mon père, que jusqu'au moment où il a tout mis du sien, je n'ai fait que tomber et me relever.

Je voudrais me bien expliquer, car beaucoup d'âmes, j'en suis persuadée, donnent ici dans un piège : elles veulent voler avant que Dieu leur ait donné des ailes. Je me suis déjà servie, je crois, de cette comparaison, mais elle vient ici fort à propos. J'insiste à dessein, car je connais des âmes dont les désolations n'ont pas d'autre cause. Elles commencent avec de grands désirs, beaucoup de ferveur,

une ferme résolution d'avancer dans la vertu ; quelques-unes même, quant à l'extérieur, renoncent à tout pour Dieu. Mais elles en voient d'autres, plus avancées, exercer des vertus très difficiles dont le Seigneur leur fait don, et auxquelles on ne peut atteindre de soi-même. En outre, elles lisent dans les livres qui traitent de l'oraison et de la contemplation ce qu'il faut faire pour y parvenir, et sentant qu'elles ne peuvent en venir là sur l'heure, elles se désolent. Il faut, disent ces livres, être indifférent au mal que l'on dit de nous, se réjouir même davantage que si l'on en disait du bien ; on doit faire peu de cas de l'honneur, être si détaché de ses proches que, s'ils ne sont pas adonnés à l'oraison, leur commerce n'inspire nul attrait, mais plutôt de l'ennui, et quantité d'autres choses du même genre. A mon avis, ce sont là de purs dons de Dieu, et par le fait, ces biens sont surnaturels et fort contraires à nos inclinations natives. Que ces âmes cessent de s'affliger, qu'elles espèrent en Dieu : ce qu'elles n'ont encore que par le désir, sa Majesté leur fera la grâce de l'obtenir par effet, pourvu qu'elles s'appliquent à l'oraison et fassent ce qui est en leur pouvoir. Etant donné la faiblesse de notre nature, nous avons un extrême besoin d'ouvrir notre âme à une grande confiance, de ne pas nous décourager, de nous dire qu'avec des efforts nous finirons par remporter la victoire.

Comme j'ai sur ce point une très grande expérience, je veux, mon père, vous avertir d'une chose. Quelles que soient les apparences, ne croyez une vertu acquise que lorsqu'elle aura été éprouvée par son contraire. Au reste, nous devons toujours, en cette vie, marcher avec défiance et nous tenir sur nos gardes, car tant que la grâce ne nous a pas

encore été pleinement donnée pour comprendre le néant de tout, les imperfections se glissent bien vite : et cette grâce n'est même jamais si pleinement donnée ici-bas, que nous ne restions encore exposés à bien des périls. Il me semblait, il y a peu d'années, que non seulement j'étais détachée de mes proches, mais qu'ils m'étaient même à charge ; et réellement leurs entretiens me fatiguaient fort. Or, une affaire très importante me mit dans la nécessité de passer quelque temps auprès d'une de mes sœurs, avec laquelle j'étais autrefois intimement liée. Quoiqu'elle soit meilleure que moi, nous ne sympathisions pas tout à fait. Vu la différence de notre état — car ma sœur est mariée, — nos conversations ne pouvaient toujours rouler sur les sujets de mon goût, et finalement je restais seule le plus qu'il m'était possible. Eh bien ! je m'aperçus que ses peines me touchaient beaucoup plus que celles des autres et ne laissaient pas de me causer quelque souci. Enfin, je me rendis compte que je n'étais pas aussi détachée que je le pensais, et qu'il me fallait fuir les occasions si je voulais voir grandir le germe de vertu que le Seigneur avait mis en moi. C'est ce que, depuis lors, j'ai toujours tâché, Dieu aidant, de mettre en pratique.

Quand le Seigneur fait naître en nous une vertu, on doit en prendre grand soin et ne s'exposer en aucune façon au danger de la perdre. Cela est vrai en bien des choses, mais surtout en ce qui regarde l'honneur. Croyez-le, mon père, tous ceux qui pensent en être totalement détachés, ne le sont pas ; et en ceci, il faut sans cesse se tenir sur ses gardes. Quiconque constate en soi le moindre point d'honneur, qu'il m'en croie et fasse à cette attache une

guerre sans merci. Autrement, point d'avancement possible. C'est une chaîne qu'aucune lime ne saurait rompre : Dieu seul le peut, mais il faut pour cela l'oraison et de grands efforts de notre part. C'est une véritable entrave dans le chemin spirituel, et je suis effrayée du tort qu'elle cause.

Voici des âmes qui ont les œuvres de la sainteté, et ces œuvres sont si éclatantes que le monde en est dans l'admiration. O ciel ! Pourquoi ces âmes tiennent-elles encore à la terre ? Comment ne sont-elles pas déjà au sommet de la perfection ? Qu'est-ce donc qui peut encore les retenir, alors qu'elles font de si grandes choses pour Dieu ? Ah ! c'est qu'elles conservent un point d'honneur ! Et ce qu'il y a de pire, elles ne veulent pas le reconnaître ; parfois même, le démon leur persuade qu'elles sont obligées de le garder. Ah ! qu'elles m'en croient, qu'elles croient, pour l'amour de Notre-Seigneur, cette petite fourmi à laquelle il ordonne de parler. Qu'elles enlèvent de l'arbre cette chenille. Autrement, sans l'endommager peut-être tout entier — car il demeurera bien encore quelques feuilles à demi-rongées, quelque reste de vertu, — elle en altérera cependant la beauté, elle en arrêtera le développement comme aussi celui des arbres voisins, parce qu'elle rendra ses fruits — j'entends par là les bons exemples — malsains et de peu de durée.

Je le redis encore, si mince que soit le point d'honneur, c'est comme une fausse note ou un manque de mesure dans un concert : toute l'harmonie en est troublée. Partout, c'est pour l'âme un grand malheur, mais dans le chemin de l'oraison, c'est une peste. Eh quoi ! vous travaillez à vous approcher de Dieu par l'union, vous aspirez à sui-

vre les conseils de Jésus-Christ, et tandis que ce divin Maître est chargé d'injures et de faux témoignages, vous prétendez garder votre honneur et votre réputation en leur intégrité ? Impossible de se rencontrer, quand on marche par des chemins si différents ! C'est, au contraire, quand nous nous surmontons, et qu'en mainte circonstance nous consentons même à perdre de notre droit, que le Seigneur s'approche de nous. Mais, dira quelqu'un, comment ferai-je pour en agir ainsi ? Les occasions ne s'en présentent point. — Une fois qu'une âme sera bien résolue d'en venir là, le Seigneur, j'en suis persuadée, ne la privera point d'un si précieux avantage. Sa Majesté lui ménagera même tant d'occasions d'acquérir cette vertu, qu'elle les trouvera trop nombreuses. Il n'y a qu'à mettre la main à l'œuvre.

Je veux signaler ici quelques-unes des bagatelles, des riens, que je pratiquais dans les commencements. Ce sont là, comme je le disais plus haut, les petites pailles que je jette dans le feu, n'étant pas capable de faire davantage. Le Seigneur reçoit tout : qu'il en soit à jamais béni !

Entre autres défauts, j'avais celui de connaître peu l'office divin, les règles et les cérémonies du chœur ; c'était négligence et parce que je donnais mon temps à des futilités. J'en voyais d'autres, encore novices, qui auraient pu m'instruire. Parfois je m'abstenais de les interroger, de peur de leur faire voir mon ignorance, car sur-le-champ la pensée du bon exemple à donner se présente à nous : c'est ainsi qu'il en va d'ordinaire. Mais quand Dieu m'eût un peu ouvert les yeux, m'arrivait-il d'hésiter le moins du monde, même dans les choses que je sa-

vais, je m'en informais auprès des plus jeunes. Je n'y perdis ni honneur, ni réputation ; au contraire, il plut à Dieu, ce me semble, de me donner un peu plus de mémoire que je n'en avais auparavant.

Je savais mal le chant, et lorsque je n'avais pas étudié la partie qui me revenait, j'en éprouvais un vrai chagrin, non par crainte de faire des fautes en la présence de Dieu, ce qui eût été vertu, mais à cause du grand nombre de personnes qui m'écoutaient. Je me troublais alors tellement, par pur amour-propre, que je chantais beaucoup moins bien encore que je ne savais. Dans la suite, je me déterminai, lorsque je n'étais pas très sûre de moi, à dire que je ne savais pas. Cela me coûta beaucoup dans les commencements ; ensuite, je le fis avec plaisir. Dès que je ne me souciai plus qu'on s'aperçût de mon peu d'habileté, je m'acquittai beaucoup mieux de mes fonctions. Ainsi, c'était ce fâcheux honneur lui-même qui m'empêchait de réussir en ce que je tenais à honneur de bien faire, car chacun met son honneur où bon lui semble.

En s'exerçant à ces riens — et il faut que je ne sois rien moi-même pour y avoir trouvé de la difficulté, — on fait peu à peu des efforts. Et de ces menues choses, auxquelles Dieu donne de la valeur quand on les accomplit pour lui, on passe, avec son secours, à de plus considérables.

Voici, en fait d'humilité, ce dont je m'avisais quelquefois. Voyant que toutes mes sœurs progressaient dans la vertu, excepté moi, car je n'ai jamais été bonne à rien, j'avais soin, à la sortie du chœur, de ranger les manteaux. Il me semblait par là servir ces anges qui venaient de chanter les louanges de Dieu. On finit par s'en apercevoir, je ne sais com-

ment, et ce ne me fut pas une petite confusion, car ma vertu n'allait pas jusqu'à voir avec plaisir mes pratiques dévoilées. Ce n'était point par humilité, je pense, mais par crainte que de si petites choses ne prêtassent à rire sur mon compte.

O mon Maître! quelle honte de me voir, moi, coupable de tant d'iniquités, rapporter ces petits actes de vertu, mêlés de misères sans nombre, vrais grains de sable que je n'avais pas même la force de lever de terre! C'est que, sous ces grains de sable, l'eau de votre grâce n'avait pas encore jailli pour les soulever jusqu'à vous. O mon Créateur! que n'ai-je, auprès de tant d'œuvres mauvaises, quelque action considérable à signaler, au moment où je rends compte des grâces immenses que je tiens de vous! Non, mon Seigneur, je ne comprends pas que mon cœur puisse soutenir une pareille vue! Et comment, à la lecture de ces pages, pourra-t-on ne pas me prendre en horreur, voyant qu'après avoir si mal répondu à des faveurs aussi excessives, je n'ai pas honte d'énumérer de pareils services? Ils viennent de moi, c'est tout dire! Quelle confusion j'en éprouve, Seigneur! Mais n'ayant rien de plus à mentionner, je rapporte ces faibles essais, pour montrer du moins à ceux qui feront davantage, qu'ils ont tout à attendre de Celui qui n'a pas méprisé une telle offrande. Daignez, ô mon Dieu, me faire la grâce de ne pas m'en tenir toujours à ces premiers débuts! Amen.

CHAPITRE XXXII

LE SEIGNEUR LA TRANSPORTE EN ESPRIT AU LIEU QU'ELLE AVAIT MÉRITÉ D'OCCUPER EN ENFER A CAUSE DE SES PÉCHÉS. ELLE DONNE UN FAIBLE APERÇU DE CE QU'ELLE Y VIT. PRÉLIMINAIRES DE LA FONDATION DU MONASTÈRE DE SAINT-JOSEPH OU ELLE SE TROUVE ACTUELLEMENT.

SOMMAIRE. — *Vision de l'enfer. — Effets qu'elle laisse dans l'âme de Thérèse. — Premières pensées de la fondation d'un nouveau monastère. — Ordre formel de Notre-Seigneur. — Concours que doña Guiomar de Ulloa prête à la sainte. — La persécution se déchaîne contre l'une et l'autre. — Thérèse recourt au père Pierre Ibañez, qui l'encourage dans son dessein. — Elle achète une maison.*

Il y avait longtemps déjà que le Seigneur m'accordait ces faveurs et d'autres très insignes, lorsqu'un jour, étant en oraison, je me trouvai en un instant, sans savoir comment, transportée tout entière dans l'enfer. Je compris que Dieu voulait me montrer la place que les démons m'y avaient préparée et que j'avais méritée par mes péchés. Cela dura fort peu, mais quand je vivrais encore de longues années, il me serait impossible, je crois, d'en perdre le souvenir.

L'entrée me parut assez semblable à l'une de ces ruelles très longues et très étroites, ou pour mieux dire, à l'un de ces fours fort bas, obscurs et resserrés. Le sol me faisait l'effet d'une eau fangeuse,

extrêmement sale, d'une odeur pestilentielle, et remplie de bêtes venimeuses. A l'extrémité se trouvait une cavité, creusée dans une muraille : sorte de niche fermée, dans laquelle je me vis placée fort à l'étroit.

Tout ce qui précède était délicieux à la vue, comparé à ce que je sentis là, et si je n'ai pu donner du reste qu'une notion bien imparfaite, je regarde comme impossible de rien dire ici qui approche tant soit peu de la réalité et puisse en donner la moindre idée. Je sentis dans mon âme un feu dont je ne saurais expliquer la nature, et en même temps, je me trouvai en proie à des souffrances corporelles absolument intolérables. J'en ai ressenti d'excessives dans ma vie, et au dire des médecins, les plus cruelles qu'on puisse endurer ici-bas, car tous mes nerfs se contractèrent à l'époque où je devins percluse, sans parler de bien d'autres tourments de diverses natures, dont quelques-uns, comme je l'ai dit, avaient le démon pour auteur. Eh bien ! tout cela n'est rien auprès des tortures que j'éprouvai là et qui, je le comprenais, devaient être sans fin, comme sans relâche. Je le répète, tout cela n'est rien auprès de cette agonie de l'âme. C'est une angoisse, une oppression, une douleur si poignante, unie à une désolation si amère et si désespérée, que je renonce à les dépeindre. Dire qu'on vous arrache l'âme à tout instant, c'est peu, parce qu'alors c'est un autre qui vous enlève la vie, tandis qu'ici, c'est l'âme qui se déchire elle-même. Non, je ne sais comment dépeindre ce feu intérieur, ce désespoir, qui vient se joindre à de si cruels tourments, à de si atroces douleurs ! Je ne voyais point qui me les infligeait, et pourtant je me sentais brûler et hacher

en mille pièces. Je le déclare, ce qu'il y a de plus terrible, c'est ce feu, ce désespoir intérieur.

Dans ce lieu pestilentiel, d'où le moindre espoir de soulagement est à jamais banni, nul moyen de s'asseoir ni de s'étendre. L'espace manque dans cette sorte de trou pratiqué dans la muraille, car ici les parois elles-mêmes, horribles à voir, semblent vous presser de leur poids. On est étouffé de toutes parts. Point de lumière : ce ne sont que ténèbres profondes. Et cependant, chose inexplicable, dans cette absence de clarté, on aperçoit tout ce qui peut affliger la vue.

Le Seigneur ne voulut pas me découvrir cette fois rien de plus de l'enfer. Mais dans une autre vision, j'eus sous les yeux le spectacle épouvantable des châtimens infligés à certains vices. A les voir, ces châtimens me parurent beaucoup plus horribles que les tortures dont je viens de parler ; mais comme je n'en subissais pas la peine, ils m'inspirèrent moins d'effroi. Dans la première vision, au contraire, il plut à Dieu de me faire ressentir en esprit ces tourmens et ces peines, aussi véritablement que si je les eusse soufferts en mon corps. J'ignore comment la chose se passa, mais je compris fort bien que c'était là une grâce insigne, et que Dieu voulait me faire voir de mes propres yeux le séjour dont sa miséricorde m'avait délivrée. L'entendre dire n'est rien. J'avais médité déjà les divers tourmens de l'enfer — rarement toutefois, car la voie de la crainte n'est pas celle qui convient à mon âme, — j'avais réfléchi à ces tenailles dont les démons torturent les damnés, à tant d'autres supplices dont j'avais lu la description. Tout cela n'a aucun rapport avec la douleur dont je parle, c'est

tout autre chose. En un mot, il y a la même différence qu'entre un tableau et la réalité, et le feu qui consume ici-bas est bien peu de chose en comparaison de celui qui brûle dans l'autre vie.

Mon épouvante fut indicible. Au bout de six ans et à l'heure où je trace ces lignes, ma terreur est encore si vive que mon sang se glace dans mes veines. Chaque fois que, sous le coup d'une épreuve ou d'une douleur physique, j'évoque ce souvenir, tout ce qu'on peut souffrir ici-bas n'est plus rien à mes yeux, et il me semble en quelque sorte que nous nous plaignons sans sujet. Encore une fois, cette grâce est une des plus grandes que le Seigneur m'ait faites. Elle m'a été d'une utilité immense, soit pour m'aider à m'affranchir de la crainte des adversités et des contradictions de cette vie, soit pour m'animer à les supporter, soit enfin pour m'exciter à remercier Dieu de m'avoir délivrée, comme j'ai lieu de le croire, de maux si terribles et qui seront sans fin.

Depuis, je le répète, tout me paraît facile à supporter, en comparaison d'un seul moment des souffrances que j'ai endurées là. Je me demande comment, ayant rencontré si souvent dans les livres la peinture des peines de l'enfer, j'étais si loin de les craindre comme elles le méritent, et de m'en faire une idée juste. Où en étais-je ? Et comment pouvais-je goûter le moindre repos, dans une voie qui me conduisait à un si horrible séjour ? Soyez béni, mon Dieu, pour toute l'éternité ! Vous m'avez bien montré que vous m'aimez beaucoup plus que je ne m'aime moi-même. Combien de fois, Seigneur, ne m'avez-vous pas délivrée d'une prison si ténébreuse ! Et combien de fois me suis-je obstinée à y rentrer malgré vous !

De là aussi, la mortelle douleur que me cause la perte de cette multitude qui se damne, en particulier de ces malheureux luthériens, que le baptême avait rendus membres de l'Eglise. De là encore, ces impétueux désirs d'être utile aux âmes. Oui, je puis le dire en toute vérité, pour en délivrer une seule de si horribles tourments, volontiers, ce me semble, j'endurerais mille fois la mort. Voici une réflexion que je fais. Ici-bas, quand nous voyons une personne sous le poids d'une épreuve ou d'une souffrance, nous sommes naturellement émus de pitié, surtout si cette personne nous est chère ; et lorsque ces souffrances sont très vives, elles nous affectent très douloureusement. Que devons-nous donc éprouver en voyant une âme livrée pour toujours au tourment des tourments ? Qui pourra soutenir un tel spectacle ? Quel cœur n'en sera brisé de douleur ? Nous savons très bien qu'après tout, les souffrances de ce monde auront un terme, qu'elles finiront avec la vie, et néanmoins elles excitent en nous la plus vive compassion. Ici, nous sommes en présence d'un supplice qui ne finira point. Comment, je le demande, pouvons-nous demeurer en repos, à la vue de tant d'âmes que le démon entraîne après lui dans l'abîme ?

De là enfin, un désir ardent que dans une affaire aussi importante que celle du salut, nous fassions tout ce qui est en notre pouvoir, absolument tout. Ah ! ne négligeons rien ! Dieu nous en fasse la grâce ! Je me dis encore ceci. Toute mauvaise que j'étais, je ne laissais pas de me préoccuper quelque peu de servir le Seigneur, j'évitais certaines fautes que les gens du monde boivent comme l'eau ; Dieu aidant, j'endurais très patiemment de cruelles ma-

ladies; je n'étais portée ni à la médisance ni à la détraction; il m'eût été impossible, je crois, de vouloir du mal à quelqu'un; je ne désirais pas les richesses; je ne me souviens pas d'avoir jamais éprouvé le sentiment de l'envie, du moins de manière à offenser Dieu gravement; il se trouvait encore en moi d'autres bonnes dispositions, car, malgré mon extrême misère, j'avais ordinairement la crainte de Dieu devant les yeux. Et pourtant, j'ai vu le séjour que les démons m'avaient préparé! A vrai dire, mes fautes méritaient, ce me semble, un châtimement plus rigoureux encore. Néanmoins, je le répète, le tourment était épouvantable. Oh! qu'il est dangereux pour une âme de croire facilement qu'elle en fait assez, surtout de demeurer paisible et contente quand, à chaque pas, elle tombe dans le péché mortel! Oh! pour l'amour de Dieu, arrachons-nous aux occasions dangereuses! Alors le Seigneur nous viendra en aide, comme il l'a fait pour moi. Daigne sa Majesté me soutenir toujours de sa main et m'empêcher de retomber! car j'ai vu le terme où j'irais aboutir. C'est au nom de lui-même que je le demande à Dieu! Amen.

A la suite de cette vision et de plusieurs autres, dans lesquelles le Seigneur daigna, dans sa miséricorde, me révéler quelque chose de la gloire réservée aux bons et des châtiments qui attendent les méchants, je me demandais sans cesse de quelle manière je pourrais faire pénitence, afin d'éviter un pareil mal et de mériter un si grand bien. Fuir la société des hommes et me séparer totalement du monde, voilà où se portaient tous mes désirs. Mon esprit était dans un mouvement continuel; mais c'était un mouvement tranquille, un mouvement dé-

licieux. Évidemment Dieu en était l'auteur, et il avait communiqué à mon âme une chaleur nouvelle, qui la rendait capable de s'assimiler des aliments plus forts.

Cherchant donc ce que je pourrais faire pour Dieu, je me dis qu'avant tout je devais répondre à ma vocation, en observant ma règle avec toute la perfection dont je serais capable. Le monastère où j'étais comptait bon nombre de servantes de Dieu, et Notre-Seigneur y était bien servi. Mais, par suite du manque de ressources, les religieuses en sortaient souvent, pour se rendre dans des familles où elles pouvaient, d'ailleurs, vivre en tout honneur et toute religion. La règle aussin'y avait pas été établie dans sa première rigueur : on l'y observait, comme dans tout l'ordre, conformément à la bulle de mitigation. Enfin, il y avait d'autres inconvénients encore. La vie, me semblait-il, y était trop douce, et, en effet, le monastère était vaste et très agréable. Mais le plus grand inconvénient, à mes yeux, c'étaient les sorties; et cependant j'en usais plus que toute autre, car certaines personnes dont les supérieures ne pouvaient rejeter les instances, désiraient m'avoir chez elles et me faisaient intimenter l'ordre de m'y rendre. En fin de compte, je séjournais peu dans le monastère. Le démon sans doute y était pour quelque chose, car je faisais part à plusieurs des religieuses des instructions que je recevais de mes directeurs, et il en résultait un très grand bien.

Or, un jour que nous nous trouvions plusieurs ensemble, l'une d'entre nous demanda pourquoi nous ne serions pas religieuses à la manière des déchaussées. Nous pourrions bien, disait-elle, établir un monastère. Une telle proposition répondait par-

faitement à mes désirs ; j'en parlai à cette dame veuve, ma compagne, qui partageait mes vues. Elle s'occupa aussitôt d'assigner un revenu au futur couvent. Ce projet, je le vois maintenant, n'était guère réalisable, mais nos désirs nous persuadaient le contraire. Pour moi, je balançais encore, car je me plaisais beaucoup dans mon monastère ; effectivement, il était fort à mon goût, et la cellule que j'habitais entièrement à ma convenance. Il fut entendu entre nous que nous recommanderions instamment la chose à Dieu.

Un jour, après la communion, Notre-Seigneur me donna l'ordre exprès de travailler de toutes mes forces à cette affaire, me disant, avec de grandes promesses, que le monastère s'établirait et qu'il lui procurerait beaucoup de gloire. « Il devait être dédié à saint Joseph : ce saint nous garderait à une porte, Notre-Dame à l'autre, et lui-même se tiendrait au milieu de nous ; ce monastère serait une étoile qui répandrait un vif éclat ; si relâchés que fussent les ordres religieux, je ne devais point croire que Dieu en tirât peu de services ; et que deviendrait le monde sans les religieux ? Enfin, il voulait que je fisse connaître à mon confesseur ce qui m'était enjoint, en lui disant qu'il le priait de ne pas s'y opposer et de ne point m'empêcher d'en venir à l'exécution. »

Cette vision produisit en moi de si grands effets, et les paroles de Notre-Seigneur avaient tant de force, qu'il me fut impossible de douter qu'elles ne vinssent de lui. Ma peine néanmoins était très vive, car j'entrevois une partie des chagrins et des épreuves que cette entreprise devait m'attirer. Heureuse dans mon monastère, si je m'étais occupée de ce dessein, ce n'avait pas été avec une détermination arrêtée, ni

avec la certitude que la chose aboutirait. Ici, au contraire, je recevais un ordre absolu. En présence d'une affaire qui devait nécessairement donner lieu à bien des troubles, j'hésitais sur le parti à prendre. Mais Notre-Seigneur revint plusieurs fois à la charge, m'apportant tant d'arguments décisifs et me faisant connaître si clairement sa volonté, que je n'osai me dispenser d'en parler à mon confesseur. Ainsi, je lui rendis compte par écrit de tout ce qui s'était passé. Il n'osa pas me dire formellement d'abandonner ce dessein, mais il voyait bien que d'après les lumières de la raison, le succès était impossible. Et en effet, cette dame, ma compagne, qui se chargeait de l'entreprise, ne disposait que de ressources très modiques, ou plutôt presque nulles. La réponse de mon confesseur fut que je devais en parler à mon supérieur et me conformer entièrement à ce qu'il me dirait. Je n'avais pas l'habitude de m'ouvrir à ce supérieur des visions dont j'étais favorisée. Ce fut donc cette dame qui lui fit part de son projet d'établir un monastère. Le provincial, qui est grand ami de la perfection religieuse, entra tout à fait dans ses vues, lui promit le concours dont nous avions besoin et s'offrit à prendre le couvent sous son obéissance. On parla du revenu qu'on lui assignerait. Nous tenions dès lors beaucoup, pour plusieurs motifs, à ne point dépasser le nombre de treize. Avant de rien entreprendre, nous avons écrit au saint frère Pierre d'Alcantara tout ce dont il s'agissait. Il nous avait engagées à poursuivre notre dessein, nous donnant même son avis sur tous les points.

A peine le projet fut-il connu dans la ville, qu'une violente persécution, qu'il serait trop long de rapporter, s'éleva contre nous. Ce n'étaient que propos

malveillants, que railleries. On traitait la chose d'extravagance. On disait que je n'avais qu'à me tenir dans mon couvent. Quant à ma compagne, on se déchaînait contre elle, et on la jetait dans le chagrin. Je ne savais que devenir, et je me disais qu'on avait en partie raison. Un jour que, fort désolée, je me recommandais à Dieu, Notre-Seigneur daigna me consoler et m'encourager. « Je verrais par là, me dit-il, ce qu'avaient souffert les saints qui fondèrent les ordres religieux : il me restait encore à soutenir des persécutions plus nombreuses que je ne pouvais l'imaginer, mais nous ne devons pas nous en mettre en peine. » Et il ajouta certaines paroles que je devais transmettre à ma compagne. Aussitôt, à mon grand étonnement, nous nous trouvâmes consolées de tout le passé, et remplies de courage pour résister à nos adversaires.

Le fait est que parmi les gens d'oraison, et même dans la ville entière, il n'y avait presque personne qui ne fût contre nous, et qui ne jugeât notre affaire une pure folie. Ces propos et le trouble qui s'éleva dans mon propre monastère allèrent si loin, qu'il sembla rude au provincial de lutter seul contre tous. Il changea donc de sentiment et refusa d'accepter le nouveau couvent, alléguant que le revenu n'était pas assez sûr, qu'il était trop modique, que la contradiction était trop grande : toutes choses, en apparence, fort justes. En un mot, il retira son consentement et ne voulut plus admettre la fondation. Pour nous qui avions, ce semble, reçu les premiers coups, notre affliction fut grande. J'étais tout particulièrement peinée de voir que le provincial nous était devenu contraire, car son approbation me disculpait aux yeux de tous. Quant à ma compagne, on ne

voulait plus lui donner l'absolution, à moins qu'elle ne renonçât à son projet, parce que, disait-on, elle était obligée de faire cesser le scandale. Elle alla s'en ouvrir à un théologien éminent, grand serviteur de Dieu, de l'ordre de Saint-Dominique (1), et lui rendit compte de tout. Il n'y avait plus alors dans la ville personne qui voulût nous aider de ses conseils, ce qui faisait dire que nous ne suivions que notre fantaisie. Ceci se passait avant même que le provincial eût retiré son consentement.

Cette dame raconta donc toute l'affaire à ce saint homme, lui faisant connaître en même temps ce que lui rapportait son majorat. Elle souhaitait ardemment obtenir son appui, car c'était le théologien le plus éminent qu'il y eût alors dans la ville, et dans son ordre même, bien peu lui étaient supérieurs. De mon côté, je lui exposai tout notre plan et quelques-unes des raisons qui nous déterminaient; mais je ne dis pas un mot ayant trait à des révélations. Je déclarai simplement les motifs d'ordre naturel auxquels j'obéissais, car tout mon désir était qu'il n'émit un avis que d'après ces motifs. Il demanda huit jours pour répondre, et s'informa si nous étions résolues à suivre ses conseils. Je répondis affirmativement; mais tout en donnant cette réponse et en étant disposée, ce me semble, à faire ce que je disais, je conservais toujours comme la certitude que notre dessein aboutirait. Ma compagne avait une foi plus vive que la mienne; aussi, jamais rien de ce qu'on put lui dire ne l'ébranla le moins du monde. Pour moi, je le répète, je regardais comme impossible que notre projet échouât. Néanmoins, une révélation

1. Le père Pierre Ibañez.

n'a de valeur à mes yeux que si elle n'est point contraire à la sainte Ecriture et aux lois de l'Eglise auxquelles nous devons soumission. Ainsi, tout en étant convaincue que la mienne venait réellement du ciel, si ce théologien nous eût dit que nous ne pouvions passer outre sans offenser Dieu et que nous allions contre la conscience, je me serais, je crois, désistée sur l'heure de mon entreprise, ou bien j'aurais cherché un autre moyen de contenter Dieu. A vrai dire, il ne m'en montrait pas d'autre que celui-là.

Ce serviteur de Dieu m'a raconté depuis qu'au moment où il consentit à s'occuper de notre affaire, il était entièrement décidé à tout mettre en œuvre pour nous en détourner. Les clameurs de la ville étaient venues jusqu'à lui, et comme les autres, il jugeait ce projet une folie. D'autre part, un gentilhomme qui savait que nous l'avions consulté, lui avait envoyé dire de bien prendre garde à ce qu'il allait faire, et de nous refuser tout appui. Mais en réfléchissant à la réponse qu'il devait nous donner, en considérant de plus près toute l'affaire, le but que nous nous proposons, le plan de vie religieuse que nous avons en vue, il se convainquit que notre dessein était très agréable à Dieu et que l'on ne devait point y renoncer. Sa réponse fut donc que nous devions nous hâter de le mettre à exécution. Il nous indiqua même la ligne de conduite à tenir : certainement, disait-il, le fonds était modique, mais il fallait bien donner quelque chose à la confiance en Dieu ; au reste, si quelqu'un nous faisait opposition, nous n'avions qu'à le lui adresser, et il saurait bien lui répondre. De fait, il nous a constamment assistées dans la suite, ainsi que je le dirai plus loin.

Nous nous retirâmes fort consolées. Des hommes

de sainte vie, qui nous étaient jusque-là contraires, s'adoucirent un peu; quelques-uns même nous prêtèrent leur concours. De ce nombre fut le saint gentilhomme dont j'ai déjà parlé (1). A la vérité, l'exécution de notre affaire lui paraissait épineuse, et même impossible. Mais comme il est éminemment vertueux, et que notre projet, entièrement basé sur l'oraison, lui paraissait viser une haute perfection, il inclinait à croire qu'il pouvait bien venir de Dieu. Sans doute le divin Maître lui toucha le cœur, et il en agit de même avec cet ecclésiastique auquel, comme je l'ai dit plus haut, je m'étais tout d'abord adressée (2). C'est un serviteur de Dieu qui est pour toute la ville un miroir de vertu; il est visible que Dieu l'y a placé pour la conversion et le profit spirituel de beaucoup d'âmes. Dès ce moment, il me donna toute son assistance.

Les choses en étaient là, grâce aux prières que l'on faisait à notre intention. J'avais acheté une maison bien située, mais fort petite, ce qui ne m'inquiétait nullement : Notre-Seigneur, en effet, m'avait dit d'entrer comme je pourrais, et qu'ensuite je verrais ce qu'il savait faire. Ah ! certes, je l'ai bien vu ! Ainsi, tout en me rendant compte de la modicité du revenu, j'avais pleine confiance que Dieu arrangerait tout et qu'il viendrait à notre aide par d'autres voies.

1. François de Salcedo.

2. Gaspard Daza.

CHAPITRE XXXIII

ELLE PARLE DE LA FONDATION DE SAINT-JOSEPH ET RACONTE COMMENT, SUR LA DÉFENSE QU'ON LUI FIT DE POURSUIVRE SON PROJET, ELLE L'ABANDONNA POUR UN TEMPS. DE QUELLE MANIÈRE LE SEIGNEUR LA CONSOLAIT DANS SES PEINES.

SOMMAIRE. — *Le provincial retire son consentement. — Sur l'ordre de son confesseur, la sainte renonce à son projet. — Nouvelles communications de Thérèse avec le père Ibañez; elle lui expose toute l'histoire de son âme et en reçoit de grands encouragements. — Elle entre en relation avec le père Gaspard de Salazar. — Notre-Seigneur lui commande de reprendre l'affaire de la fondation. — Elle le fait avec l'approbation de ses confesseurs. — Apparition de saint Joseph et de sainte Claire. — La sainte Vierge revêt la sainte d'une robe et d'un collier merveilleux.*

L'affaire en était là, et si près de se conclure que la signature du contrat se trouvait fixée au lendemain, quand notre père provincial changea d'avis. En cela il obéit, je crois, à une inspiration divine, la suite l'a bien montré. Le Seigneur, sollicité par tant de prières, perfectionnait son œuvre en l'établissant sur d'autres bases. Dès que le provincial eut formulé son refus, mon confesseur me défendit de traiter davantage de cette affaire. Et Dieu sait ce qu'il m'en avait coûté de peines et de chagrins, pour la conduire au point où elle se trouvait ! Le projet une fois mis de côté et entièrement abandonné, on se confirma dans la pensée que ce n'était là qu'une

extravagance de femmes. Les critiques redoublèrent contre moi, bien que je n'eusse encore rien fait que par l'ordre de mon provincial.

J'étais fort mal vue de tout mon couvent, pour avoir voulu en établir un autre plus strictement cloîtré. Au dire des religieuses, c'était leur faire affront : rien ne m'empêchait de servir Dieu dans une communauté qui comptait des religieuses meilleures que moi ; je n'étais pas affectonnée à la maison ; j'aurais bien mieux fait de lui procurer du revenu, que de vouloir le porter ailleurs. Quelques-unes ajoutaient qu'il fallait me mettre en prison ; d'autres, en bien petit nombre, prenaient faiblement mon parti. Sur plusieurs points, je le voyais, on n'avait pas tort. Quelquefois, je donnais des explications ; parfois aussi, ne pouvant faire connaître le principal, je veux dire l'ordre que Notre-Seigneur m'avait donné, j'étais fort embarrassée et gardais le silence. Dieu me fit la très grande grâce de voir tout cela sans la moindre inquiétude, et d'abandonner mon entreprise avec autant de facilité, de plaisir même, que si elle ne m'eût rien coûté. Qu'il en fût ainsi, nul ne pouvait le croire, pas même les personnes d'oraison avec lesquelles j'étais en rapport : elles se figuraient même que j'étais fort chagrine et confuse. Mon confesseur lui-même ne parvenait pas à se persuader le contraire. Quant à moi, pensant avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir pour obéir au commandement de Notre-Seigneur, je ne me croyais pas obligée à davantage. Je demeurais donc en mon couvent, très satisfaite et très contente. Néanmoins, je restais persuadée que ce dessein s'exécuterait : je n'en voyais pas le moyen, je ne savais ni quand ni comment cela pourrait être, et

malgré tout, je regardais la chose comme assurée.

Ce qui m'affligea beaucoup, ce fut un reproche que mon confesseur m'adressa un jour, comme si j'avais agi contre sa volonté. Le Seigneur, sans doute, voulait que l'épreuve me vînt du côté où elle devait m'être le plus sensible. Ainsi, au milieu de ce flot de persécutions et quand je m'attendais à recevoir de mon confesseur quelque consolation, il m'écrivit que l'issue de l'événement montrait bien que ce projet n'était qu'une rêverie : instruite par une telle leçon, je ne devais plus m'en mêler désormais, ni même en ouvrir la bouche, puisque je voyais le scandale qui en était résulté. A quoi il ajoutait d'autres choses, toutes de nature à contrister. Ceci m'affligea plus que tout le reste ensemble. Je me demandais si je n'avais pas été l'occasion de quelque offense envers Dieu, dont je me trouverais responsable. Et puis, si ces visions n'étaient qu'une chimère, toute mon oraison n'était donc que tromperie ? Et moi-même, n'étais-je pas fort abusée et en bien mauvais chemin ? Ces pensées me jetèrent dans une angoisse incroyable ; mon trouble et ma désolation étaient au comble. Mais Notre-Seigneur, qui ne m'avait jamais manqué dans toutes les épreuves dont j'ai fait le récit, me donnant des consolations et des encouragements qu'il n'est pas nécessaire de rapporter ici, me dit cette fois de ne pas m'affliger : « loin d'avoir offensé Dieu en cette affaire, je m'étais rendue très agréable à ses yeux ; je devais néanmoins, ainsi que me l'ordonnait mon confesseur, garder pour un temps le silence ; le moment de reprendre ce projet viendrait ensuite ». Dès lors, ma consolation et ma joie furent si grandes

que je comptai pour rien toute la persécution qui pesait sur moi.

Notre-Seigneur me fit bien voir, en cette circonstance, les immenses avantages que l'on retire des peines et des persécutions endurées pour lui. Sans parler de bien d'autres profits, je vis à cette époque l'amour de Dieu prendre en mon âme de tels accroissements, que j'en étais dans la surprise : et c'est de là que vient ce désir irrésistible que j'ai de souffrir. Pendant ce temps, on se persuadait que j'étais accablée par la confusion. Et il en eût réellement été de la sorte, si Notre-Seigneur ne m'eût soutenue extraordinairement par de si grandes faveurs. Les transports d'amour divin dont j'ai parlé plus haut devinrent plus véhéments ; les ravissements, plus élevés. Je me tenais dans le silence, et ne découvrais à personne les trésors dont je me voyais enrichie.

Ce saint religieux dominicain (1) persistait à croire aussi fermement que moi à la réalisation de notre projet, et comme je ne voulais me mêler de rien pour ne pas désobéir à mon confesseur, lui-même négociait la chose de concert avec ma compagne. Ensemble, ils écrivaient à Rome et faisaient les démarches nécessaires.

Le démon s'y prit de façon à répandre le bruit que j'avais eu à ce sujet quelque révélation. L'on vint me dire avec grande frayeur que les temps étaient mauvais, qu'on pourrait bien porter quelque accusation contre moi et me déférer aux inquisiteurs. L'idée me parut charmante et me fit bien rire. J'étais sûre de moi en tout ce qui regarde la foi ; je savais très bien que si l'on m'eût dit que je man-

1. Le père Pierre Ibañez,

quais à la moindre cérémonie de l'Église, j'aurais affronté mille morts pour m'y conformer, aussi bien que pour une vérité quelconque de la sainte Ecriture. Je répondis donc que l'on pouvait se rassurer : mon âme serait en bien mauvais état, si j'avais sujet de redouter l'Inquisition ; du reste, au moindre soupçon que j'en aurais, c'est de moi-même que j'irais me présenter à elle ; mais si l'on m'accusait faussement, le Seigneur saurait bien me justifier et faire tourner l'accusation à mon avantage.

Je rendis compte de tout ceci à mon bon père dominicain, ce grand théologien à l'avis duquel je pouvais m'en remettre en toute assurance. Cette fois, je lui exposai, avec autant de clarté qu'il me fut possible, toutes les visions que j'avais eues, mon genre d'oraison et les grandes grâces que Dieu m'accordait, le suppliant de tout examiner sérieusement, de voir s'il s'y trouvait quelque chose de contraire à la sainte Ecriture, enfin de me dire quel jugement il en portait. Il me rassura beaucoup, et je suis portée à croire que cette communication lui fut utile. En effet, bien que déjà très bon religieux, il s'adonna dès lors bien davantage à l'oraison. Afin de pouvoir s'y appliquer plus librement, il se retira même en un monastère de son ordre, situé dans un endroit très solitaire, et il y passa plus de deux ans. Au bout de ce temps, l'obéissance l'en arracha à son grand regret, mais les besoins de son ordre appelaient ailleurs un homme d'un tel mérite.

Son départ me causa, sous un certain rapport, un chagrin profond, car il me privait d'un précieux appui ; néanmoins je ne voulus point le retenir. Je fus instruite du grand bien qui lui en reviendrait, car, dans un moment où j'étais fort affligée de son

éloignement, Notre-Seigneur me dit de me consoler et de n'avoir point de peine, parce qu'il était en bon chemin. Effectivement, il revint avec un si grand profit spirituel et un tel avancement dans les voies intérieures, que pour rien au monde, m'assurait-il à son retour, il n'eût voulu n'avoir point fait cette absence. De mon côté, je pouvais en dire autant, car s'il me rassurait et me consolait auparavant par les lumières de la science, dans la suite il le fit en outre par l'expérience des voies de l'esprit, surtout en ce qui regarde les faveurs surnaturelles. Dieu le ramena précisément au temps où il savait un tel appui nécessaire à son œuvre, je veux dire à ce monastère dont la divine Majesté avait résolu l'établissement.

Je gardai donc le silence pendant cinq ou six mois, sans plus me mêler de notre affaire, ni même en parler ; et durant cet intervalle, Notre-Seigneur ne me dit jamais de m'en occuper. Sans comprendre d'où provenait une pareille conviction, je ne pouvais m'ôter de l'esprit que l'entreprise aboutirait. Au bout de ce temps, le recteur du collège de la Compagnie de Jésus ayant quitté la ville, sa Majesté en amena un autre, très avancé en spiritualité, et de beaucoup d'énergie, de jugement, de savoir (1). J'avais alors bien besoin de secours. Le père qui me confessait avait un recteur : or, tous les membres de la Compagnie se font un strict devoir de régler leurs moindres actions d'après la volonté de leur supérieur. Il en résultait que tout en me comprenant et en désirant me voir avancer à grands pas, il n'osait, en certaines choses, prendre sur lui de donner une

1. Le père Gaspard de Salazar.

décision, et il avait pour cela bien des motifs. Comme mon esprit se trouvait emporté par des transports d'une véhémence extrême, je souffrais beaucoup de me sentir ainsi enchaînée. Néanmoins, je ne m'écartais en rien de ce qui m'était prescrit.

Un jour que je me désolais, parce qu'il me semblait que mon confesseur ne me croyait pas, Notre-Seigneur me dit de ne pas m'affliger, que cette peine finirait bientôt. Je me réjouis beaucoup, dans la pensée que ces paroles étaient l'annonce de ma mort prochaine, et chaque fois qu'elles me revenaient à l'esprit, elles me causaient un singulier plaisir. Dans la suite, je reconnus clairement qu'il s'agissait de la venue du nouveau recteur, laquelle en effet dissipa toute ma peine. Ce recteur, bien loin de restreindre la liberté du père ministre, mon confesseur, lui disait au contraire de me consoler et de ne rien craindre : en un mot de ne pas me conduire par un chemin si resserré, mais de laisser agir l'esprit de Dieu. De fait, au milieu de ces grands transports intérieurs qui me saisissaient, mon âme, à certains moments, trouvait à peine le moyen de respirer.

Ce recteur vint me voir, et mon confesseur m'ordonna de m'ouvrir à lui en toute liberté et sincérité. D'ordinaire, ces ouvertures m'inspiraient une grande répugnance. Cette fois, en entrant dans le confessionnal, je sentis en moi-même un je ne sais quoi que je ne me rappelle pas avoir jamais éprouvé, ni auparavant ni depuis, à l'égard de qui que ce soit. Impossible d'exprimer, même à l'aide de comparaisons, ce qui se passa en moi : c'était une joie intime et une conviction que ce père me comprendrait, qu'il y avait du rapport entre son âme et la mienne. Encore

une fois, c'est pour moi chose incompréhensible. Si, antérieurement, j'avais eu des entretiens avec lui ou que l'on m'eût fait hautement son éloge, rien d'étonnant que je me fusse réjouie à la pensée qu'il me comprendrait; mais nous n'avions jamais échangé un mot, et jamais je n'avais entendu parler de lui. J'ai bien vu depuis que cet instinct surnaturel ne m'avait pas trompée, car mon âme a retiré un très grand profit, sous tous les rapports, de mes communications avec lui. Sa direction convient tout particulièrement aux personnes que le Seigneur a déjà menées très loin; celles-là, il ne se contente point de les faire avancer pas à pas, il les fait courir. Il s'entend surtout à les conduire à un entier détachement, à une mortification parfaite, le Seigneur lui ayant donné sur ce point, comme sur bien d'autres, un talent merveilleux. A peine eus-je traité avec lui, que je compris sa façon de procéder : je vis que c'était une âme pure, sainte, et qui avait reçu de Dieu un don tout spécial de discernement des esprits. Enfin, ma joie fut bien vive.

Nos relations étaient encore toutes récentes, lorsque Notre-Seigneur me pressa de reprendre l'affaire de la fondation. Il me dit de présenter à mon confesseur et au recteur dont je parle, diverses raisons et considérations qui devaient les dissuader d'y mettre obstacle. Plusieurs de ces raisons leur inspirèrent des craintes, surtout au recteur, qui, ayant étudié avec beaucoup de soin et d'attention les effets produits en mon âme, n'avait jamais douté de l'action de Dieu. Finalement, ils n'osèrent, pour bien des motifs, me détourner de cette entreprise. Mon confesseur m'autorisa donc de nouveau à m'y employer de tout mon pouvoir. Il voyait bien dans

quelles difficultés je m'engageais, seule comme je l'étais et presque dénuée de ressources. Aussi nous convinmes qu'il fallait agir dans le plus grand secret. Je m'arrangeai pour qu'une de mes sœurs, qui n'habitait point la ville (1), achetât la maison et la fit arranger comme pour elle, grâce à une somme que Dieu nous envoya par certaines voies. Raconter de quelle manière le Seigneur pourvut à tout, serait trop long. Ce qui est certain, c'est que j'avais grand soin de ne rien faire contre l'obéissance. Mais quant à en parler à mes supérieurs, je le savais, c'eût été tout perdre comme la première fois, et même nous exposer à pis encore.

Les peines que j'endurai pour me procurer l'argent, pour tout régler, organiser, mettre la maison en état, sont incroyables. Souvent j'étais seule à porter le fardeau. Ma compagne faisait bien ce qu'elle pouvait, mais c'était peu de chose, si peu même que ce n'était presque rien : tout se réduisait, en quelque sorte, à nous prêter son nom et son appui. Le poids de l'affaire retombait donc entièrement sur moi, et je m'étonne à présent d'avoir pu y résister. Parfois je m'écriais désolée : Mon cher Maître, comment m'ordonnez-vous des choses qui paraissent impossibles ? Je ne suis qu'une femme. Encore, si j'étais libre ! Mais, liée de tous côtés, sans argent et sans moyen de m'en procurer, ni pour le bref, ni pour quoi que ce soit, que puis-je faire, Seigneur ?

Un jour que j'étais réduite à une extrême nécessité, sans plus savoir que faire, ni comment payer certains ouvriers, saint Joseph, mon protecteur, mon

1. Doña Jeanne de Ahumada, qui habitait Albe avec son mari, don Jean de Ovalle.

véritable père, m'apparut. Il m'assura que l'argent ne me manquerait pas, et que je pouvais faire marché avec ces gens. J'obéis, n'ayant pas un denier, et le Seigneur me pourvut d'une manière qui jeta dans l'étonnement ceux qui en entendirent parler.

Je trouvais la maison bien petite, et de fait, elle l'était tellement qu'il semblait impossible d'en faire un monastère. J'aurais désiré en acheter une autre, contiguë à la première, fort petite aussi, et dont on aurait fait l'église. Mais je n'avais pas de quoi, et ne voyant aucun moyen de réaliser cette acquisition, je ne savais que faire. Un jour, après la communion, Notre-Seigneur me dit : *Je t'ai déjà dit d'entrer comme tu pourrais.* Et il ajouta, par forme d'exclamation : *Oh ! cupidité du genre humain ! tu crains même que la terre ne te manque ! Combien de fois n'ai-je pas dormi au serein, pour n'avoir pas où me retirer ?* Tout effrayée, et comprenant que le divin Maître avait raison, je vais à la maisonnette, j'en dresse le plan, et je vois qu'on peut y faire un monastère, fort petit, il est vrai, mais complet cependant. Dès lors, je ne me mis plus en peine d'agrandir le local. J'y fis faire les arrangements nécessaires, me contentant qu'on pût y vivre. Tout fut disposé grossièrement et sans façon, de telle sorte pourtant que les santés n'eussent pas à souffrir, ce à quoi il faut toujours prendre garde.

Le jour de sainte Claire (1), comme j'allais communier, cette sainte m'apparut rayonnante de beauté. Elle me dit de poursuivre courageusement mon entreprise, et me promit son assistance. Je lui portai dès lors une très grande dévotion. Ses paroles

1. 12 août 1561.

se sont bien vérifiées, car un monastère de religieuses de son ordre, voisin du nôtre, nous aide à vivre. Il y a plus, cette bienheureuse sainte a, peu à peu, si parfaitement réalisé mes désirs, que la pauvreté gardée dans son couvent s'observe aussi dans le nôtre, en sorte que nous vivons d'aumônes. Il m'en a coûté bien des efforts pour faire sanctionner et confirmer ce point par le Saint-Père, de façon qu'on n'y puisse rien changer et que jamais on n'accepte des revenus (1). Le Seigneur fait plus encore, et peut-être faut-il l'attribuer à l'intercession de cette chère sainte : sans que nous fassions la moindre quête, il nous pourvoit très abondamment du nécessaire. Qu'il soit béni de tout ! Amen.

A peu de temps de là, le jour même de l'Assomption de Notre-Dame, je me trouvais dans l'église d'un monastère de l'ordre du glorieux saint Dominique. Tandis que je songeais aux nombreux péchés que j'y avais autrefois confessés et à diverses particularités de ma triste vie, je fus saisie d'un tel ravissement, que je perdis presque entièrement l'usage de mes sens. Je fus obligée de m'asseoir, je crois même que je ne pus ni voir l'élévation de l'hostie ni suivre la messe, ce qui me laissa du scrupule. En cet état, il me sembla que je me voyais couvrir d'un vêtement d'une éclatante blancheur. Au commencement, je ne distinguais point par qui ; mais ensuite, j'aperçus Notre-Dame à ma droite, et mon père saint Joseph à ma gauche, qui m'en revêtaient. On me fit comprendre que j'étais purifiée de mes péchés. Ainsi revêtue et tout inondée de délices et de gloire, je crus voir Notre-Dame me prendre les mains. Elle me dit

1. Dans la suite, sainte Thérèse se vit obligée à faire quelques concessions sur ce point.

« que je lui faisais grand plaisir par ma dévotion au glorieux saint Joseph : mon dessein concernant le monastère s'exécuterait; Notre-Seigneur, saint Joseph et elle-même y seraient très bien servis; je ne devais redouter en ceci aucun relâchement, bien que je me misse sous une juridiction qui n'était pas de mon goût, parce que son Epoux et elle nous garderaient toujours; déjà, d'ailleurs, son Fils nous avait promis d'habiter au milieu de nous; enfin, comme gage de la vérité de ses promesses, elle me donnait ce joyau ». Il me sembla qu'elle m'avait passé au cou un magnifique collier d'or, auquel était attachée une croix de grand prix. Cet or et ces pierreries sont si différents de ceux d'ici-bas, qu'il n'y a pas à les comparer. C'est une beauté qui surpasse tout ce que nous pouvons nous figurer sur cette terre. Impossible aussi de se faire une idée du tissu de ce vêtement, ni de cette blancheur qu'il plaît à Dieu de faire éclater à nos yeux. Tout ce qui est en ce monde ne paraît plus, par manière de dire, qu'un dessin au charbon.

La beauté de Notre-Dame me parut ravissante. Je ne discernai pourtant aucun de ses traits en particulier; je vis seulement, d'une manière générale, la forme de son visage. Elle était vêtue de blanc et environnée d'une splendeur éclatante, mais c'est une splendeur suave qui n'éblouit point. Je vis moins clairement le glorieux saint Joseph; j'avais cependant le sentiment de sa présence, comme il arrive dans ces visions où les objets ne frappent point les regards. Notre-Dame me parut à peine adolescente. Quand l'un et l'autre eurent passé ainsi un peu de temps avec moi, m'inondant d'une gloire et d'un bonheur que je n'avais pas encore éprouvés et que

j'aurais voulu ne voir jamais finir, il me sembla qu'ils remontaient au ciel, accompagnés d'une multitude d'anges.

Leur départ me laissa dans une solitude extrême. Néanmoins j'étais comblée de joie, et si élevée en Dieu, si attendrie, si absorbée en oraison, que je restai quelque temps sans pouvoir faire un mouvement ni prononcer une parole ; j'étais comme hors de moi. Cette faveur me laissa un ardent désir de me consumer au service de Dieu. Les effets qu'elle produisit en moi furent si relevés et tout ce qui se passa alors si admirable que, malgré tous mes efforts, je ne pus jamais douter que Dieu n'en fût l'auteur. Je restai très consolée et dans une paix profonde.

Ce que la Reine des anges me dit de la juridiction, venait de la répugnance que j'éprouvais à me soustraire à celle de l'ordre. Mais Notre-Seigneur m'avait dit qu'il ne convenait pas de soumettre le monastère aux religieux. Il m'avait même donné les raisons pour lesquelles il ne convenait nullement de le faire, et il m'avait dit d'envoyer à Rome par une certaine voie, qu'il m'indiqua également, ajoutant qu'il ferait venir les pièces par cette voie. C'est ce qui eut lieu. Jusque-là nos démarches étaient demeurées sans résultat ; mais dès qu'on eut pris la voie que Notre-Seigneur m'avait désignée, tout réussit à merveille.

Il était pour nous d'un haut intérêt, la suite l'a fait voir, de nous mettre ainsi sous la juridiction de l'évêque ; mais je ne connaissais pas encore ce prélat (1), et j'ignorais quel supérieur nous aurions en

1. Don Alvaro de Mendoza.

lui. Dieu permit qu'il eût toutes les qualités voulues, et qu'il favorisât cette maison autant qu'elle en avait besoin pour soutenir la violente opposition dont je parlerai plus loin, et se mettre en l'état où elle est présentement. Béni soit celui qui a tout si heureusement conduit! Amen.

CHAPITRE XXXIV

POURQUOI IL ÉTAIT A DÉSIER QU'ELLE S'ABSENTAT. SON SUPÉRIEUR L'ENVOIE CONSOLÉR UNE DAME D'UN RANG ILLUSTRE PLONGÉE DANS LA DOULEUR. ENTRE AUTRES INCIDENTS QUI SE PRÉSENTENT, DIEU LUI FAIT LA GRÂCE DE SE SERVIR D'ELLE POUR ATTIRER A LA PERFECTION UN RELIGIEUX DE HAUTE NAISSANCE, QUI DANS LA SUITE LUI FUT A ELLÉ-MÊME D'UN GRAND SECOURS. TOUT CECI EST DIGNE D'ATTENTION.

SOMMAIRE. — *Doña Louise de la Cerda entend parler de Thérèse et obtient du provincial la permission de l'avoir auprès d'elle. — Notre-Seigneur ordonne à la sainte d'entreprendre ce voyage. — Particularités du séjour qu'elle fait à Tolède. — Ses relations avec le père Garcia de Toledo. — Diverses lumières sur quelques religieux. — Dieu lui annonce la mort de sa sœur aînée. — Elle va la voir et la dispose à sa dernière heure.*

Malgré tous mes efforts pour ne rien laisser transpirer au dehors, l'affaire ne put s'exécuter avec tant de mystère que plusieurs personnes n'en eussent connaissance. Les unes y croyaient, les autres ne pouvaient y croire. Toute ma crainte était qu'à l'arrivée du provincial, on lui en parlât, et qu'il m'interdit de m'en occuper, car à l'instant même, j'aurais tout abandonné. Voici comment Notre-Seigneur disposa les choses.

Une dame qui habitait une grande ville à plus de

vingt lieues d'ici, était plongée dans une douleur profonde par suite de la mort de son mari (1). Son accablement était tel, que l'on craignait même pour sa vie. On lui parla de cette chétive pécheresse, et le Seigneur, à cause des avantages qui devaient en résulter, permit qu'on lui en dît du bien. Cette dame était d'une naissance très illustre, et connaissait beaucoup notre provincial. Elle apprit que dans le monastère où j'habitais les sorties étaient permises, et Dieu lui mit au cœur un ardent désir de me voir, dans la pensée que je lui procurerais quelque consolation. Poussée sans doute par un mouvement irrésistible, elle fit toutes les démarches possibles pour me faire venir chez elle, jusqu'à dépêcher des messagers au provincial, alors fort éloigné d'elle. Celui-ci m'intima, en vertu de l'obéissance, l'ordre de partir sur-le-champ avec une compagne. A cette nouvelle, que je reçus la nuit de Noël, j'éprouvai quelque trouble et même une peine très vive. La bonne opinion qu'on avait conçue de moi était, je le voyais, la cause de cette demande : connaissant l'étendue de ma misère, cette seule pensée m'était insupportable.

Tandis que je me recommandais à Dieu avec ferveur, j'entrai dans un grand ravissement, qui dura tout le temps ou du moins une grande partie des matines. Notre-Seigneur me dit de me mettre en chemin sans hésiter, et de ne point m'arrêter aux objections qui me seraient faites, parce que peu me conseilleraient sans témérité. J'aurais à souffrir, mais Dieu serait hautement glorifié ; du reste, il convenait pour l'affaire du monastère que je fusse absente jusqu'à la réception du bref, car le démon

1. Doña Louise de la Cerda, veuve de don Arias Pardo de Saavedra, avait sa résidence à Tolède.

avait ourdi une grande trame pour l'arrivée du provincial. Notre-Seigneur ajouta que je n'avais rien à craindre, parce qu'il m'assisterait au lieu où je me rendais. Ces paroles me laissèrent extrêmement fortifiée et consolée.

Je racontai tout au recteur de la Compagnie. Il me dit que je ne devais, sous aucun prétexte, me dispenser de ce voyage. D'autres m'affirmaient que c'était inadmissible, et une invention du démon pour m'attirer quelque malheur : d'après eux, je devais recourir à mon provincial par un message.

J'obéis au recteur, et forte de l'assurance qui m'avait été donnée dans l'oraison, je partis sans crainte. Mais ma confusion était indicible, voyant à quel titre on me faisait venir, et combien l'on se trompait sur mon compte. J'y trouvais un motif de plus de supplier instamment Notre-Seigneur de ne pas m'abandonner. Toute ma consolation était de penser que, dans la ville où j'allais, il y avait une maison de la Compagnie de Jésus : je me disais qu'en me soumettant, comme ici, à la direction de ces pères, je pourrais goûter quelque sécurité.

Dieu permit que ma présence apportât une très grande consolation à la dame qui m'avait fait venir. Elle commença visiblement à se mieux porter ; de jour en jour, sa douleur s'apaisait. On en fut très frappé, car, ainsi que je l'ai dit, le chagrin l'avait réduite à l'état le plus déplorable. Le Seigneur, sans doute, accordait cette grâce à tant de prières que les saintes âmes de ma connaissance faisaient pour moi et pour l'heureux succès de mon voyage.

Cette dame avait une grande crainte de Dieu, et d'excellentes qualités ; ainsi, sa piété suppléait à ce qui me faisait défaut. Elle s'affectionna beaucoup à

moi, et la voyant si vertueuse, je le lui rendais bien. Néanmoins tout m'était une croix. Les soins délicats dont je me voyais entourée me devenaient tourment, la grande estime dont j'étais l'objet m'inspirait un véritable effroi. Mon âme se repliait sur elle-même, sans oser un instant se perdre de vue. Au reste, Notre-Seigneur lui-même veillait sur moi ; car, pendant mon séjour en cette maison, il me gratifia de faveurs excessives. Ces faveurs me communiquaient une incroyable liberté, et m'inspiraient, pour ce qui frappait ma vue, un mépris d'autant plus profond que l'éclat en était plus brillant. Moi, qui aurais pu tenir à honneur de servir des dames d'un si haut rang, je traitais avec elles aussi librement que si j'eusse été leur égale. Je tirai de tout ceci un grand profit pour mon âme, et je le disais à cette dame. Je vis qu'elle était femme et sujette aux mêmes passions, aux mêmes faiblesses que moi ; je compris aussi que les grandeurs ne sont guère à estimer, et que plus on est élevé, plus on a de soucis et de peines. La seule préoccupation d'observer l'étiquette commandée par le rang permet à peine de vivre. On mange hors de temps et de mesure, parce que c'est la position et non le tempérament qui doit servir de règle. Et jusque dans le choix des mets, c'est son rang, bien plus que son goût, qu'il faut encore consulter.

Tout cela me fit prendre en horreur la situation des grandes dames. Dieu me garde, au reste, de leur manquer de respect ! Celle dont je parle est une des plus illustres du royaume, et pourtant, sous le rapport de l'humilité et de la parfaite simplicité, il en est bien peu qui la dépassent. Mais quelle compassion elle m'inspirait ! Et combien elle m'en ins-

pire encore, quand je la vois si souvent obligée de sacrifier ses inclinations aux exigences de sa situation ! Et puis, combien peu y a-t-il à se fier aux gens qui composent une maison ! Ce n'est pas que les siens ne fussent bons ; mais il fallait prendre garde de ne point parler à l'un plus qu'à l'autre, sous peine de voir le plus favorisé devenir odieux à tous. Quelle servitude ! Un des mensonges du monde est d'appeler seigneurs les personnes de cette classe. A mon avis, elles sont esclaves de mille manières.

Pendant mon séjour dans cette maison, ceux qui l'habitaient firent, par la grâce de Dieu, de notables progrès dans son service. Je n'y fus pas cependant exempt de peines, ni à l'abri de l'envie, par suite de la grande affection que cette dame me portait : on se persuadait sans doute que j'avais quelque intérêt en vue. Si le Seigneur permit que ces ennuis, et d'autres d'un genre différent, devinssent pour moi une source de souffrances, c'était, je pense, pour m'empêcher de me laisser séduire par les égards dont je me trouvais l'objet. Enfin, il voulut bien me tirer de tout cela avec un réel profit pour mon âme.

Tandis que j'étais dans cette ville, j'y vis arriver un religieux de très haute naissance (1), avec lequel, bien des années auparavant, j'avais eu quelques relations.

Un jour que j'entendais la messe dans un monastère de son ordre, voisin de la demeure que j'habitais, le désir me vint de savoir en quelle disposition était son âme, car je la souhaitais tout à Dieu. Je me levai même pour aller lui parler. Cependant, comme j'étais déjà recueillie en oraison, je me dis que

1. Le père Garcia de Toledo.

c'était perdre le temps et me mêler de ce qui ne me regardait point. En conséquence, je me rassis. Ceci eut lieu par trois fois, ce me semble. Le bon ange, pourtant, finit par l'emporter sur le mauvais. Je fis appeler le religieux, et il vint me parler à un confessionnal. Nous commençâmes par nous demander mutuellement de nos nouvelles, car il y avait bien des années que nous ne nous étions vus. Je lui dis que j'avais passé par de grandes épreuves d'âme. Il insista beaucoup pour savoir quelles étaient ces épreuves. Je répondis qu'elles n'étaient pas de nature à être communiquées, et que je ne pouvais les lui dire. Il répliqua que puisque le père dominicain, son intime ami, dont j'ai parlé plus haut (1), en avait connaissance, il les lui dirait certainement, et qu'ainsi je devais y aller franchement.

Le fait est qu'il ne put s'empêcher de poursuivre ses instances, ni moi, de lui faire la confidence qu'il désirait. Et tandis que d'ordinaire ces ouvertures me causaient un ennui et une confusion extrêmes, je n'éprouvai rien de tout cela avec lui, non plus qu'avec le recteur dont j'ai parlé (2). J'y trouvai, au contraire, une véritable satisfaction. Je lui fis cette ouverture sous le secret de la confession. J'avais toujours eu une haute idée de sa capacité, mais il me parut cette fois plus intelligent que jamais. S'il se donnait entièrement à Dieu, me disais-je, les talents et les qualités dont il est doué le rendraient capable d'aller bien loin. C'est là, d'ailleurs, une impression que j'éprouve depuis quelques années déjà : je ne puis rencontrer une personne qui me plaise, sans souhai-

1. Le père Pierre Ibañez.

2. Le père Gaspard de Salazar.

ter aussitôt la voir tout à Dieu. Ce désir est même si violent, que je ne puis y résister. Sans doute, je souhaite voir tout le monde servir Dieu, mais s'agit-il de ces personnes qui m'inspirent une estime particulière, ces désirs deviennent de véritables transports, et je prie pour elles avec une incroyable ardeur. C'est ce qui m'arriva à l'égard de ce religieux. Il me demanda de le recommander instamment à Dieu, mais il n'avait pas besoin de me le dire : déjà, il n'était plus en mon pouvoir de faire autrement.

Là-dessus je me rends au lieu où j'avais coutume de me retirer pour faire oraison, et entrant dans un profond recueillement, je me mets à parler à Notre-Seigneur avec le plus naïf abandon. C'est bien souvent, du reste, qu'en m'adressant à lui, je ne sais ce que je dis. Alors c'est l'amour qui parle, et l'âme est tellement hors d'elle-même, qu'elle oublie la distance qui la sépare de son Dieu. L'amitié dont elle se voit honorée par lui fait qu'elle se perd de vue. Elle se sent comme passée en lui en ne faisant avec lui qu'une même chose, en sorte qu'elle dit des folies. Je me souviens que je lui demandai d'abord, avec beaucoup de larmes, de prendre cette âme tout entière à son service. Certainement je regardais ce père comme un bon religieux ; mais cela ne me suffisait pas, je voulais le voir parfait. J'ajoutai ensuite : Seigneur, vous ne pouvez me refuser cette grâce ; songez que c'est là un bon sujet pour être de nos amis.

O bonté ! ô condescendance de mon Dieu ! Ce qu'il considère, ce ne sont pas les paroles, ce sont les désirs et la ferveur avec lesquels on les exprime. Et il souffre qu'une créature telle que moi lui parle

avec cette hardiesse ! Qu'il en soit à tout jamais béni !

Je me souviens que ce même soir, pendant les heures que je donnais à l'oraison, je fus saisie d'une tristesse profonde, venant de la pensée que je me trouvais peut-être dans l'inimitié de Dieu, et que je ne pouvais savoir si j'étais ou non en grâce avec lui. Ce n'est pas que je fusse curieuse de l'apprendre ; mais j'aurais voulu mourir, pour fuir une vie où je n'avais pas la certitude de n'être point morte. De fait, quelle mort plus cruelle pour moi que la pensée d'avoir peut-être offensé mon Dieu ? Pressée par la douleur, débordant de tendresse et fondant en larmes, je le suppliais de ne pas permettre un tel malheur. Il me fut dit alors « que je pouvais me consoler et être certaine que j'étais en grâce, parce qu'un tel amour de Dieu, des faveurs et des sentiments comme ceux dont sa Majesté gratifiait mon âme, étaient incompatibles avec le péché mortel ».

Quant à ce religieux, je demeurai pleine de confiance que Dieu lui accorderait la faveur que j'avais demandée pour lui. Notre-Seigneur m'avait chargée de lui dire certaines paroles, ce qui me mettait bien en peine, car je ne savais de quels termes me servir. Porter de tels messages à un tiers est ce qui me coûte le plus, surtout quand j'ignore de quelle manière on le prendra et si l'on ne se moquera point de moi. J'étais donc sous l'étreinte d'une vive angoisse. Néanmoins je me sentis tellement pressée d'obéir, que je promis à Dieu de transmettre fidèlement ses paroles ; mais à cause de la grande confusion que j'en éprouvais, je les mis par écrit, et les donnai ainsi à ce religieux. L'impression qu'il en ressentit fit bien voir qu'elles venaient de Dieu. Il résolut de s'adonner tout de bon à l'oraison, sans pourtant en

venir aussitôt à l'exécution. Comme le Seigneur le voulait tout à lui, il lui faisait entendre par mon moyen certaines vérités qui, à mon insu, allaient droit au but; il en était dans l'étonnement. Sa Majesté, sans doute, le disposait à croire que ces avis lui venaient de sa part. Pour moi, toute misérable que j'étais, je suppliais Dieu avec ardeur de l'attirer totalement à son service, de lui inspirer l'horreur des satisfactions et des avantages de cette vie. Il m'a pleinement exaucée : qu'il en soit béni à jamais ! Toutes les fois que je m'entretiens avec ce père, je suis stupéfaite de ce que je découvre en lui. Qu'il ait pu recevoir en si peu de temps des faveurs si relevées, et se trouver absorbé en Dieu au point de sembler mort à tout ce qui est de la terre, j'aurais de la peine à le croire si je ne l'avais constaté. Daigne la divine Majesté le soutenir de sa main ! S'il continue à marcher de ce pas — et j'espère de la bonté de Dieu qu'il le fera, tant il est solidement établi dans la connaissance de lui-même, — il sera l'un de ses plus signalés serviteurs. Il pourra, en outre, être utile à bien des âmes, par la grande expérience des choses spirituelles qu'il a si rapidement acquise.

Ce sont là des dons que Dieu accorde quand il lui plaît et comme il lui plaît : ils ne dépendent ni du temps ni des services rendus. Je ne nie pas que les services n'y fassent beaucoup, je dis seulement que le Seigneur ne donne pas toujours, au bout de vingt ans, le degré de contemplation qu'il accorde à certaines âmes en un an seulement. Sa Majesté en sait le motif. Ce qui nous trompe, c'est la fausse persuasion où nous sommes que les années nous apprendront ce que l'expérience, et l'expérience seule peut

donner. Je le répète, c'est une grande erreur — et qui néanmoins se rencontre en plusieurs — de vouloir prononcer sur la spiritualité sans être spirituel. Je ne dis pas qu'un homme de doctrine ne puisse, sans être spirituel, diriger ceux qui le sont. Il le peut dans les choses extérieures, et aussi dans les intérieures en ce qui touche les opérations naturelles de l'entendement. Quant aux surnaturelles, il doit s'assurer qu'elles sont conformes à la sainte Ecriture. Pour le reste, qu'il ne se mette pas à la torture, et ne se figure pas entendre ce qu'il n'entend pas; surtout, qu'il se garde d'étouffer l'esprit dans les âmes. Elles ont pour les conduire un maître plus puissant que lui, et elles ne sont pas sans supérieur. Il ne doit pas non plus s'étonner de ces choses ni les juger impossibles, car tout est possible à Dieu. Mais il doit fortifier sa foi, et s'humilier de voir que le Seigneur donne peut-être à une pauvre petite vieille plus d'habileté dans cette science, qu'à lui avec tout son savoir. En pratiquant ainsi l'humilité, il sera bien plus utile aux âmes et à lui-même, qu'en faisant le contemplatif sans l'être réellement. Ainsi, je le répète, un homme dépourvu d'expérience, et qui n'a pas la très grande humilité de reconnaître que ces choses sont au-dessus de sa portée, et que pourtant elles ne sont pas impossibles, gagnera peu pour lui-même et donnera moins encore à gagner à ceux qu'il dirige. Mais s'il a de l'humilité, il peut être tranquille : le Seigneur ne permettra pas qu'il se trompe ni qu'il trompe les autres.

Comme ce père a reçu de Dieu en un haut degré l'humilité dont je parle, il s'est efforcé d'apprendre par l'étude tout ce qui peut s'apprendre par cette voie, et de fait, il est très instruit. Ce qu'il ignore

faute d'expérience, il le demande à ceux qui en ont. Dieu lui a donné, en outre, une foi très vive. De cette façon, il a fait lui-même de grands progrès et en a fait faire à plusieurs âmes. La mienne est de ce nombre. Le Seigneur, sachant les épreuves qui m'attendaient et ayant dessein de rappeler à lui plusieurs de mes guides, a pris soin, ce semble, de m'en donner d'autres, qui m'ont soutenue dans mes peines et m'ont fait le plus grand bien.

Dieu a opéré dans ce religieux une transformation si complète, qu'il ne se reconnaît presque plus lui-même. Il lui a, entre autres choses, accordé pour la pénitence des forces corporelles que sa faible santé ne lui fournissait pas; il l'a rempli de courage pour toute espèce de bonnes œuvres. Enfin, il est visible que le Seigneur lui a fait entendre un appel très spécial. Qu'il en soit à jamais béni ! J'en suis persuadée, tous ces avantages lui viennent des grâces qu'il a reçues dans l'oraison. Et ces grâces ne sont pas illusoires : Dieu a voulu qu'on pût le constater en plusieurs épreuves, où il s'est conduit en homme parfaitement instruit des mérites qu'on retire des persécutions bien supportées. J'espère de la munificence divine qu'il sera très utile à plusieurs membres de son ordre, ou plutôt à l'ordre tout entier, et déjà l'on commence à s'en apercevoir.

J'ai eu de hautes visions qui le concernaient, lui et le recteur de la Compagnie de Jésus dont j'ai déjà parlé. Notre-Seigneur m'a dit à leur sujet diverses choses tout à fait admirables ; il a fait de même à l'égard de deux religieux de l'ordre de Saint-Dominique, de l'un d'eux surtout, dont les progrès spirituels ont bien vérifié ce qui m'avait été annoncé de lui. Mais les révélations relatives à celui

dont je parle, ont été très nombreuses. Je vais en rapporter une.

Je me trouvais un jour avec lui dans un parloir, et mon âme sentait la sienne brûler d'un tel amour de Dieu, que j'étais presque hors de moi en constatant la puissance de la grâce qui, en si peu de temps, l'avait élevé à un état aussi sublime. Ma confusion était grande en voyant avec quelle humilité il écoutait certaines choses que je lui disais de l'oraison ; moi, j'en manquais assez pour prendre une telle liberté à l'égard d'un homme de ce mérite. Le Seigneur le pardonnait sans doute à mon ardent désir de son avancement. Son entretien m'était on ne peut plus profitable ; il allumait dans mon âme une nouvelle ardeur pour me mettre à servir Dieu, comme si je n'eusse fait que commencer.

O mon Jésus ! quelle puissance n'a pas une âme embrasée de votre amour ! Quel cas nous devrions faire d'elle ! Avec quelle instance nous devrions supplier Dieu de la laisser en cette vie ! Ceux qui sont touchés du même amour devraient, s'ils le pouvaient, se mettre à la suite de telles âmes. Quel bonheur pour un malade de ce genre d'en trouver un autre atteint du même mal ! Quelle joie pour lui de voir qu'il n'est pas seul ! Ils s'aident mutuellement à souffrir et à mériter ; ils se soutiennent l'un l'autre. Ils sont fermement résolus à exposer mille vies pour le service de Dieu, ils aspirent même à en trouver l'occasion : on dirait des soldats qui, pour s'emparer d'un butin et acquérir des richesses, appellent la guerre de tous leurs vœux comme le seul moyen d'y arriver. Souffrir, voilà l'office de ces âmes. Oh ! quelle grande chose que d'avoir compris à la lumière d'en haut ce que l'on gagne à souffrir pour Dieu !

Mais pour le comprendre parfaitement, il faut avoir renoncé à tout. En effet, tant qu'on est encore attaché à quelque chose, c'est une marque qu'on l'estime, et quand on l'estime, on a nécessairement de la peine à y renoncer. De là une imperfection qui ruine tout. C'est bien le cas de redire le proverbe : *Bien perdu est celui qui court après un perdu*. Et peut-il y avoir perte, cécité, infortune plus grande, que d'estimer beaucoup ce qui n'est rien ?

Je reviens à ce que je disais. J'étais ravie de joie en contemplant cette âme que Dieu me montrait enrichie par lui de si grands trésors. Venant à considérer ensuite que malgré ma totale indignité, il avait bien voulu se servir de moi pour les lui départir, je m'estimais plus heureuse et plus obligée des faveurs qu'il lui avait faites, que si elles m'eussent été accordées à moi-même. Avec quelle ardeur je bénissais Notre-Seigneur de ce qu'il comblait mes désirs, en exauçant la demande que je lui adresse si souvent d'attirer à son service des personnes d'un tel mérite !

Incapable de supporter l'excès de sa joie, mon âme ravie se perdit à elle-même pour obtenir une plus haute jouissance. Toute réflexion cessa, et aux accents de cette langue divine par laquelle l'Esprit-Saint lui-même semblait parler, j'entrai dans un grand ravissement, qui m'ôta presque entièrement l'usage de mes sens : à la vérité, ce fut pour peu de temps. Je vis alors Jésus-Christ dans une gloire et une majesté extraordinaires, qui témoignait une vive satisfaction de ce qui se passait en ce lieu. Il me l'exprima même par ses paroles afin de me montrer avec évidence qu'il est toujours présent aux conversations de ce genre, et que mettre sa joie à s'en-

tretenir de lui, c'est se rendre très agréable à ses yeux.

Une autre fois, tandis que ce religieux était fort loin de cette ville (1), je le vis élevé de terre par les anges, au milieu d'une très grande gloire. Cette vision me fit comprendre que son âme avançait rapidement vers la sainteté. C'était, au reste, parfaitement exact. Une personne qui lui était extrêmement redevable, et dont il avait sauvé tout à la fois et l'âme et l'honneur, avait porté contre lui un faux témoignage capable de le déshonorer, et il avait tout supporté avec joie. D'autres persécutions encore l'avaient atteint. Enfin, il avait accompli plusieurs œuvres très glorieuses à Dieu. Je ne crois pas à propos d'entrer ici dans plus de détails. Comme ces faits vous sont connus, mon père, vous me direz si vous jugez opportun de les consigner pour la gloire de Dieu.

Tous les événements qui m'avaient été prédits touchant ce monastère — tant ceux déjà mentionnés que ceux dont il me reste à parler, — et d'autres encore ayant trait à des sujets différents, se sont ponctuellement accomplis. Certaines choses m'ont été dites par Notre-Seigneur trois ans à l'avance, d'autres plus tôt, d'autres plus tard. Je communiquais tout à mon confesseur et à cette veuve, mon amie, à laquelle on m'avait permis d'ouvrir mon cœur. J'ai appris qu'elle en parlait à d'autres personnes, lesquelles savent que je ne mens pas. Dieu me préserve de m'écarter jamais en quoi que ce soit, mais surtout en matière si grave, de la plus stricte vérité !

1. Avila.

Un de mes beaux-frères (1) était mort subitement, et j'en éprouvais une vive douleur parce qu'il n'avait pu se confesser. Il me fut dit dans l'oraison que ma sœur mourrait de la même manière, que je devais me rendre auprès d'elle et lui conseiller de se tenir prête. J'en parlai à mon confesseur, et comme il ne voulut pas m'y autoriser, l'avertissement me fut renouvelé plusieurs fois. Ce que voyant, il me dit de partir, la chose étant d'ailleurs sans inconvénient. Ma sœur habitait la campagne. Sans lui dire le motif qui m'amenait, je lui donnai tous les bons avis que je pus ; je l'engageai à se confesser fort souvent et à veiller de près sur son âme. Comme elle avait beaucoup de vertu, elle suivit mes conseils. Elle en était là depuis quatre ou cinq ans et prenait un très grand soin de sa conscience, lorsqu'elle mourut sans témoins et sans confession. Heureusement, grâce à l'habitude qu'elle avait prise, il n'y avait guère plus de huit jours qu'elle s'était confessée. Cette circonstance me consola beaucoup, quand j'appris sa mort. Elle passa fort peu de temps en purgatoire, car moins de huit jours après, ce me semble, Notre-Seigneur m'apparut comme je venais de communier, et me fit voir qu'il la conduisait à la gloire. Pendant les années qui s'étaient écoulées entre cet avertissement et la mort de ma sœur, ni ma compagne ni moi n'avions perdu de vue ce qui m'avait été annoncé. Ma compagne vint alors me trouver, toute saisie de voir la prédiction accomplie d'une façon si frappante. Dieu soit éternellement béni de veiller avec tant de sollicitude sur nos âmes, pour les empêcher de se perdre !

1. Don Martin de Guzman y Barrientos, époux de doña Marie de Cepeda.

CHAPITRE XXXV

ELLE POURSUIT LE RÉCIT DE LA FONDATION DU COUVENT DE SON GLORIEUX PÈRE SAINT JOSEPH. ELLE RACONTE PAR QUELLES VOIES DIEU Y ÉTABLIT L'OBSERVANCE DE LA SAINTE PAUVRETÉ, POURQUOI ELLE QUITTA LA DAME QUI L'AVAIT REÇUE CHEZ ELLE, ET DIVERS AUTRES INCIDENTS.

SOMMAIRE. — *Thérèse reçoit à Tolède la visite de Marie de Jésus, future fondatrice du monastère d'Alcala. — Elle conçoit d'ardents desirs de fonder en complète pauvreté. — Elle consulte des théologiens qui la détournent de ce dessein. — Saint Pierre d'Alcantara l'anime fortement à le poursuivre. — Comment la sainte quitte Tolède et revient à Avila. — Tableau anticipé de la vie menée à Saint-Joseph. — Bonheur qu'on goûte à marcher par le chemin royal qui conduit à Dieu.*

Pendant mon séjour chez la dame dont j'ai parlé, séjour qui fut de plus de six mois, il arriva, par la permission de Dieu, qu'une béate de notre ordre (1), qui habitait à plus de soixante-dix lieues de là, entendit parler de moi. Ayant occasion de passer dans la région où je me trouvais, elle fit un détour de quelques lieues pour me voir. Le Seigneur nous avait donné à toutes deux, la même année et le même mois, la pensée de fonder un monastère de notre ordre. Obéissant à cette inspiration, elle vendit tout ce qu'elle possédait et se rendit à Rome, à pied et déchaussée, pour solliciter les autorisations néces-

1. Marie de Jésus, future fondatrice du couvent de la Imagen, à Alcala.

saires. C'est une femme très adonnée à la pénitence et à l'oraison. Dieu lui accordait bien des faveurs, et c'était Notre-Dame qui, dans une apparition, lui avait donné l'ordre d'entreprendre cette œuvre. Enfin, elle me devançait tellement dans le service de Dieu, que j'étais toute confuse de paraître en sa présence. Elle me montra les autorisations qu'elle rapportait de Rome, et pendant les quinze jours qu'elle passa près de moi, nous arrê tâmes le plan de nos deux fondations.

Jusque-là, j'ignorais encore que notre règle, avant sa mitigation, défendit de rien posséder, et je n'avais pas l'intention de fonder sans revenus. Mon but était de couper court à toute préoccupation concernant les besoins temporels, et je ne songeais pas à toutes celles que la propriété entraîne après soi. Eclairée de Dieu même, cette sainte femme, qui ne savait pas lire, connaissait fort bien ce que j'ignorais, moi qui avais tant lu et relu nos constitutions.

Dès les premiers mots, cette idée me plut. Ma seule crainte était de me heurter à des oppositions formelles : on ne manquerait pas de me dire que c'était une folie, et que je n'avais pas le droit d'exposer les autres à souffrir à mon occasion. S'il ne s'était agi que de moi, je n'aurais pas balancé un instant, cela est certain. La pensée de suivre un conseil de Jésus-Christ Notre-Seigneur, me remplissait de consolation, car déjà sa Majesté m'avait donné d'ardents désirs de la pauvreté. Personnellement, je ne doutais point que ce ne fût le plus parfait ; depuis longtemps, j'aurais souhaité que ma vocation m'eût permis de demander l'aumône pour l'amour de Dieu, et même de n'avoir en propre ni maison ni quoi que ce fût. Mais voici ce que je

redoutais. Dans le cas où Dieu ne mettrait pas mes compagnes dans les mêmes dispositions, se trouveraient-elles contentes ? Puis, la pauvreté ne serait-elle pas la source de quelque dissipation ? Je voyais, en effet, certains monastères pauvres garder assez mal la retraite. Je ne faisais pas réflexion que la dissipation était la cause de la pauvreté, et non la pauvreté celle de la dissipation. De fait, la dissipation ne rend pas les maisons plus riches, et Dieu ne manque jamais à ceux qui le servent. Enfin, ma foi était faible, et celle de cette servante de Dieu était forte.

Selon ma coutume, je demandai conseil de plusieurs côtés ; mais je ne trouvais presque personne, ni parmi les confesseurs, ni parmi les théologiens, qui fût de mon avis. On m'opposait tant de raisons, que je ne savais que faire. Sachant que la pauvreté est un point de notre règle, et que, d'autre part, c'est ce qu'il y a de plus parfait, je ne pouvais me décider à prendre des revenus. Parfois, on avait réussi à me convaincre ; mais à peine étais-je retournée à l'oraison, à peine avais-je contemplé Jésus-Christ entièrement pauvre et dépouillé sur la croix, que la pensée d'être riche me devenait insupportable. Je suppliais Notre-Seigneur avec larmes d'arranger les choses pour que je devinsse pauvre comme lui. Je trouvais tant d'inconvénients dans les revenus, j'y voyais une telle source d'inquiétude et même de dissipation, que je ne faisais que discuter avec les théologiens.

J'en écrivis à ce religieux dominicain qui nous assistait (1). Il m'envoya deux feuilles de papier char-

1. Le père Pierre Ibañez.

gées d'arguments et de principes de théologie, pour me dissuader de mon dessein, m'assurant qu'il avait étudié à fond la question. Je lui répondis que s'il entreprenait de me détourner de la parfaite fidélité à ma vocation, à mon vœu de pauvreté et aux conseils de Jésus-Christ, je renonçais au bénéfice de la théologie et le priais, pour cette fois, de me faire grâce de sa science.

Venais-je à rencontrer quelqu'un qui entrât dans mes vues, j'en éprouvais une joie bien vive. La dame chez qui je me trouvais, les partageait pleinement. D'autres m'approuvaient d'abord; puis, examinant la chose de plus près, ils y découvraient tant d'inconvénients, que revenant sur ce qu'ils m'avaient dit, ils s'efforçaient de me dissuader de mon dessein. Je leur répondais qu'en présence d'un changement si prompt, je préférerais m'en tenir à leur premier avis.

Vers cette époque, le Seigneur permit qu'à ma prière le saint frère Pierre d'Alcantara vint chez cette dame, qui ne le connaissait pas encore. Ce parfait amant de la pauvreté avait vieilli dans sa pratique, et il en connaissait bien les richesses; aussi me fut-il d'un immense secours. Il me recommanda de ne point abandonner mon projet, de le poursuivre au contraire avec toute la chaleur possible. Forte de cet avis et de l'appui d'un homme plus apte que nul autre à bien juger, puisqu'il était instruit à l'école d'une longue expérience, je résolus de ne plus chercher d'autres conseils.

Un jour, tandis que je recommandais cette affaire à Dieu avec beaucoup d'instances, Notre-Seigneur me dit que je ne devais pas hésiter à fonder le monastère sur le pied de la pauvreté, que telle était la volonté de son Père et la sienne, et qu'il m'aide-

rait. Ces paroles que j'entendis dans un grand ravissement firent sur moi une impression si puissante, qu'il me fut impossible de douter le moins du monde qu'elles ne vinssent de Dieu.

Une autre fois, Notre-Seigneur me dit que c'était dans les revenus que se trouvait la confusion. Et il ajouta plusieurs choses à la louange de la pauvreté, m'assurant que ses serviteurs ne manquaient jamais des choses nécessaires à la vie. Je le redis encore, en ce qui me regarde personnellement, jamais je n'eus sous ce rapport la moindre inquiétude.

Dieu changea aussi le cœur du père présenté, je veux dire du religieux dominicain qui m'avait tout d'abord écrit pour me détourner de fonder sans revenus. L'approbation de tels conseillers, jointe aux paroles entendues dans l'oraison, mit le comble à ma joie. Décidée à vivre d'aumônes pour l'amour de Dieu, je me croyais en possession de toutes les richesses du monde.

Vers ce temps-là, mon provincial leva l'obédience qu'il m'avait imposée de demeurer auprès de cette dame, et me laissa libre, soit de partir, soit de demeurer encore quelque temps. Précisément les élections étaient sur le point d'avoir lieu dans mon couvent, et l'on m'avait prévenue qu'un grand nombre de religieuses songeaient à moi pour la charge de supérieure. Cette seule pensée me causait un véritable tourment, et moi qui envisageais facilement n'importe quel martyre à supporter pour Dieu, je ne pouvais en aucune façon me résoudre à celui-là. Sans parler de la difficulté de conduire un si grand nombre de religieuses et d'autres inconvénients encore, sans parler de ma constante aversion pour les charges, qui me les avait toujours fait refuser,

je voyais là un grand péril pour ma conscience. Aussi je bénis Dieu de me trouver absente, et j'écrivis à mes amies pour les dissuader de me donner leur suffrage.

Tandis que je me réjouissais d'être loin de tout ce bruit, le Seigneur me dit de ne pas manquer de partir : « je désirais la croix, j'en avais une excellente qui m'attendait; loin de la rejeter, je devais aller au-devant, et sûre de son secours, me mettre en route sans délai ». Ma désolation fut grande et je ne faisais que pleurer, pensant que cette croix était la charge de supérieure. Comme je l'ai dit, je ne pouvais me persuader que, sous aucun rapport, elle convînt à mon âme : selon moi, c'était chose tout à fait inadmissible. Je m'en ouvris à mon confesseur (1), qui me dit de préparer sur-le-champ mon départ, parce que manifestement c'était là le plus parfait. Pourtant, comme la chaleur était très forte et qu'il suffisait d'être là au moment de l'élection, je pouvais, ajouta-t-il, différer de quelques jours, pour ne pas exposer ma santé. Mais le Seigneur en avait ordonné autrement, et il fallut en passer par ce qu'il voulait. Je tombai dans un trouble extrême. Impossible de faire oraison. Il me semblait que je n'obéissais pas à l'ordre que Dieu m'avait donné, que je refusais d'aller m'offrir à la tribulation, et cela, pour rester en un lieu où je me trouvais bien, où j'étais délicatement traitée. En somme, mon dévouement à Dieu se réduisait à des paroles. Quoi! il était plus parfait d'aller ailleurs, et je refusais de partir! Si je devais en mourir, eh bien, soit! j'en mourrais. Joignez à cela une angoisse intérieure, une soustraction de

1. Le père Pierre Domenech, supérieur de la résidence des Jésuites de Tolède.

tout goût spirituel dans l'oraison. « Enfin mon tourment devint tel, que je suppliai cette dame de vouloir bien me permettre de partir. Déjà mon confesseur, témoin de mon état et cédant aussi bien que moi à l'inspiration de Dieu, m'avait dit de me mettre en chemin.

Le chagrin qu'éprouva cette dame à la seule pensée de mon éloignement, était pour moi un autre supplice; de fait, elle ne m'avait obtenue de mon provincial qu'avec beaucoup de peine et après des instances de toutes sortes. Vu ses dispositions, je regardai comme un bonheur inespéré de la voir souscrire à mon départ. Entre bien d'autres raisons, je lui représentai qu'elle pouvait par là se rendre très agréable à Notre-Seigneur, et lui fis en même temps entrevoir la possibilité d'une nouvelle visite. Comme elle a beaucoup de crainte de Dieu, elle se rendit enfin, quoique avec bien de la peine.

Pour moi, comprenant que la perfection et le service du Seigneur le demandaient, je m'éloignais sans peine. La joie de contenter Dieu m'empêchait de sentir le regret de quitter cette dame, si désolée de mon départ, et d'autres personnes encore auxquelles j'étais très redevable, en particulier mon confesseur, religieux de la compagnie de Jésus, dont je me trouvais fort bien. Plus les consolations dont j'allais me priver étaient nombreuses, plus j'éprouvais de satisfaction à y renoncer. Je ne pouvais m'expliquer ce qui se passait dans mon âme, car j'y constatais deux sentiments bien contraires : le plaisir, la consolation, la joie, naissant du sacrifice même qui coûtait à mon cœur. Effectivement j'étais heureuse, tranquille, et je donnais facilement de longues heures à l'oraison. Je voyais que j'allais me jeter dans un feu,

car Notre-Seigneur m'avait annoncé une grande croix — que jamais pourtant je n'eusse imaginée si pesante, — et malgré tout, je partais joyeuse, impatiente d'entrer sans retard dans ce combat où Dieu lui-même m'engageait. Ce courage, c'était Notre-Seigneur qui m'en faisait don; lui-même fortifiait ma faiblesse.

Comme la chose restait pour moi inexplicable, voici la comparaison qui s'offrit à mon esprit. Je possède un bijou, ou un autre objet qui me plaît beaucoup. J'apprends qu'une personne que j'aime plus que moi-même en a grande envie : comme son agrément m'est plus cher que le mien propre, me priver de cet objet pour l'amour d'elle me procure plus de plaisir que ne m'en apporterait sa conservation. La joie de lui être agréable surpassant ma satisfaction personnelle, je n'ai aucune peine à me voir dépossédée de ce bijou ou de cet objet qui m'est cher, et privée du contentement qu'il me cause. De même, quand j'aurais voulu m'attrister en quittant des personnes si désolées de mon départ, cela m'eût été impossible. Et cependant, reconnaissante comme je le suis naturellement, j'en aurais dans un autre temps ressenti une véritable douleur.

Il était si important pour l'affaire de ce saint monastère de ne pas tarder d'un seul jour, que si j'avais différé, je ne sais comment elle aurait pu se conclure. O puissance de Dieu ! J'en suis ravie quand j'y songe, quand je me rappelle les secours que Notre-Seigneur me donnait pour ériger ce petit coin de Dieu, car c'est bien, ce me semble, le nom qui lui convient. Il y trouve un délicieux séjour : lui-même me dit une fois pendant mon oraison, que « ce monastère était pour lui un paradis de délices ».

Il semble avoir choisi lui-même les âmes qu'il y a conduites, et je ne vis au milieu d'elles qu'avec une grande, une très grande confusion. Non, jamais je n'aurais pu les souhaiter plus aptes à notre vie d'austérité, de pauvreté, d'oraison. Elles la portent avec tant d'allégresse et de bonheur, que chacune se juge indigne d'y avoir été appelée, notamment plusieurs que le Seigneur a tirées de la frivolité et des pompes d'un monde où elles auraient pu vivre heureuses, à en juger selon ses maximes. Dieu leur donne ici des consolations si abondantes, qu'elles reconnaissent manifestement avoir reçu cent pour un et ne se lassent pas de lui rendre grâce. Quant aux autres, il les a changées de bien en mieux. Aux plus jeunes, il donne de l'énergie et la grâce de comprendre que se séparer de toutes les choses d'ici-bas, c'est mener la vie la plus heureuse, même au regard du temps présent, en sorte qu'elles ne désirent rien d'autre. A celles qui ont plus d'années et peu de santé, il donne des forces; et par le fait, il les a jusqu'ici rendues capables de supporter les mêmes austérités et les mêmes pénitences que les autres.

O mon Maître! comme elle éclate votre toute-puissance! Et qu'est-il besoin de raisonner, dès lors que vous commandez quelque chose? Par des voies bien au-dessus de la raison, vous rendez tout possible, et vous nous faites voir qu'il suffit de vous aimer sincèrement, et sincèrement aussi, de renoncer à tout à cause de vous, pour que de votre côté, vous-même, mon tendre Maître, aplanissiez toute difficulté. C'est ici que l'on peut dire avec justice que vous feignez de rendre votre loi onéreuse (1).

1. Qui fingis laborem in præcepto. (Ps. xciii, 20.)

Le fardeau, je ne le sens point, Seigneur, et je ne comprends pas comment on peut appeler étroit le chemin qui conduit à vous. A mes yeux, ce n'est pas un sentier, c'est une route royale, une route où l'on marche avec d'autant plus de sécurité qu'on s'y est engagé avec plus de courage. Là, point de passages dangereux, point de roches qui provoquent les chutes, car on est à l'abri des occasions du péché. Ce que j'appelle sentier, dangereux sentier, chemin étroit, c'est celui qu'on voit bordé d'un côté par une vallée profonde où il est facile de glisser, et de l'autre par un précipice. Un instant d'oubli, et vous voilà précipité, mis en pièces ! Au contraire, celui qui vous aime de tout son cœur, ô mon Bien, marche en assurance par un chemin large, un chemin royal, où les précipices sont inconnus. Vient-il à chanceler tant soit peu, aussitôt, Seigneur, vous lui tendez la main. Pourvu qu'il vous ait donné son cœur en le détachant des biens de ce monde, une chute ni même plusieurs ne causeront pas sa perte, parce qu'il marche dans la vallée de l'humilité.

Non, je ne puis m'expliquer de quoi ont peur ceux qui tremblent de s'engager dans le chemin de la perfection. Ah ! que le Seigneur — je le lui demande au nom de lui-même — nous fasse comprendre combien dangereuse est la sécurité, lorsque, avec un péril si manifeste, on se contente de suivre les sentiers battus ! Qu'il nous enseigne comment la vraie sécurité consiste à faire toujours de nouveaux progrès dans le chemin qui mène à lui ! Fixons les yeux sur notre Dieu, et après cela, soyons certains que jamais ce soleil de justice ne se couchera pour nous. Ne craignons pas qu'il nous laisse marcher dans les ténèbres, ni qu'il nous abandonne

à notre perte, si nous-mêmes ne l'abandonnons point.

Eh quoi ! nous ne craignons pas de vivre au milieu des lions impatients de nous mettre en lambeaux, je veux dire au milieu de ce que le monde appelle honneurs, plaisirs, satisfactions : et le démon nous fait trembler à la vue d'un insecte ! N'est-ce pas chose incompréhensible, et mille fois digne de larmes ? Oh ! que ne puis-je faire retentir ma voix aux oreilles de tous les hommes, et leur crier quels ont été mon aveuglement et ma malice, afin d'essayer par là de leur ouvrir les yeux ! Qu'il daigne les leur dessiller, dans sa bonté, Celui qui en a le pouvoir ! Et qu'il ne me laisse pas retomber moi-même dans mon premier aveuglement ! Amen.

CHAPITRE XXXVI

ELLE ACHÈVE LE RÉCIT DE LA FONDATION DE SAINT-JOSEPH.
CONTRADICTIONS ET PERSÉCUTIONS QUI SUIVIRENT LA PRISE
D'HABIT DES PREMIÈRES NOVICES. ÉPREUVES ET TENTATIONS
DONT DIEU LA FIT SORTIR VICTORIEUSE POUR LA GLOIRE
ET LA LOUANGE DE SON NOM.

SOMMAIRE. — *Thérèse trouve à Avila saint Pierre d'Alcantara qui lui prête son concours. — Le monastère est érigé le jour de Saint-Barthélémy. — Trouble intérieur qui agite la sainte. — Elle est rappelée à l'Incarnation. — Émotion de la ville. — Le père Dominique Bañez empêche la destruction du monastère. — Saint Pierre d'Alcantara apparaît à Thérèse et la soutient dans ses tribulations. — Elle obtient la permission de se fixer définitivement à Saint-Joseph. — Comment on y observe la première règle. — Joie et ferveur des religieuses.*

Etant partie de cette ville, je m'en revenais fort joyeuse, bien décidée à souffrir de grand cœur tout ce qu'il plairait à Dieu de m'envoyer. Le soir même de mon retour, arrivèrent les dépêches et le bref de Rome pour la fondation du monastère (1). Mon étonnement fut extrême. Et ceux qui savaient combien Notre-Seigneur m'avait pressée de revenir, ne furent pas moins surpris que moi, lorsqu'ils virent à quel point ma présence était nécessaire et dans quelles conjonctures le Seigneur me ramenait. Effectivement je trouvai dans la ville l'évêque, le saint frère Pierre d'Alcantara, et ce gentilhomme

1. Le bref était daté du 7 février 1562.

d'une si haute piété qui le logeait chez lui, les serviteurs de Dieu trouvant toujours en sa demeure accueil et protection. Tous deux obtinrent de l'évêque qu'il prendrait le monastère sous sa juridiction. Ce n'était pas une mince faveur, la fondation se faisant en complète pauvreté, mais ce prélat portait tant de bienveillance aux personnes qu'il voyait résolues de servir Dieu, qu'il nous prêta bientôt le plus affectueux appui. L'approbation du saint vieillard et son zèle à nous procurer la faveur de plusieurs, emportèrent l'affaire. Encore une fois, si je n'étais pas arrivée en pareilles conjonctures, je ne sais comment elle eût pu réussir, car le saint homme ne resta ici qu'un temps fort court — huit jours, je crois, pendant lesquels il fut très malade, — et peu après, le Seigneur l'appelait à lui. On eût dit que sa Majesté ne le retenait ici-bas que pour mener à terme cette entreprise, car depuis longtemps, plus de deux ans peut-être, sa santé était des plus mauvaises.

Tout s'exécuta dans le plus grand secret. Sans cette précaution, l'on n'aurait rien pu faire, tant la ville était mal disposée, ainsi que la suite l'a fait voir. Le Seigneur permit qu'un de mes beaux-frères (1) tombât malade ici, en l'absence de sa femme. Il se trouva si dénué d'assistance, que l'on m'accorda la permission de demeurer auprès de lui. Cette circonstance couvrit tout. Certaines personnes avaient bien quelques soupçons de ce qui se préparait, mais elles ne pouvaient y croire. Chose surprenante ! Cette maladie ne dura précisément que le temps exigé par notre affaire. Quand il fut besoin que mon beau-frère recouvrât la santé pour être en

1. Don Jean de Ovalle.

état de quitter la maison et me rendre à moi-même la liberté, Dieu le rétablit si soudainement qu'il en était émerveillé.

J'eus bien à faire pour obtenir l'agrément des uns et des autres, soigner mon malade, et en même temps, m'occuper des ouvriers, qu'il fallait presser de donner à la maison quelque forme de monastère, car les travaux étaient loin d'être achevés. Ma compagne ne se trouvait pas dans la ville : son absence nous avait paru désirable, pour plus de mystère. Tout le succès, je le comprenais, dépendait de notre promptitude ; entre autres motifs de me hâter, je craignais à tout instant qu'on ne m'envoyât l'ordre de revenir à mon couvent.

J'eus tant de difficultés à essuyer, que je me demandais si ce n'était pas là cette croix qui m'attendait. Elle me paraissait néanmoins légère auprès de celle que Dieu m'avait annoncée si pesante.

Tout étant prêt, il plut au Seigneur que le jour de Saint-Barthélemy quelques prétendantes prissent l'habit, et que le très saint Sacrement fût placé. Ainsi se trouva établi, l'année 1562, avec toutes les autorisations et toutes les formalités requises, le monastère de notre très glorieux père saint Joseph. J'étais à la prise d'habit avec deux autres religieuses de notre couvent, qui justement se trouvaient dehors. La maison qui devenait le monastère était celle qu'habitait mon beau-frère, et j'ai raconté déjà comment, pour mieux couvrir notre affaire, il l'avait achetée en son nom. C'était donc avec la permission de mes supérieurs que j'y demeurais. Au reste, afin d'éviter le plus petit manquement à l'obéissance, je ne faisais rien que de l'avis des théologiens. Voyant que mon dessein était, pour plusieurs raisons, extrême-

ment avantageux à tout l'ordre, ils m'assuraient que je pouvais le poursuivre, même en secret et en prenant soin que mes supérieurs n'en sussent rien. Si l'on m'avait dit qu'il y eût en ceci la moindre imperfection, j'aurais laissé là, ce me semble, mille monastères : à plus forte raison, un seul. Cela est certain, car tout en désirant le voir établi afin d'y vivre plus séparée de tout, selon la perfection de ma vocation et dans une plus étroite clôture, si j'avais cru du service de Dieu d'y renoncer, je l'aurais fait, comme la première fois, avec une paix et une tranquillité entières.

Ce fut pour moi un avant-goût de la béatitude de voir placer le très saint Sacrement dans cette demeure, et d'y recevoir sans dot quatre orphelines, pauvres, mais grandes servantes de Dieu. Notre désir, dès le principe, avait été de voir entrer des personnes qui seraient, par leurs exemples, les fondements de l'édifice, et nous mettraient à même de réaliser notre dessein d'une vie très parfaite et de grande oraison. J'éprouvais aussi une joie bien vive en voyant accomplie une œuvre que je savais devoir tourner à la gloire de Dieu et à l'honneur de l'habit de sa très sainte Mère, car c'était là que tendaient tous mes désirs. Enfin, ma consolation était grande d'avoir exécuté les ordres si pressants de Notre-Seigneur, et donné à cette ville une église de plus, sous le titre du glorieux saint Joseph, mon père, qui n'y en avait point auparavant. Ce n'est pas que je crusse y avoir contribué en rien ; cette pensée a toujours été, comme elle l'est encore, bien loin de moi. Je le comprends parfaitement, c'est Dieu qui faisait tout, et le concours que je lui prêtais était mêlé de tant d'imperfections, qu'il me devait plutôt des

reproches que de la reconnaissance. Malgré tout, j'étais inondée de joie en considérant que, malgré mon extrême misère, sa Majesté m'avait choisie comme l'instrument d'un si grand ouvrage, et cette joie était telle, que j'en étais comme hors de moi et absorbée dans une oraison profonde.

Tout se trouvait terminé depuis trois ou quatre heures environ, lorsque le démon me livra intérieurement un étrange combat. Il me mit dans l'esprit que cette œuvre reposait peut-être sur un mauvais fondement. N'avais-je pas contrevenu à l'obéissance en agissant sans l'ordre du provincial? De fait, je comprenais bien qu'il verrait avec quelque mécontentement que j'eusse, sans l'en avoir prévenu, placé le couvent sous la juridiction de l'Ordinaire; pourtant, comme il avait refusé de le prendre sous la sienne, et que personnellement je restais sous son obéissance, il me semblait d'autre part qu'il n'en serait pas fâché. Autre inquiétude. Les nouvelles religieuses vivraient-elles contentes dans cette étroite clôture? Le nécessaire ne leur manquerait-il pas? Tout cela n'était-il pas une extravagance? De quoi m'étais-je mêlée? N'avais-je pas déjà un couvent? Tous les ordres que j'avais reçus de Notre-Seigneur, tous les conseils que j'avais pris, toutes les prières que depuis deux ans on ne cessait, pour ainsi dire, d'adresser à Dieu à cette intention, s'effaçaient de ma mémoire aussi complètement que si rien de tout cela n'eût jamais existé; je me souvenais seulement des pensées que j'avais eues par moi-même. La foi et toutes les autres vertus étaient alors comme suspendues dans mon âme, sans que j'eusse la force d'en produire aucun acte, ni de me défendre contre tant d'attaques.

Le démon me mettait encore dans l'esprit d'autres pensées. Avec tant d'infirmités, comment pouvais-je songer à m'enfermer dans une maison si étroite ? Supporterais-je tant d'austérités, au sortir d'un couvent si spacieux, si agréable, où je m'étais toujours trouvée si heureuse et où j'avais tant d'amies ? Je ne m'entendrais peut-être pas avec celles qui composaient le nouveau monastère. Je m'étais engagée à des choses bien difficiles : n'allaient-elles pas me conduire au désespoir ? Peut-être le démon avait-il prétendu par là m'enlever la paix et le repos du cœur : livrée au trouble, je ne pourrais faire oraison. Enfin, n'allais-je pas hasarder le salut de mon âme ?

L'ennemi me présentait toutes ces difficultés à la fois, sans qu'il fût en mon pouvoir de penser à autre chose. Joignez à cela une désolation, une obscurité, des ténèbres intérieures, que je renonce à décrire. En cet état je me rendis devant le très saint Sacrement. Mais prier m'était impossible : mon angoisse ressemblait à celle d'une personne à l'agonie. En outre, je n'osais confier ma peine à personne, car nous n'avions même pas de confesseur attitré.

O Dieu ! qu'elle est grande la misère de cette vie ! Nulle satisfaction n'y est assurée, tout y est sujet au changement. Un peu auparavant, je n'aurais pas échangé mon bonheur contre tous les contentements de la terre, et voilà que le sujet même de ma joie me torturait à tel point que je ne savais plus que devenir. Oh ! si nous examinions attentivement la trame de notre existence, chacun de nous verrait par expérience combien il y a peu de compte à tenir des plaisirs ou des chagrins qui la composent.

Cette heure fut, je crois, l'une des plus terribles

de ma vie. On eût dit que mon esprit devinait toutes les souffrances qui m'attendaient, et dont aucune cependant n'eût égalé celle-là, si elle eût duré. Mais le Seigneur ne laissa pas souffrir longtemps sa pauvre servante. Jamais il ne m'avait abandonnée dans mes tribulations; cette fois encore il me secourut. Par un rayon de sa lumière, il me remit dans la vérité, et me montra que cette tempête était l'œuvre du démon, qui cherchait à m'effrayer par des mensonges. Rappelant alors à mon souvenir mes grandes résolutions de servir Dieu, mes désirs de souffrir pour lui, je me dis que si je voulais en venir à l'effet, je ne devais pas chercher le repos. Si je rencontrais des croix, elles seraient pour moi une source de mérites. J'aurais des ennuis : bien acceptés pour l'amour de Dieu, ils me serviraient de purgatoire. Pourquoi craindre? Je désirais des souffrances : voici qu'il s'en présentait d'excellentes. Plus la répugnance était vive, plus le profit serait grand. Et pourquoi manquerais-je de courage dans le service d'un Dieu qui m'avait comblée de tant de bienfaits?

Fortifiée par ces réflexions et d'autres encore, et faisant un violent effort sur moi-même, je promis, en présence du très saint Sacrement, de faire tout ce qui dépendrait de moi pour obtenir la permission de venir m'établir dans ce monastère et, si je le pouvais en sûreté de conscience, d'y faire vœu de clôture. A l'instant, le démon prit la fuite et me laissa dans une paix et une satisfaction que rien n'a troublées depuis. Tout ce qui se garde ici : clôture, austérités et le reste, m'est singulièrement doux et léger. J'y goûte même un tel bonheur, que je me dis parfois : Quelle existence plus agréable aurais-je pu choisir

ici-bas? Je ne sais si cela est cause que j'ai beaucoup plus de santé que je n'en avais jamais eu, ou bien si c'est Notre-Seigneur qui, jugeant nécessaire et raisonnable que je fasse comme les autres, veut bien me donner la consolation de suivre, quoique avec peine, le train de vie commun. Ce qui est certain, c'est que toutes les personnes qui connaissent mes infirmités en sont dans l'étonnement. Béni soit Celui de qui viennent tous les dons, et par la puissance duquel on peut tout!

Au sortir de ce combat, je me trouvais bien lasse; mais quand je vis clairement que c'était l'œuvre du démon, je ne fis qu'en rire. Depuis vingt-huit ans, et plus, de vie religieuse, je n'ai jamais été un seul instant mécontente de mon état. Si Notre-Seigneur permit cette attaque, ce fut sans doute pour me montrer quelle grâce il m'avait faite et de quel tourment il m'avait délivrée. Sans doute aussi, il voulait m'apprendre à voir sans surprise dans les autres une peine de ce genre, et à les consoler avec une tendre compassion.

Le calme rétabli, j'aurais bien voulu prendre un peu de repos après le dîner, n'en ayant presque pas eu durant cette nuit, et ayant passé les précédentes, aussi bien que toutes mes journées, dans des soucis et des travaux accablants. Mais déjà ce qui venait d'avoir lieu était connu de la ville et de mon couvent. Dans celui-ci, le trouble était extrême et, comme je l'ai dit plus haut, ce n'était pas sans quelque apparence de raison. La supérieure me fit dire de revenir sur-le-champ. Son ordre à peine reçu, je laissai là mes religieuses désolées, et partis sans délai. Je prévoyais bien des tribulations, mais comme la fondation était faite, j'en étais peu troublée. Je

donnai quelques moments à la prière, suppliant le Seigneur de m'assister et mon père saint Joseph de me ramener en sa maison. J'offris à Dieu ce que j'allais avoir à souffrir; puis, toute joyeuse de cette occasion d'endurer quelque chose pour son amour et de lui rendre quelque service, je partis, convaincue qu'on me jetterait aussitôt en prison. J'avoue que j'en aurais été fort aise, pour ne plus parler à personne et prendre un peu de repos dans la solitude; j'en avais bien besoin, accablée comme je l'étais d'avoir eu à traiter avec tant de gens.

Dès mon arrivée, je rendis compte de ma conduite à la supérieure, qui s'adoucit un peu. La communauté demanda le provincial, remettant la cause à sa décision. Quand il fut là, je me présentai pour subir mon jugement, profondément heureuse d'avoir quelque chose à souffrir pour Notre-Seigneur. Au reste, je croyais n'avoir rien fait, ni contre sa Majesté ni contre mon ordre. L'ordre, j'en soutenais les intérêts de toutes mes forces, et de bon cœur j'aurais dans ce but sacrifié ma vie, mon plus grand désir étant d'y voir fleurir une entière perfection. Le souvenir du jugement subi par Jésus-Christ me revint en mémoire, et je vis que le mien n'était rien en comparaison. Je dis ma coulpe comme étant fort coupable, et je paraissais l'être lorsqu'on ne savait pas tous les motifs qui m'avaient fait agir.

Le provincial m'adressa une forte réprimande, moins sévère toutefois que le délit me semblait le comporter, vu les rapports qu'on lui avait faits. J'eusse bien voulu ne pas m'excuser, et c'était avec cette résolution que je m'étais présentée devant lui. Je me contentai donc de lui demander pardon, pénitence, et de n'être point fâché contre moi.

En certaines choses, je le voyais, on me condamnait à tort, lorsqu'on disait, par exemple, que j'avais agi pour m'attirer l'estime, pour faire parler de moi, et choses semblables. Mais sur d'autres points, je le comprenais très bien, on avait raison. J'étais, disait-on, plus imparfaite que bien d'autres; n'ayant pas gardé fidèlement le genre de vie si exemplaire de ma communauté, comment pouvais-je prétendre en garder ailleurs un plus austère? On ajoutait que je scandalisais la ville et introduisais des nouveautés. Tout cela ne me causait ni trouble ni chagrin. Je témoignai pourtant en avoir, afin de ne point paraître mépriser ce que l'on me disait.

Finalement le provincial m'ordonna, en présence des religieuses, de rendre compte de ma conduite, et je fus obligée d'obéir. Comme j'avais l'esprit tranquille et que Dieu m'assistait, je m'expliquai de telle façon que ni ce père ni les religieuses présentes ne trouvèrent de quoi me condamner. Je vis ensuite le provincial seul à seul, et lui parlai plus à cœur ouvert. Il demeura très satisfait et me promit, dans le cas où le couvent subsisterait, de m'autoriser à y retourner dès que la ville se serait calmée. De fait, la rumeur était universelle, comme mon récit va le montrer.

A deux ou trois jours de là, plusieurs des régidors se réunirent avec le corrégidor et quelques membres du chapitre. Tous déclarèrent, d'un commun accord, qu'il ne fallait à aucun prix tolérer une chose si manifestement contraire à l'intérêt public, qu'on devait retirer le très saint Sacrement, et qu'ils ne souffriraient sous aucun prétexte que l'on passât outre. Ils convoquèrent ensuite une assemblée de tous les ordres religieux, où deux docteurs de chaque

ordre devaient dire leur sentiment. Les uns se turent, les autres nous donnèrent tort; en fin de compte, ils conclurent qu'il fallait sur l'heure détruire le monastère. Seul, un présenté de l'ordre de Saint-Dominique (1), lequel, sans blâmer la fondation, n'approuvait pas qu'elle s'établît en complète pauvreté, fit remarquer que ce n'était point chose à terminer de cette façon, qu'on devait bien réfléchir, que rien ne pressait, que le cas relevait de l'évêque, avec d'autres considérations du même genre. Son intervention vint fort à point, car, vu l'emportement des esprits, ce fut merveille qu'on n'exécutât point sur l'heure la résolution prise. La vraie raison, en somme, c'est que la fondation devait se faire et que Dieu la voulait : dès lors, tous leurs efforts étaient impuissants contre sa volonté. Ils croyaient avoir de justes motifs et leur intention était bonne. C'est donc sans offense de Dieu qu'ils me faisaient souffrir, moi et les quelques amis qui me favorisaient. Ceux-ci, en effet, se virent sous le coup d'une bien rude persécution.

Dans la ville, l'émotion était telle qu'on ne parlait point d'autre chose. Tout le monde me condamnait; c'était à qui porterait plainte contre moi, soit auprès du provincial, soit auprès de ma communauté. Ce que l'on disait à mon sujet ne m'affectait pas plus que si l'on n'eût rien dit; je ne craignais qu'une chose, c'est qu'on détruisît le monastère. Cette perspective me causait une peine très vive. J'en avais aussi de voir ceux qui m'assistaient tomber dans la défaveur, et se trouver en butte à tant de tracasseries. Quant aux critiques dont j'étais l'objet, il me

1. Le père Dominique Bañez.

semble que j'en avais plutôt de la joie. Si ma foi eût été plus vive, ma paix n'aurait nullement été troublée, mais le moindre manquement à une vertu suffit pour rendre les autres comme endormies. Je fus donc bien en peine les deux jours où se tinrent en ville les assemblées dont j'ai parlé. Mais au plus fort de mon chagrin, Notre-Seigneur me dit : *Ne sais-tu pas que je suis tout-puissant ? Que crains-tu ?* Et il m'assura que le monastère subsisterait, ce qui me consola beaucoup.

Information fut faite et portée au conseil royal. Il en vint un ordre de dresser un rapport sur ce qui s'était passé, et voilà un grand procès commencé. La ville envoya ses députés à la cour. Il fallait que, de son côté, le monastère envoyât les siens, et je n'avais pas d'argent. Mon embarras était extrême ; mais le Seigneur y pourvut. Jamais, au reste, mon provincial ne m'interdit de m'occuper de cette affaire. Ami de tout ce qui tient à la vertu, s'il ne nous prêtait pas son concours, du moins ne voulait-il pas nous faire opposition. Mais avant de m'autoriser à m'établir dans le nouveau monastère, il voulait voir l'issue des événements.

Ces servantes de Dieu, qui'étaient demeurées seules, faisaient plus par leurs prières que moi par toutes mes négociations, qui ne me demandèrent pas peu d'activité. Par moments tout semblait perdu, notamment la veille de l'arrivée du provincial, car la prieure me défendit de me mêler de rien, ce qui équivalait à tout abandonner. J'allai trouver mon Dieu et je lui dis : Seigneur, cette maison n'est pas à moi, c'est pour vous qu'elle a été faite. Il n'y a plus personne pour prendre ses intérêts. Que votre Majesté daigne s'en charger elle-même. Après cela, je demeurai

aussi tranquille et aussi contente que si le monde entier eût négocié pour moi, et je regardai le succès de l'affaire comme assuré.

Un prêtre, grand serviteur de Dieu, zélé pour tout ce qui tient à la perfection, et qui n'avait cessé de m'assister (1), se rendit à la cour pour suivre l'affaire, et il s'y dépensa tout entier. Le saint gentilhomme dont j'ai déjà fait mention, s'y employait aussi avec la plus grande ardeur et nous aidait de toutes façons. Il eut à endurer bien des peines et des persécutions. Je puis dire que je l'ai toujours regardé et le regarde encore comme mon père. Le Seigneur, au reste, inspirait un zèle extraordinaire à tous ceux qui nous assistaient. Il n'en était pas un qui ne prît nos intérêts aussi à cœur que s'il y fût allé de son honneur et de sa vie. Et pourtant, le service de Dieu était l'unique mobile qui les faisait agir.

Sa Majesté assista bien visiblement cet autre ecclésiastique dont j'ai parlé plus haut, et qui me donnait aussi beaucoup de secours (2). Il avait été choisi comme représentant de l'évêque dans une grande assemblée qui se tint à notre sujet, et il s'y était trouvé seul contre tous. Malgré cela, il réussit à apaiser ses adversaires, grâce à certains expédients qu'il proposa. Il contribua beaucoup à gagner du temps, sans pouvoir les empêcher cependant de recommencer bientôt à faire les derniers efforts pour ruiner la fondation. C'était ce serviteur de Dieu qui avait donné l'habit aux novices et placé le très saint Sacrement, ce qui lui attira une violente persécution. Cette tempête dura près de six mois ; mais le récit

1. Gonzalve de Aranda.

2. Gaspard Daza.

détaillé de toutes les épreuves que nous eûmes à subir m'entraînerait trop loin.

J'étais dans le dernier étonnement en voyant les oppositions que soulevait le démon contre de pauvres femmes, et je me demandais comment tant de personnes, j'entends ceux qui nous étaient contraires, pouvaient se mettre dans l'esprit que douze religieuses avec leur prieure — car elles ne doivent pas être davantage — étaient capables de porter un tel préjudice à la ville, et cela, en menant une vie si austère. Evidemment le dommage et le mécompte, s'il y en avait, ne pouvaient retomber que sur elles. Mais un dommage pour la ville, en vérité, c'était inadmissible. Et cependant, à leurs yeux, ce dommage était tel, qu'ils se croyaient en droit de faire semblable opposition.

Enfin l'on en vint à dire que si le couvent avait des revenus, on consentirait à le laisser subsister. J'étais bien lasse des peines qui pesaient sur nos amis ; aussi, pour leur repos bien plus que pour le mien, j'inclinai à penser qu'il n'y aurait pas de mal à prendre des revenus en attendant que le calme fût rétabli, sauf à y renoncer ensuite. Quelquefois même, à cause de ma misère et de mon imperfection, je me figurais que telle était peut-être la volonté de Dieu, puisque autrement nous nous trouvions dans l'impossibilité de réaliser notre dessein. Ainsi, je n'étais pas loin de souscrire à cet accommodement. Mais la veille du jour où l'affaire devait se terminer, et les négociations étant déjà entamées, Notre-Seigneur me dit pendant mon oraison du soir de bien me garder de conclure, parce que si nous commencions à prendre des revenus, on ne nous permettrait plus d'y renoncer ; à quoi il ajouta d'autres raisons encore.

La même nuit, le saint frère Pierre d'Alcantara, qui était déjà mort, m'apparut. Ayant appris, avant de quitter cette vie, l'opposition et la persécution violentes dont nous étions l'objet, il m'avait écrit sa joie de voir notre fondation ainsi combattue. Si le démon, disait-il, faisait tant d'efforts pour empêcher l'établissement de ce monastère, c'était un signe que Dieu y serait parfaitement servi; mais je ne devais à aucun prix accepter des revenus. Deux ou trois fois dans la même lettre il revenait sur ce point, m'assurant que si j'y étais fidèle, tout se ferait selon mes désirs.

Il m'était apparu deux fois déjà depuis sa mort, et j'avais été témoin de la grandeur de sa gloire. Sa vue, loin de m'inspirer la moindre frayeur, m'avait remplie de joie. Toujours, en effet, il se montrait à moi dans l'état d'un corps glorieux, et rayonnant de bonheur; moi-même, en le contemplant, je m'en trouvais inondée. Je me souviens qu'à la première de ces apparitions, il me dit, entre autres choses, pour me marquer l'étendue de sa félicité : *Heureuse pénitence, qui m'a valu une telle récompense!*

Comme j'ai déjà parlé, je crois, de ces apparitions (1), j'ajouterai seulement que cette fois il me montra un visage sévère, et se contenta de me dire que sous aucun prétexte je ne devais accepter des revenus : et pourquoi donc ne voulais-je pas suivre son conseil ? Sur quoi il disparut, me laissant tout épouvantée. Dès le lendemain, je racontai la chose à ce gentilhomme auquel je recourais en toute rencontre et qui prenait si hautement nos intérêts. Je lui dis qu'il fallait à tout prix abandonner l'arran-

1. Au chap. xxvii.

gement relatif aux revenus, mais plutôt poursuivre le procès. Il en éprouva une vive satisfaction, car il était sur ce point plus ferme que je ne l'étais moi-même. Il m'a avoué depuis qu'il n'était entré qu'à contre-cœur dans cet accommodement.

Sur ces entrefaites, voici qu'un autre grand serviteur de Dieu mit en avant une nouvelle opinion. Alors que notre affaire était en bonne voie, il proposa, dans d'excellentes intentions sans doute, de la remettre entre les mains de plusieurs théologiens. De là pour moi de très grands ennuis, car plusieurs de ceux qui m'assistaient se rangèrent à cet avis. De toutes les trames ourdies par le démon, ce fut certainement la plus fâcheuse; néanmoins l'assistance de Dieu ne me fit jamais défaut. Il n'est guère possible de donner, dans un récit aussi sommaire, une idée exacte de tout ce que nous eûmes à souffrir pendant les deux années qui s'écoulèrent entre les préliminaires de l'entreprise et sa conclusion. Mais les six derniers mois et les six premiers furent les plus pénibles.

La ville s'étant un peu calmée, le père présenté dominicain qui, au début, nous avait prêté son appui(1), agit très adroitement en notre faveur. Il ne se trouvait pas là tout d'abord, mais le Seigneur le ramena dans un temps où sa présence nous fut très avantageuse. Sa Majesté semblait même ne l'y avoir conduit que pour cela, car il m'a dit depuis qu'il n'avait eu aucun motif de venir, et n'avait appris que par hasard notre situation. Il resta tout le temps qui nous était nécessaire; et en partant, il obtint, par certains moyens, ce qui semblait alors

1. Le père Pierre Ibañez.

impossible : je veux dire l'autorisation de notre père provincial, pour moi et plusieurs autres religieuses, de venir dans cette maison, pour y dire l'office et former celles qui s'y trouvaient déjà.

Ce fut pour moi un jour de joie bien vive que celui de notre entrée. Avant de pénétrer à l'intérieur du monastère, je fis oraison dans l'église. Là, étant presque en ravissement, je vis Jésus-Christ qui semblait me recevoir avec beaucoup d'amour, et, me mettant une couronne sur la tête, me témoignait sa satisfaction de ce que j'avais fait pour sa Mère.

Une autre fois, après complies, comme nous étions toutes en oraison dans le chœur, Notre-Dame m'apparut environnée d'une très grande gloire ; elle portait un manteau blanc sous lequel elle semblait nous abriter toutes. Je connus alors le haut degré de gloire auquel le Seigneur élèverait les religieuses de cette maison.

Dès que nous eûmes commencé à dire l'office, les habitants de la ville conçurent pour le monastère une très grande dévotion. De nouvelles religieuses furent reçues. Le Seigneur toucha peu à peu le cœur de ceux qui nous avaient le plus persécutées, en sorte qu'ils nous donnèrent aumônes et protection, approuvant ainsi ce qu'ils avaient tant combattu. Peu à peu ils se désistèrent du procès intenté. Il fallait, disaient-ils, que cette fondation fût bien l'œuvre de Dieu, pour que sa Majesté l'eût fait triompher d'une aussi forte opposition. Aujourd'hui, il n'y a plus personne qui pense qu'il eût été raisonnable d'y renoncer. On est même si empressé de subvenir à nos besoins, que sans faire de quête ni rien demander à personne, nous sommes pourvues du nécessaire, grâce aux aumônes que Dieu porte les habitants à nous envoyer

d'eux-mêmes. J'espère de sa bonté qu'il en sera toujours ainsi. Les sœurs étant en petit nombre, si elles se comportent comme elles le doivent, ainsi que Dieu leur en fait à présent la grâce, je suis certaine qu'il ne les abandonnera point et qu'elles ne seront pas obligées de se montrer à charge ou importunes à qui que ce soit. Le Seigneur prendra soin d'elles, comme il l'a fait jusqu'ici.

C'est pour moi une satisfaction inexprimable de vivre au milieu d'âmes si détachées. Trouver toujours de nouveaux moyens d'avancer dans le service de Dieu, voilà leur unique préoccupation. La solitude fait leur bonheur : la seule pensée d'une visite à recevoir, fût-ce même celle de leurs plus proches parents, leur est à charge, à moins qu'elles n'y trouvent de quoi s'enflammer davantage dans l'amour de leur Epoux. Ainsi, il ne vient à cette maison que des personnes ayant les mêmes attrait. Les autres n'y trouveraient aucune satisfaction, et n'en donneraient aucune aux religieuses. Comme celles-ci ne savent parler que de Dieu, pour être entendu d'elles et pour les entendre, il faut nécessairement parler le même langage.

Nous observons la règle de Notre-Dame du Mont-Carmel tout entière, sans mitigation, c'est-à-dire telle qu'elle a été dressée par le père Hugues, cardinal de Sainte-Sabine, et donnée en 1248, la cinquième année du pontificat du pape Innocent IV.

Il me semble maintenant que toutes les peines que nous avons souffertes ne pouvaient être mieux employées. Sans doute, notre genre de vie est austère, puisqu'il nous prescrit l'abstinence perpétuelle de viande sauf le cas de nécessité, le jeûne huit mois de l'année, et bien d'autres choses qu'on peut

voir dans la règle primitive. Néanmoins les sœurs comptent cela pour si peu, qu'elles gardent d'autres pratiques encore, qui nous ont paru nécessaires pour accomplir la règle plus parfaitement. J'espère de la bonté du Seigneur que le bien commencé prendra toujours de nouveaux accroissements, suivant la promesse que sa Majesté m'en a faite.

L'autre couvent que la béate dont j'ai parlé travaillait à fonder, a été, lui aussi, favorisé de Dieu. Il est établi à Alcala; mais ce n'a pas été non plus sans de grandes contradictions, et il y a eu beaucoup à souffrir. Je sais qu'il est d'une régularité exemplaire et qu'on y observe notre première règle. Plaise au Seigneur que ce soit pour sa gloire et sa louange, pour l'honneur aussi de la glorieuse Vierge Marie, dont nous portons l'habit ! Amen.

Je crains de vous avoir causé de l'ennui, mon père, par une si longue relation de ce qui s'est passé concernant ce monastère. Elle est néanmoins bien courte eu égard à toutes nos tribulations et aux merveilles que Dieu a opérées à cette occasion, comme de nombreux témoins peuvent l'attester. Aussi, dans le cas où vous jugeriez à propos de détruire les autres parties de cet écrit, je vous demande, pour l'amour de Dieu, de vouloir bien conserver celles qui regardent ce monastère, et les remettre après ma mort aux sœurs qui l'habiteront. Celles qui viendront après nous se sentiront encouragées à servir Dieu fidèlement, à maintenir et même à développer l'œuvre déjà commencée, quand elles verront tout ce que sa Majesté a fait pour la réaliser, et cela, par les mains d'une créature aussi faible et aussi misérable que moi. Le Seigneur ayant montré par une protection si visible qu'il voulait cette fondation, elle se ren-

drait bien coupable et, sans doute, elle serait châtiée de Dieu, la religieuse qui commencerait à introduire du relâchement dans la vie très parfaite qu'il y a lui-même établie, et que sa grâce a rendue si facile à porter. Oui, il est aisé de le voir, non seulement ce joug est tolérable, mais il procure même un véritable repos. De fait, les âmes qui n'aspirent qu'à jouir seul à seul de Jésus-Christ leur Epoux, ont là toute facilité de vivre avec lui dans ce repos continu. Jouir de lui et rester seules avec lui seul, telle doit être leur constante ambition. Pour cela, qu'elles ne cherchent point à être plus de treize. De nombreux avis, joints à ma propre expérience, m'ont appris que pour conserver l'esprit intérieur qui est le nôtre et vivre d'aumônes sans faire de quête, il ne faut pas être davantage (1). Sur ce point que l'on croie de préférence celle qui, au prix de tant de difficultés et soutenue de tant de prières, a pris le parti qui lui a semblé le meilleur. Que ce soit là ce qui convient, il suffit pour s'en persuader de voir la vive satisfaction, la joie, la tranquillité, avec lesquelles nous venons de passer ces quelques années, comme aussi la santé plus forte dont nous jouissons toutes.

Si cette vie paraît trop austère à quelques personnes, qu'elles l'attribuent à leur peu de ferveur, et non aux pratiques qui se gardent ici, puisque des femmes délicates et de peu de santé, mais animées de cette ferveur, les observent avec tant de facilité. Qu'elles aillent dans un autre monastère, où elles se sauveront en menant une vie plus en rapport avec leurs dispositions.

1. Plus tard, sainte Thérèse permit de porter le nombre des religieuses à vingt dans les monastères rentés.

CHAPITRE XXXVII

ELLE EXPOSE, EN LES FAISANT SUIVRE DE QUELQUES ENSEIGNEMENTS UTILES, LES EFFETS QUE PRODUISAIENT EN ELLE LES FAVEURS DIVINES. COMBIEN L'ON DOIT ESTIMER UN DEGRÉ DE GLOIRE DE PLUS ET FAIRE D'EFFORTS POUR L'OBTENIR. IL NE FAUT RECULER DEVANT AUCUNE SOUFFRANCE LORSQU'IL S'AGIT D'ACQUÉRIR DES BIENS ÉTERNELS.

SOMMAIRE. — *La sainte reprend la relation des faveurs divines. — Combien elle estime la possession d'un degré de gloire de plus dans le ciel. — Détachement qu'opère dans son âme la vue de la beauté de Notre-Seigneur. — A quel point la majesté de Jésus-Christ l'emporte sur celle des rois de la terre. — Tendres plaintes que la sainte adresse au divin Maître. — Elle déplore ironiquement les exigences de la politesse mondaine usitée de son temps.*

Il m'en coûte de poursuivre le récit des grâces dont Dieu m'a favorisée. Celles que j'ai rapportées plus haut sont déjà si grandes, qu'on aura peine à les croire accordées à une personne aussi mauvaise. Cependant, pour obéir à Notre-Seigneur qui m'en a fait un commandement exprès, et pour vous obéir à vous-mêmes, mes pères, j'en dirai encore quelques-unes, en vue de sa seule gloire. Dieu veuille que le tableau des faveurs dont il s'est plu à enrichir une créature aussi misérable, puisse être utile à quelqu'un ! Que ne fera-t-il pas à l'égard de ses vrais serviteurs ? Ah ! puissent toutes les âmes s'animer

à contenter un Dieu qui donne, dès cette vie même, de pareils gages de son amour !

Tout d'abord je ferai remarquer que dans ces divines faveurs, la jouissance a des degrés divers. Certaines visions l'emportent tellement sur d'autres en félicité, en consolations, en délices, que je suis tout étonnée moi-même de voir tant de différence entre les joies accordées ici-bas. Oui, Dieu inonde parfois, dans une vision ou un ravissement, d'une telle surabondance de suavités et de délices, qu'il semble impossible de désirer quelque chose de plus en cette vie ; et de fait, l'âme n'en a pas le désir, elle ne demande rien davantage. Mais depuis que le Seigneur m'a fait connaître l'immense différence qu'il y a dans le ciel entre la félicité des uns et celle des autres, je ne m'étonne plus de le voir en ce monde ne mettre, quand il lui plaît, aucune mesure à ses dons. Tout mon désir est de n'en garder aucune dans le service que je lui rends. J'aspire à lui consacrer sans réserve ma vie, mes forces, ma santé ; je redoute de perdre, par ma faute, le plus petit degré de cette divine jouissance.

Oui, je l'affirme, si on me laissait le choix d'endurer toutes les peines d'ici-bas jusqu'à la fin du monde, pour être ensuite un peu plus élevée dans la gloire, ou bien d'aller, sans aucune souffrance, occuper un degré de gloire un peu moindre, j'embrasserais de grand cœur toutes les peines, pour avoir le bonheur de connaître tant soit peu davantage les perfections de mon Dieu, car, je le vois, plus on les connaît, plus on l'aime et plus on le glorifie. Assurément, après avoir mérité une si triste place dans l'enfer, je m'estimerais très heureuse et très bien partagée d'être admise dans le

ciel, fût-ce au plus bas lieu. Le Seigneur userait envers moi d'une bien grande miséricorde, et je lui demande de m'en faire un jour la faveur, sans considérer la gravité de mes offenses ! Je veux dire simplement ceci : supposé que je fusse capable de beaucoup souffrir et que Dieu me donnât grâce pour cela, je ne voudrais pas, quoi qu'il pût m'en coûter, perdre par ma faute le moindre degré de gloire. Infortunée ! J'avais cependant, par mes péchés, tout perdu pour jamais !

Il faut le remarquer aussi, chaque faveur que je recevais de Dieu, soit vision, soit révélation, apportait à mon âme de précieux avantages ; certaines visions lui procuraient même des profits sans nombre. La vue de Jésus-Christ, par exemple, a laissé gravée dans mon esprit sa merveilleuse beauté, et elle m'est encore aujourd'hui très présente. Pour cela, il eût suffi d'avoir été gratifiée de cette faveur une fois seulement. Que n'a donc pas dû produire en moi une faveur tant de fois renouvelée ? Voici l'immense profit que j'en retirerai. J'avais un défaut très grave, et qui m'occasionnait de notables préjudices : venais-je à m'apercevoir qu'une personne m'était affectionnée, si par ailleurs elle me plaisait, je m'attachais tellement à elle, que ma mémoire en demeurait remplie. C'était sans aucune intention d'offenser Dieu, mais enfin, je prenais plaisir à la voir, à penser à elle, à me souvenir des bonnes qualités dont je la voyais douée. Cette fâcheuse disposition avait réduit mon âme au plus triste état. Mais dès que j'eus contemplé l'ineffable beauté de Notre-Seigneur, il ne s'est plus trouvé de créature qui, comparée à lui, pût encore me charmer et occuper mon esprit. Je n'ai qu'à reporter intérieurement mes yeux

sur l'image que je porte imprimée dans mon âme, pour me sentir parfaitement libre. Depuis ce moment, tous les objets qui frappent ma vue provoquent en moi le dégoût, pour peu que je les mette en regard des excellences et des charmes de mon Maître. Non, il n'y a plus ni savoir ni satisfaction d'aucun genre, qui ait la moindre valeur à mes yeux, quand je les compare au plaisir d'entendre une seule parole proférée par cette bouche divine : que dire, quand on en a entendu un si grand nombre ! A moins que le Seigneur ne permette, pour mes péchés, qu'un tel souvenir s'efface de ma mémoire, je regarde comme impossible désormais qu'aucune créature occupe tellement ma pensée, qu'il ne me suffise, pour me trouver libre, de songer un instant à ce divin Maître.

Voici ce qui m'est arrivé avec les confesseurs. J'ai toujours été très attachée aux guides de mon âme, car la seule pensée qu'ils me tiennent la place de Dieu suffit pour leur concilier toute mon affection. Sentant qu'il n'y avait pour moi nul danger, je me montrais très avenante à leur égard. Quant à eux, circonspects comme ils l'étaient, et serviteurs de Dieu, ils craignaient qu'il n'y eût dans mes sentiments pour eux, si saints qu'ils fussent d'ailleurs, quelque imperfection et quelque attache naturelle ; aussi me traitaient-ils assez durement. Ceci eut lieu depuis que je leur obéis avec une soumission absolue, car auparavant je ne leur portais pas autant d'affection. Je riais à part moi de les voir dans cette erreur, et je ne leur disais pas toujours ouvertement à quel point je me sentais détachée de toutes les créatures : je me contentais de les rassurer. A mesure qu'ils me connaissaient mieux, ils s'apercevaient

de cette liberté dont Dieu m'avait fait don ; du reste, ce n'était que dans les commencements qu'ils avaient ces inquiétudes.

La vue de Notre-Seigneur et ces relations si continuelles que j'avais avec lui, ont beaucoup accru à son égard et mon amour et ma confiance. Je le comprenais, s'il est Dieu, il est homme aussi, et il ne s'étonne pas des faiblesses des hommes : il connaît notre misérable nature, exposée à tant de chutes par suite du péché originel, qu'il est venu réparer. Tout Seigneur qu'il est, je puis le traiter en ami. Ah ! je le vois bien, il n'en est pas de lui comme des seigneurs d'ici-bas, qui font reposer toute leur grandeur sur une dignité d'emprunt. Il y a des heures pour leur parler, et seules certaines personnes déterminées sont admises auprès d'eux. Un indigent a-t-il quelque affaire à traiter, que de démarches il lui en coûtera, que de sollicitations, que d'efforts ! Et si c'est le roi lui-même qu'il s'agit d'aborder ! Oh ! alors, nul accès à espérer si vous êtes pauvre, si vous n'êtes point gentilhomme. Il faut recourir aux favoris, et l'on peut être sûr qu'ils ne sont point de ces gens qui foulent le monde aux pieds. Ceux-là disent la vérité avec une intrépidité que rien n'arrête. Mais ils ne sont pas nés pour les palais : les caractères de ce genre n'y sont point à leur place. En tel lieu, il faut savoir garder le silence sur ce qu'on désapprouve, et à peine osera-t-on le condamner dans sa pensée, de crainte d'une disgrâce.

O Roi de gloire et Seigneur de tous les rois ! Votre royauté n'est pas appuyée sur de chétives brindilles, car elle est éternelle ! Et auprès de vous, que les tiers sont inutiles ! La seule vue de votre

personne sacrée montre avec évidence que vous méritez, à l'exclusion de tout autre, le nom de Seigneur. Paraissez sans gardes ni cortège : la majesté qui brille en vous suffit à révéler le souverain. Ici-bas, lorsqu'un roi est seul, difficilement sera-t-il reconnu pour tel. En vain affirmera-t-il qu'il est roi, on refusera d'ajouter foi à ses paroles, parce qu'en définitive, il n'a rien de plus que les autres mortels. Pour croire à sa royauté, il faut qu'on en voie les insignes. C'est donc avec raison qu'il s'entoure de cet éclat emprunté, sans lequel on n'aurait pour lui nul égard. Aucun rejaillissement de puissance ne s'échappant de sa personne, le prestige doit lui venir d'ailleurs. Mais comment dépeindre, ô mon Souverain, ô mon Roi bien-aimé, la majesté qui brille en vous ? Impossible de ne pas reconnaître que vous êtes, par vous-même, le Monarque suprême. La vue d'une majesté si haute jette dans la stupeur, et cette stupeur redouble quand on vous voit, ô mon Maître, y joindre une si profonde humilité, et marquer tant d'amour à une créature telle que moi. Toutefois, cette première stupeur une fois passée, on peut s'entretenir avec vous au gré de ses désirs. A la frayeur causée par l'aspect de votre gloire en succède une autre plus vive, celle de vous offenser. Et ce n'est pas la crainte du châtement qui la fait naître : le châtement, on le compte pour rien, mon Seigneur, auprès de l'appréhension de vous perdre vous-même.

Voilà, sans parler de plusieurs autres très considérables, les avantages qu'apporte cette vision quand elle vient de Dieu. C'est à ces effets que l'âme reconnaîtra son origine ; mais il lui faut pour cela être dans la lumière, et de temps en temps, je l'ai déjà

dit, Dieu veut qu'elle se trouve dans les ténèbres, que la lumière s'éclipse totalement pour elle. Rien d'étonnant alors que l'on conçoive des craintes, quand on est aussi misérable que je le suis.

Je viens précisément de passer huit jours sans nul sentiment des bienfaits de Dieu, sans le moindre souvenir de ses grâces. Mon âme en était réduite à une sorte de stupidité, et absorbée par je ne sais quoi. Ce n'est pas que je fusse attaquée de pensées mauvaises, mais je me trouvais si incapable d'en [avoir de bonnes, que je riais de moi-même, prenant plaisir à voir l'état humiliant où se trouve notre âme, pour peu que Dieu suspende son action. Elle voit bien alors qu'elle n'est pas sans lui, car il ne s'agit pas de ces grandes peines intérieures qui m'assaillent quelquefois ; mais elle a beau apporter du bois et faire le peu qui dépend d'elle : impossible de faire jaillir la flamme du divin amour. C'est déjà une grande miséricorde de Dieu que la fumée paraisse et montre que le feu n'est pas tout à fait mort. Mais il faut que ce soit le Seigneur lui-même qui le rallume. En vain, dans cet état, l'âme se rompt la tête à souffler et à disposer le bois, on dirait qu'elle ne fait que l'étouffer davantage. A mon avis, le meilleur pour elle, c'est de reconnaître franchement sa totale impuissance, et de s'occuper, comme je l'ai dit ailleurs, d'autres œuvres méritoires. Peut-être le Seigneur lui enlève-t-il l'oraison précisément pour qu'elle vaille à ces bonnes œuvres, et qu'elle reconnaisse par sa propre expérience le peu dont elle est capable par elle-même.

Aujourd'hui, je me suis bien dédommagée auprès de Notre-Seigneur. J'ai osé me plaindre de lui, et je lui ai dit : Eh quoi ! mon Dieu, n'est-ce pas assez

que vous me reteniez dans cette misérable existence, que je m'y résigne pour l'amour de vous, que je consente à vivre en un séjour où tout m'empêche de jouir de vous, où il me faut manger, dormir, m'occuper d'affaires, entretenir les gens ? Vous savez bien, mon tendre Maître, que ce m'est un tourment insupportable. Néanmoins, j'accepte tout pour votre amour. Et après cela, durant ces petits moments qui me restent pour être avec vous, voici que vous vous cachez de moi ! Comment cela peut-il s'accorder avec votre miséricorde ? Comment l'amour que vous avez pour moi peut-il le souffrir ? J'en suis persuadée, Seigneur, s'il m'était possible de me cacher de vous comme vous vous cachez de moi, l'amour que vous me portez ne le tolérerait jamais. Mais vous êtes toujours avec moi et vous me voyez toujours. Non, mon Souverain, cela ne se peut ! Songez, je vous en supplie, que c'est faire injure à celle qui vous aime si tendrement !

Telles sont, avec bien d'autres, les paroles qu'il m'arrive de prononcer, et cela, après avoir bien compris que le lieu préparé dans l'enfer à mes démérites était trop doux pour moi. Mais il est des heures où l'amour emporte tellement, que pour ma part je ne me possède plus, en sorte que c'est très sérieusement que je profère ces plaintes. Et Notre-Seigneur me laisse faire ! Béni soit à jamais un Roi si plein de bonté !

Aborderions-nous ceux de la terre avec une pareille hardiesse ? Qu'on n'ose parler au souverain, je n'en suis pas surprise, il est juste qu'on le craigne. J'en dis autant des premiers seigneurs d'un Etat. Mais, à la manière dont va le monde, les vies ne sont plus assez longues pour se mettre dans l'esprit toutes les cérémonies nouvelles, tous les

genres de civilités actuellement en usage, pour peu qu'on veuille par ailleurs consacrer une faible partie de son existence au service de Dieu. Je suis effrayée de voir où en sont les choses. Oui vraiment, je ne savais plus que devenir à l'époque où je vins me renfermer dans ce monastère (1). La moindre méprise vient-elle à se glisser dans ces devoirs déraisonnables que l'on rend aux gens, ils ne le prennent pas en plaisanterie. La moindre distraction les offense même à tel point, qu'on est obligé de justifier la droiture de ses intentions : et encore, Dieu veuille qu'ils vous croient !

Non, je le répète, je ne savais plus que devenir. Quelle affliction pour une pauvre âme ! On lui ordonne de penser toujours à Dieu, elle reconnaît combien elle en a besoin pour éviter mille périls qui la menacent ; et d'autre part, on veut qu'elle ne manque pas d'un seul point aux cérémonies du monde, sous peine de froisser ceux qui ont placé là leur honneur. Pour moi, j'étais excédée des excuses continuelles qu'il me fallait faire ; car, en dépit de toute mon application, il m'échappait toujours quantité de ces fautes que le monde, encore une fois, ne qualifie pas de légères.

Mais en ceci, les religieux ne sont-ils pas excusables ? Et ne devrait-on pas leur pardonner ? Nullement. L'on assure, au contraire, que les monastères doivent être une cour et une école de politesse. C'est incompréhensible ! Ne serait-ce pas que quelque saint aurait dit qu'une maison religieuse est une cour où l'on apprend à devenir courtisan du ciel, et qu'on aurait pris ses paroles à rebours ? De

1. Saint-Joseph d'Avila.

fait, comment prétendre que des personnes dont toute la préoccupation doit être de plaire à Dieu et d'abhorrer le monde, soient obligées de prendre un pareil soin de contenter les mondains, et cela, en des choses si sujettes au changement ? Si elles pouvaient s'apprendre une fois pour toutes, passe encore ! Mais en ce qui concerne les seuls en-tête des lettres, il faudrait, pour ainsi parler, une chaire d'enseignement spécial qui nous dise la façon dont on doit s'y prendre. Tantôt il faut laisser du papier d'un côté, tantôt d'un autre. Et voilà qu'un personnage auquel on ne donnait pas seulement le titre de *magnifique*, doit être à présent qualifié d'*illustre* ! En vérité, je ne sais où cela s'arrêtera, car, n'ayant pas encore cinquante ans, j'ai vu ces règles changer tant de fois, que c'est à n'y plus rien comprendre. Ceux qui viennent de naître, que feront-ils, je le demande, s'ils sont destinés à vivre longtemps ? Certes, j'ai compassion des personnes spirituelles qui, pour de bons motifs, sont obligées de rester dans le monde : elles ont sur ce seul point une terrible croix à porter. Si tous les hommes s'entendaient pour feindre l'ignorance, et consentaient à passer pour mal instruits en pareille science, ils se délivreraient d'un bien pesant fardeau.

Mais en quelles niaiseries me suis-je engagée ? En traitant des grandeurs de Dieu, j'en suis venue à discourir des bassesses du monde ! Puisque le Seigneur m'a fait la grâce de le quitter, je veux en sortir tout à fait. Qu'ils s'arrangent, ceux qui prennent tant de peine pour soutenir de pareilles futilités ! Mais Dieu veuille que dans l'autre vie, où il n'y a plus de changements, nous n'ayons pas à le payer bien cher ! Amen.

CHAPITRE XXXVIII

FAVEURS INSIGNES QU'ELLE REÇOIT DE DIEU. SECRETS DU CIEL QUI LUI SONT DÉCOUVERTS, HAUTES VISIONS ET RÉVÉLATIONS. EFFETS DE CES FAVEURS ET AVANTAGES QU'ELLES APPORTENT A SON ÂME.

SOMMAIRE. — *La sainte est ravie jusque dans le ciel. — Secrets admirables qui lui sont découverts. — Effets que ces faveurs produisent dans son âme. — Le Saint-Esprit se montre à elle en forme de colombe. — Autres visions. — Elle contemple Jésus-Christ dans le sein du Père. — L'état d'une âme en péché mortel et la damnation d'une autre lui sont révélés. — Elle voit un grand nombre d'âmes sortir du purgatoire. — Trois seulement évitent les flammes expiatrices.*

Un soir, je me trouvais si indisposée que je voulais me dispenser de faire oraison. Je pris un chapelet pour m'occuper vocalement, et bien que retirée dans un oratoire, je ne faisais aucun effort pour appliquer intérieurement mon esprit. Mais que peuvent nos industries contre le bon plaisir de Dieu? Au bout d'un temps fort court, je fus saisie d'un ravissement d'une force irrésistible. Il me sembla que j'étais transportée dans le ciel, et les premières personnes que j'y aperçus furent mon père et ma mère. Dans l'espace d'un *Ave Maria* environ, je vis des choses admirables. En présence d'une faveur si excessive, je restai toute hors de moi. Peut-être ne fut-elle pas aussi brève que je viens de le dire, mais le temps paraît alors fort court. Je craignais qu'il n'y eût là

quelque illusion, et d'autre part, cette crainte me semblait dénuée de fondement.

Mon embarras était grand, car j'éprouvais une honte extrême à me présenter à mon confesseur pour lui rapporter pareille chose. Ce n'était point par humilité, ce me semble, mais par crainte qu'il ne se moquât de moi et ne me dit : Êtes-vous un saint Paul ou un saint Jérôme, pour être admise à contempler les choses du ciel ? La pensée que ces glorieux saints avaient été favorisés de grâces de ce genre redoublait mes alarmes, et je ne faisais que pleurer, un tel rapprochement me paraissant inadmissible. Finalement j'allai, malgré mes répugnances, trouver mon confesseur : quoi qu'il pût m'en coûter, je n'osais lui rien cacher, tant je redoutais les illusions. Me voyant si affligée, il me consola beaucoup et s'efforça de me tranquilliser par de bonnes paroles.

Il m'est arrivé depuis, et il m'arrive encore quelquefois, de recevoir la connaissance de secrets plus sublimes. Mais nul moyen pour l'âme, nulle possibilité, de rien voir au delà de ce qui lui est montré. Je découvrais donc chaque fois ce qu'il plaisait à Notre-Seigneur de me révéler, et rien de plus. C'étaient de telles merveilles, que la moindre d'entre elles suffisait à jeter mon âme dans l'admiration, et à la faire avancer beaucoup dans l'oubli et le mépris des choses de la terre. Je voudrais donner une idée de ce qu'il y a de moins élevé dans les connaissances qui m'étaient alors communiquées ; mais j'ai beau faire effort pour y parvenir, je vois que c'est impossible. Pour ne parler que de ce point seulement, la différence est si grande entre la lumière qui frappe nos yeux et celle qui brille dans

ce séjour où tout est lumière, qu'il n'y a pas de comparaison à établir. La clarté du soleil ne semble plus ensuite que laideur. Non, l'imagination la plus subtile est incapable de se peindre, de se représenter cette lumière telle qu'elle est, et il en est de même pour tout ce que le Seigneur me dévoilait ainsi au milieu de délices souveraines et inexprimables. Tous les sens se trouvent alors inondés d'une jouissance et d'une suavité si excessives, qu'il est impossible d'en donner l'idée. Ainsi, mieux vaut n'en rien dire de plus.

Une fois, pendant l'espace d'une heure et davantage, Notre-Seigneur, se tenant toujours près de moi, m'avait découvert des choses merveilleuses. Il me dit ensuite : *Regarde, ma fille, ce que perdent ceux qui sont contre moi. Ne manque pas de le leur dire.*

Hélas! mon tendre Maître! Que peuvent mes paroles sur ceux que leurs crimes aveuglent, si votre Majesté ne les éclaire elle-même? Quêlques personnes, il est vrai, ont tiré profit de la révélation que je leur ai faite de vos munificences, mais c'est que vous les avez éclairées. Encore je m'étonne, mon Seigneur, que voyant ces grâces prodiguées à une créature aussi vile, aussi misérable, il s'en soit trouvé une seule pour y ajouter foi. Béni soit votre nom, bénie votre miséricorde, de ce que mon âme du moins en a tiré un amendement si manifeste!

Après ces faveurs, mon âme voudrait rester toujours en cette région supérieure et ne plus revenir à la vie, tant elle conçoit de mépris pour toutes les choses d'ici-bas. De fait, elles ne semblent plus que fumier, et je vois clairement combien c'est s'avilir que de s'y arrêter.

Pendant mon séjour auprès de cette dame dont j'ai parlé (1), je fus saisie un jour d'une crise de cœur. C'est un mal dont j'ai souffert d'une manière aiguë, ainsi que je l'ai dit déjà; actuellement, il a bien diminué d'intensité. Cette dame, qui est extrêmement charitable, me fit apporter des bijoux d'or et des pierres précieuses de grande valeur, qu'elle avait en sa possession, spécialement une parure de diamants fort estimée. Elle pensait me procurer ainsi une agréable diversion. Je riais à part moi; et voyant d'un côté ce que Dieu nous réserve, de l'autre ce à quoi les hommes accordent leur estime, je ne pouvais me défendre d'un sentiment de pitié. Quand je l'aurais voulu, il m'eût été impossible, je le sentais, de faire de pareilles choses le moindre cas. Il faudrait pour cela que Dieu effaçât le reste de ma mémoire. Cette disposition communique à l'âme une souveraineté si haute, que pour s'en faire une idée, il faut, je crois, la posséder. C'est là le véritable, le pur détachement. Il n'est pas le fruit de nos efforts, c'est Dieu qui l'opère en nous.

Quand sa Majesté découvre des vérités de ce genre, elles se gravent dans notre esprit d'une manière admirable, et nous voyons clairement qu'il nous eût été impossible de les y imprimer ainsi nous-mêmes, surtout en si peu de temps.

Ces grâces m'ont enlevé presque entièrement la crainte de la mort, qui chez moi avait toujours été très vive. Mourir me paraît à présent la chose du monde la plus facile pour les serviteurs de Dieu, puisque par là l'âme se voit en un instant affranchie de sa prison et introduite dans le repos. Ces ravisse-

1. Doña Louise de la Cerda.

ments par lesquels Dieu emporte l'esprit et lui découvre des choses merveilleuses, ont beaucoup de rapport, ce me semble, avec ce qui se passe au moment où l'âme, quittant le corps, se trouve soudain en possession de tous les biens. Ne parlons pas des douleurs de la séparation, dont il faut tenir peu de compte. Aussi bien, ceux qui auront sincèrement aimé Dieu et méprisé les biens de cette vie, doivent mourir avec plus de douceur.

Par là aussi, j'ai appris à connaître notre véritable patrie et mieux compris que nous sommes pèlerins ici-bas. C'est un avantage immense d'avoir une idée des biens d'en haut et du séjour qui nous est réservé. Celui qui doit se fixer dans une contrée lointaine, se sent encouragé à supporter les fatigues du voyage, lorsqu'il a vu déjà le pays où l'attend une agréable existence : de même, par cette connaissance anticipée, il devient bien plus facile à l'âme de s'appliquer aux choses célestes et d'établir par avance sa conversation dans le ciel. Oui, je le répète, il y a là un immense avantage. Un regard vers le ciel suffit alors pour faire entrer l'âme en recueillement. Dieu ayant daigné lui découvrir quelque chose des beautés qui s'y trouvent, elle en est tout occupée. Parfois, ceux qui me tiennent compagnie et avec lesquels je me console, sont ceux que je sais habiter déjà ce séjour. Je les regarde comme les vrais vivants. Quant à ceux qui vivent encore ici-bas, ils me paraissent tellement morts, que le monde entier ne saurait me procurer la moindre compagnie. Il en est ainsi notamment quand je suis favorisée de ces grands transports d'amour. Tout ce que je vois des yeux du corps me fait alors l'effet d'un rêve et d'une plaisanterie. Ce que l'âme a perçu de ses yeux intérieurs, voilà ce

qu'elle appelle de ses vœux. Et comme elle s'en voit encore loin, elle se sent mourir.

Je le redis encore, quand Dieu accorde à une âme des visions de cette nature, il lui fait une grâce insigne. Elle y trouve, en particulier, un puissant secours pour porter une croix bien pesante : je veux dire l'ennui, le dégoût que tout lui inspire ici-bas. Si, par la permission de Dieu, ce souvenir ne s'effaçait parfois — bien qu'il ne tarde pas à revenir, — je ne sais comment elle pourrait supporter la vie. Qu'il soit éternellement béni et glorifié, ce Dieu ! Ah ! je l'en supplie au nom du sang répandu pour moi par son divin Fils, qu'après avoir reçu quelque connaissance de ces biens sublimes, après avoir même jusqu'à un certain point commencé à en jouir, je n'aie point le sort de Lucifer, qui perdit tout par sa faute ! Qu'il ne le permette jamais, je le lui demande au nom de lui-même ! Parfois j'en ai une frayeur extrême ; mais d'autre part, et c'est le plus souvent, la miséricorde de Dieu me donne la confiance qu'après m'avoir arrachée à tant de péchés, il ne voudra pas retirer sa main et m'abandonner à ma perte. Je vous supplie, mon père, de l'en conjurer sans cesse.

A mon avis, la faveur que je vais rapporter l'emporte sur les précédentes sous plusieurs rapports, en particulier par les grands profits et la singulière vigueur qu'elle a communiqués à mon âme. Mais, à vrai dire, chacune de ces grâces, considérée en elle-même, est d'une telle valeur qu'il n'y a pas lieu de les comparer l'une à l'autre.

Une veille de la Pentecôte, après la messe, m'étant retirée dans un endroit fort écarté où j'allais

souvent prier, je me mis à lire dans *le Chartreux* (1) ce qui avait trait à la fête, et en particulier les marques auxquelles les commençants, les profitants et les parfaits peuvent reconnaître que l'Esprit-Saint est avec eux. Après avoir pris connaissance de ce qui était dit de ces trois états, il me sembla que, par la bonté de Dieu et autant que j'en pouvais juger, ce divin Esprit était avec moi. Je lui en rendis de grandes actions de grâces. Je me souvins avoir lu autrefois ces mêmes choses, et je vis combien à cette époque j'étais loin de tout cela. Le contraste m'apparaissait dans tout son jour, et en même temps l'immense miséricorde dont Dieu avait usé à mon égard. Faisant ensuite réflexion à la place que mes péchés m'avaient méritée dans l'enfer, je me mis à donner mille louanges à Dieu. De fait, je ne reconnaissais plus mon âme, tant elle était transformée.

Au milieu de ces réflexions, je me sentis saisie d'un véhément transport, dont je ne connaissais pas la cause. Mon âme semblait vouloir s'échapper de mon corps; elle était comme hors d'elle-même et incapable d'attendre davantage le bien qu'elle entrevoyait. Ce transport était si excessif, que je ne pouvais y résister, et il me paraissait très différent de ceux que j'avais éprouvés en d'autres circonstances. Mon âme était en proie à une émotion si extraordinaire, que je ne savais ni ce qu'elle avait, ni ce qu'elle voulait. Je dus m'appuyer, car, même assise, je ne pouvais me soutenir, les forces naturelles m'abandonnant entièrement.

Je vis alors au-dessus de ma tête une colombe fort

1. La sainte parle de la Vie de Notre-Seigneur, composée par Ludolphe de Saxe, dit *le Chartreux*,

différente de celles d'ici-bas, car elle n'avait pas de plumes comme les leurs. Ses ailes étaient formées de petites écailles, qui jetaient un vif éclat; elle était aussi plus grande qu'une colombe ordinaire. Il me semblait entendre le bruit qu'elle faisait avec ses ailes. Elle les agita environ l'espace d'un *Ave Maria*. Mais déjà mon âme était tellement emportée que, se perdant elle-même, elle perdit aussi de vue cette colombe. L'esprit s'apaisa par la présence d'un hôte si excellent. Sans doute, c'était cette faveur si merveilleuse qui lui avait causé au premier abord du trouble et de l'effroi. Dès que la jouissance commença, toute frayeur disparut : le repos suivit la jouissance, et je restai ravie.

La gloire de ce ravissement fut immense. Je demurai la plus grande partie des fêtes de la Pentecôte tout interdite et comme privée d'intelligence. Je ne savais que devenir et ne pouvais m'expliquer comment j'étais l'objet d'une telle bienveillance, d'une pareille faveur. Je ne voyais ni n'entendais plus, en quelque sorte, par l'excès de la joie intérieure. A partir de ce jour, je constatai en moi un bien plus haut degré d'amour divin et des vertus beaucoup plus fortes. Que notre Dieu soit à jamais béni et glorifié ! Amen.

Je vis, une autre fois, la même colombe au-dessus de la tête d'un père appartenant à l'ordre de Saint-Dominique ; seulement, les rayons de splendeur qui partaient de ses ailes semblaient s'étendre beaucoup plus loin. Je compris que ce père devait gagner beaucoup d'âmes à Dieu.

Une autre fois, je vis Notre-Dame mettre un manteau d'une grande blancheur sur les épaules du présenté du même ordre, dont j'ai déjà parlé

plusieurs fois (1). Elle me dit qu'elle lui faisait ce présent en récompense du service qu'il lui avait rendu en contribuant à la fondation de notre monastère, et comme signe de la pureté où elle garderait désormais son âme en la préservant du péché mortel. Il en a été ainsi, j'en suis convaincue; car ce père mourut au bout de peu d'années, et, à en juger par sa vie si pénitente, par sa mort toute sainte, il n'est guère possible de concevoir de doutes à ce sujet. J'ai su d'un religieux qui l'avait assisté, qu'un peu avant de rendre le dernier soupir, il assura qu'il voyait saint Thomas auprès de lui. Il expira plein de joie et tout brûlant du désir de quitter cette terre d'exil. Depuis, il m'est apparu plusieurs fois dans une très grande gloire et m'a révélé diverses choses. Il se trouvait élevé à une si haute oraison que, dans sa dernière maladie, s'efforçant de s'en distraire à cause de son extrême faiblesse, il ne pouvait y réussir, tant ses ravissements étaient fréquents. Il m'écrivit un peu avant sa mort, me demandant de lui indiquer un remède, car, disait-il, après avoir célébré la messe, il restait longtemps en extase sans pouvoir s'en défendre. Dieu le récompensait à la fin de sa course de ce qu'il avait fait pour lui pendant sa vie entière.

Quant au recteur de la Compagnie de Jésus dont j'ai fait plusieurs fois mention (2), j'ai eu connaissance des faveurs signalées que le Seigneur lui accordait; je ne les indique pas ici pour ne pas trop m'étendre. Il lui survint une grande épreuve, durant laquelle il fut accablé de persécutions et de peines. Un jour que j'entendais la messe, Jésus-

1. Le père Pierre Ibañez.

2. Le père Gaspard de Salazar.

Christ, pendant l'élévation de l'hostie, se fit voir à moi attaché à la croix. Il me chargea de lui transmettre certaines paroles de consolation, avec d'autres regardant l'avenir, qui lui remettaient devant les yeux les souffrances que le divin Maître avait endurées pour lui et l'engageaient à se préparer lui-même à souffrir. Ce fut pour ce père une joie et un encouragement très grands, et tout se passa comme Notre-Seigneur me l'avait dit.

Des membres de l'ordre auquel appartient ce père, je veux dire la Compagnie de Jésus, il m'a été montré de grandes choses. J'ai vu plusieurs fois ces religieux dans le ciel, des bannières blanches à la main. Il m'a été révélé d'autres choses encore, tout à fait merveilleuses, qui les concernaient. Je porte à cet ordre une grande vénération, parce qu'ayant eu de fréquents rapports avec ses membres, j'ai pu constater que leur vie répond à ce que Notre-Seigneur m'a fait connaître d'eux.

Un soir, tandis que j'étais en oraison, le divin Maître m'adressa quelques paroles qui me remettaient en mémoire les grandes fautes de ma vie. Elles me remplirent de confusion et de peine. De fait, ces paroles, lors même qu'elles ne sont pas dites avec sévérité, provoquent un repentir et une douleur qui anéantissent. Une seule d'entre elles fait plus avancer une âme dans la connaissance d'elle-même qu'un temps considérable passé à réfléchir sur sa misère, parce qu'elles portent avec elles un caractère de vérité auquel il lui est impossible de se soustraire. Notre-Seigneur me représenta donc les liaisons frivoles que j'avais entretenues : « je devais, me dit-il, tenir à grande faveur qu'il voulût bien permettre à un cœur qui avait si mal usé de

ses affections, de s'attacher à lui, et qu'il daignât encore le recevoir ».

En d'autres circonstances, il m'a dit de me souvenir du temps où je paraissais mettre mon honneur à aller contre le sien ; d'autres fois, de réfléchir à ce que je lui dois, puisque c'est dans le temps où je l'outrageais le plus qu'il m'accordait des grâces. Quand je commets des fautes, et elles sont nombreuses, sa Majesté me les montre dans une telle lumière que j'en reste broyée. Et comme, encore une fois, j'en commets beaucoup, cela se renouvelle fréquemment. Il m'est arrivé aussi, quand j'avais été reprise par mon confesseur, d'aller chercher consolation dans l'oraison et d'y trouver alors la vraie réprimande.

Je reviens à ce que je disais. Notre-Seigneur se mit à me rappeler ma triste vie. Comme je ne croyais pas avoir commis de faute récente, je me demandai, au milieu de mes larmes, s'il ne se préparait point à m'accorder quelque faveur ; car d'ordinaire, Dieu choisit pour me faire une grâce particulière le moment où je viens de m'anéantir au plus intime de moi-même. Notre-Seigneur en agit ainsi, je pense, pour mieux me montrer à quel point j'en suis indigne. Après un court intervalle, mon esprit fut emporté par un ravissement si impétueux, qu'il me paraissait en quelque sorte avoir abandonné le corps. De fait, si l'âme en cet état demeure unie au corps, elle n'en a plus le sentiment. Je vis alors la très sainte humanité dans un excès de gloire où je ne l'avais encore jamais contemplée. Par une connaissance admirable, Jésus-Christ se fit voir à moi reposant dans le sein du Père. Comment la chose se passa-t-elle ? je suis incapable de le dire. Sans rien

voir, il me parut que j'étais en présence de la divinité. Il m'en resta un effroi et un saisissement tels, que je fus plusieurs jours, ce me semble, sans pouvoir revenir à moi. J'avais toujours présente cette majesté du Fils de Dieu, mais non pas, je m'en rendais bien compte, au même degré que la première fois. Cette vue, pour rapide qu'elle ait été, s'imprime tellement dans l'imagination qu'elle ne peut s'en effacer de quelque temps. On en retire, non seulement une vive consolation, mais un très grand profit.

J'ai eu trois autres fois la même vision. A mon avis, c'est la plus élevée de toutes celles dont Dieu m'a favorisée. Les avantages qu'elle apporte avec elle sont immenses. Elle purifie admirablement l'âme et enlève à notre sensualité presque toute sa force. C'est une flamme ardente, qui consume et anéantit, ce semble, tous les désirs de cette vie. Déjà, grâce à Dieu, je n'inclinai plus vers les frivolités, mais je compris mieux encore à quel point tout n'est que néant et combien vaines sont les grandeurs d'ici-bas. L'âme s'instruit alors merveilleusement à porter ses désirs jnsqu'à la vérité pure. Elle sent se graver en elle une révérence que je ne puis rendre, mais qui est bien différente de tout ce qui peut s'acquérir ici-bas. Un immense effroi la saisit, quand elle se rappelle qu'elle a été assez audacieuse pour offenser une majesté si haute, et que d'autres en ont encore la témérité.

J'ai dit déjà les effets laissés par ces visions et autres faveurs. Mais, comme je l'ai remarqué aussi, il y a dans les avantages qu'en en retire bien des degrés divers. La grâce dont je parle en produit d'admirables. Quand, m'approchant ensuite de

la communion, je pensais à cette redoutable majesté que j'avais contemplée, et à la présence de ce même Dieu au très saint Sacrement — c'est bien souvent, du reste, qu'il se fait voir à moi dans l'hostie, — je sentais mes cheveux se dresser sur ma tête et je demeurais comme anéantie. Et comment, ô mon Maître, si vous ne voiliez votre grandeur, une créature aussi souillée et aussi misérable oserait-elle s'unir si souvent à une Majesté telle que la vôtre ? Soyez béni, Seigneur ! Que les anges et toutes les œuvres de vos mains chantent vos louanges ! Vous daignez tellement vous accommoder à notre faiblesse, que nous pouvons goûter ces faveurs souveraines sans que l'aspect de votre puissance vienne nous épouvanter, et nous enlever, faibles et misérables que nous sommes, la hardiesse d'en jouir.

Si vous en usiez autrement, il en serait peut-être de nous comme de ce laboureur auquel je sais positivement que la chose est arrivée. Ayant trouvé un trésor qui dépassait de beaucoup la faible portée de son esprit, il entra dans un tel souci, un tel chagrin de ne savoir à quoi l'employer, que la tristesse le conduisit lentement au tombeau. Si, au lieu de trouver ce trésor tout d'un coup, il l'eût reçu et utilisé partie par partie, il eût vécu plus heureux que dans sa pauvreté, et n'en eût point perdu la vie.

O richesse des pauvres ! Que vous savez admirablement subvenir aux besoins des âmes ! Vous ne leur montrez point tout d'abord l'immensité de vos trésors, mais vous les leur découvrez peu à peu. Quand je vois une Majesté si haute cachée dans une toute petite hostie, j'admire, en vérité, une sagesse aussi profonde. Non, je ne sais comment j'aurais le

courage, la force de m'approcher de mon Dieu, si Celui qui m'a accordé et m'accorde encore de si grandes faveurs, ne me donnait ce courage. Sans lui, de même, je serais incapable de me contenir, et c'est à haute voix que je publierais de si prodigieuses merveilles.

Que doit donc éprouver, je le demande, une misérable comme moi, chargée d'abominations et qui a passé sa vie avec si peu de crainte de Dieu, quand, venant recevoir un souverain si redoutable, il veut bien se manifester à elle ? Comment une bouche qui l'a offensé par tant de paroles, peut-elle bien s'approcher de ce corps sacré, infiniment pur, infiniment doux ? Oui, l'amour plein de tendresse et d'amabilité que respire ce visage merveilleusement beau, cause à l'âme plus de regret et de douleur de ses infidélités, que toute sa majesté ne pourra jamais lui causer d'épouvante.

Mais qu'ai-je dû ressentir en deux circonstances particulières, où semblable vue m'a été accordée ? Oui, vraiment, mon Seigneur et ma Gloire, j'ose dire que par l'immense douleur qui a rempli mon âme, je vous ai servi en quelque chose. Hélas ! je ne sais plus ce que je dis, et ce n'est presque plus moi qui parle au moment où j'écris, tant je me sens troublée et hors de moi en présence de tels souvenirs. Si cette douleur venait de mon fonds, j'aurais raison de dire que j'ai fait quelque chose pour vous, ô mon Maître, mais comme je ne puis avoir une bonne pensée si vous ne m'en faites don, il n'y a point à m'en tenir compte. Je reste la débitrice, et vous, Seigneur, vous restez l'offensé !

Un jour, en allant communier, j'aperçus des yeux de l'âme, plus clairement que je n'aurais pu le faire

des yeux du corps, deux démons, d'une figure abominable, qui semblaient entourer de leurs cornes la gorge du pauvre prêtre. Et'en même temps, je vis mon Maître, dans cette majesté dont je parlais tout à l'heure, reposant entre ces mains manifestement criminelles qui me présentaient l'hostie. Je compris que cette âme était en péché mortel. Quel spectacle, mon Seigneur, que celui de votre beauté, environnée de ces horribles figures ! Ces malheureux esprits paraissaient saisis d'effroi et de terreur en votre présence : on eût dit que de grand cœur ils eussent pris la fuite, si vous leur en aviez laissé la liberté. Mon trouble fut extrême, et je ne sais comment j'eus la force de communier. J'étais agitée aussi de vives inquiétudes : il me semblait que si Dieu avait été l'auteur de cette vision, il n'eût pas permis que je connusse le mauvais état de cette âme. Mais Notre-Seigneur me dit de prier pour elle. Il ajouta « qu'il avait permis ceci pour me montrer quelle est la force des paroles de la consécration, et comment, si mauvais que soit le prêtre qui les prononce, Dieu ne laisse pas de se rendre présent ; c'était aussi pour me faire voir l'excès de bonté qui le porte à se placer entre les mains de son ennemi, uniquement pour mon bien et celui de tous les hommes ». Par là, je compris combien les prêtres sont plus obligés que les autres à la vertu, à quel point il est terrible de recevoir indignement ce sacrement très saint, et quel pouvoir le démon a sur une âme en état de péché mortel. Cette vision me fut très utile, et me donna un vif sentiment de tout ce que je dois à Dieu. Qu'il en soit à jamais béni !

Voici un autre fait qui me causa une indicible épouvante. Dans un endroit où je me trouvais, mou-

rut un homme qui, je l'appris depuis, avait fort mal vécu, et durant de longues années; mais, malade depuis deux ans, il semblait s'être amendé sur certains points. Il mourut sans confession; malgré tout, je ne croyais pas qu'il dût être damné. Pendant l'ensevelissement du corps, je vis un grand nombre de démons qui, prenant ce corps, avaient l'air de s'en amuser, et, ce qui m'effraya beaucoup, le maltrai-taient et le entraînaient de côté et d'autre, à l'aide de grands crocs. Pendant l'enterrement, qui se fit avec les honneurs et les cérémonies accoutumés, j'admirais la bonté de Dieu, qui ne permettait pas que cette âme fût déshonorée et dissimulait qu'elle fût son ennemie.

J'étais comme pétrifiée de ce que j'avais vu. Durant tout l'office, je n'aperçus pas de démons; mais au moment où l'on mit le corps dans la fosse, j'en vis une multitude qui se tenaient dedans, prêts à le recevoir. Ce spectacle me mit hors de moi, et il me fallut un grand courage pour ne rien laisser paraître. Je me demandais de quelle manière les démons devaient traiter l'âme, alors qu'ils se montraient à ce point les maîtres du malheureux corps. Ah! plutôt à Dieu que toutes les personnes qui sont en mauvais état eussent sous les yeux un spectacle aussi épouvantable! Elles se sentiraient, je crois, puissamment excitées à bien vivre. Pour ma part, j'y trouve un secours pour mieux comprendre combien je suis redevable à Dieu et de quel malheur il m'a délivrée. Mes craintes furent très vives jusqu'au moment où je racontai tout à mon confesseur: je me demandais si ce n'était pas là un artifice du démon pour déshonorer cet homme, lequel, à vrai dire, ne passait pas pour avoir beaucoup de religion. Ce

qui est certain, c'est que, la crainte de l'illusion mise à part, je ne puis, aujourd'hui encore, évoquer sans trembler un pareil souvenir.

Puisque j'ai commencé à parler de visions qui regardent les morts, je vais rapporter ce qu'il plut à Dieu de me découvrir touchant quelques âmes. Je me bornerai à un petit nombre de faits, pour abrégér, et parce que je ne vois pas de nécessité — je veux dire d'utilité — à en dire davantage.

On m'apprit le décès d'un religieux, qui avait été notre provincial et gouvernait alors une autre province. J'avais eu des rapports avec lui et en avais reçu plusieurs bons offices. C'était un homme de grande vertu. La nouvelle de sa mort me jeta néanmoins dans le trouble. Je craignais pour son salut, car il avait été vingt ans supérieur, ce qui m'inspire toujours les plus vives inquiétudes. En effet, avoir charge d'âmes me paraît chose extrêmement périlleuse. Je me rendis fort triste à un oratoire, et là j'offris pour lui le bien que j'avais fait dans ma vie. C'était certainement bien peu de chose; aussi, je priai Notre-Seigneur d'y suppléer par ses mérites, afin que cette âme pût être délivrée du purgatoire. Tandis que j'en faisais la demande à Dieu avec le plus de ferveur qu'il m'était possible, il me sembla voir cette âme sortir des profondeurs de la terre à mon côté droit, et s'élever ensuite vers le ciel dans une joie extraordinaire. Ce religieux était fort âgé; cependant, il m'apparut sous les traits d'un homme de trente ans, et même moins encore. Son visage était tout éclatant.

Cette vision fut très rapide, mais elle me remplit d'une joie inexprimable, et il me devint impossible de m'attrister d'une mort qui affligeait cepen-

dant bien des personnes, car ce religieux était très aimé. La consolation qui inondait mon âme était si grande, que cette mort ne m'inspirait plus aucun regret. En outre, il m'était impossible de douter que la vision ne fût bonne, je veux dire qu'il était clair pour moi qu'il n'y avait point là d'illusion. Quinze jours seulement s'étaient écoulés depuis le décès de ce religieux. Je ne manquai cependant pas de faire prier pour lui et de prier moi-même. A vrai dire, je ne pouvais plus le faire avec l'ardeur que j'y aurais mise si je n'avais pas eu cette vision, car lorsque je tâche de recommander à Notre-Seigneur une âme dont il m'a ainsi révélé la gloire, il me semble que je fais l'aumône à un riche. Comme ce religieux mourut fort loin d'ici, je n'appris que plus tard les particularités de sa fin. Elle fut extrêmement édifiante, et il n'y eut personne qui n'admirât la pleine connaissance, les larmes, l'humilité qui accompagnèrent ses derniers instants.

Une religieuse, grande servante de Dieu, était morte dans ma communauté, il y avait un peu plus d'un jour et demi. Pendant l'office des Trépassés qu'on récitait au chœur à son intention, une sœur lisait une leçon, et moi-même j'étais debout pour dire avec elle le verset. A la moitié de la leçon, je vis cette âme qui paraissait sortir de terre, du même côté que la première, et s'en aller au ciel. Cette vision ne fut pas imaginaire comme la précédente : c'était une de ces visions dont j'ai parlé plus haut, qui sont sans image, mais laissent autant de certitude que celles dont la vue intérieure se trouve frappée.

Une autre religieuse mourut dans ce même couvent, à l'âge de dix-huit ou vingt ans. Elle avait toujours été malade et s'était constamment montrée

grande servante de Dieu, zélée pour le chœur, aussi bien que pour la pratique des vertus. J'étais persuadée qu'après tant de maux, elle avait plus de mérites qu'il ne lui en fallait pour éviter le purgatoire. Cependant, tandis que j'assistais aux heures, et avant que l'enterrement eût lieu — c'est-à-dire quatre heures environ après la mort, — je la vis sortir du même lieu et s'en aller au ciel.

J'étais un jour dans l'église d'un collège de la Compagnie de Jésus (1), en proie à ces tortures d'âme et de corps qui, je l'ai dit, m'assaillent de temps en temps, incapable, ce me semble, de m'arrêter à une bonne pensée. La nuit même, un frère de cette maison était mort. Tandis que je le recommandais à Dieu le mieux qu'il m'était possible, et que j'entendais à son intention la messe d'un père de la Compagnie, j'entrai dans un profond recueillement et je vis ce frère monter au ciel dans une grande gloire, conduit par Notre-Seigneur lui-même. Je compris que c'était par une grâce spéciale que le divin Maître l'accompagnait ainsi.

Un père de notre ordre, excellent religieux, était fort malade. Un jour, pendant que j'entendais la messe, j'entrai en recueillement. Je vis qu'il était mort, et je l'aperçus qui montait au ciel sans passer par le purgatoire. J'appris depuis qu'il avait expiré à l'heure même où j'eus cette vision. J'étais tout étonnée qu'il n'eût point passé par le lieu d'expiation; mais il me fut dit qu'ayant été fidèle observateur de sa règle, il avait bénéficié des bulles de l'ordre touchant le purgatoire. J'ignore pourquoi ceci me fut révélé. Ce fut sans doute pour me montrer

1. A Avila.

que l'état religieux ne consiste pas dans l'habit : je veux dire, qu'il ne suffit pas de le porter pour se trouver dans cet état de plus grande perfection, qui constitue, à proprement parler, la vie religieuse.

Je n'en dirai pas davantage sur ce sujet, car, encore une fois, je ne vois pas de motif de le faire. Le Seigneur m'a favorisée de beaucoup de visions de ce genre. Mais sur le grand nombre d'âmes qui m'ont été montrées, je n'en ai vu que trois seulement éviter le purgatoire : le religieux dont je viens de parler, le saint frère Pierre d'Alcantara, et le père dominicain dont j'ai fait mention plus haut (1).

Il a plu au Seigneur de me faire connaître le degré de gloire auquel il a élevé quelques âmes, et de me montrer la place qu'elles occupent dans le ciel. La différence des unes aux autres est très grande.

1. Le père Pierre Ibañez.

CHAPITRE XXXIX

ELLE CONTINUE A RAPPORTER LES GRANDES FAVEURS QUE DIEU LUI A FAITES. COMMENT ELLE REÇUT DE NOTRE-SEIGNEUR LA PROMESSE D'UNE ASSISTANCE SPÉCIALE POUR LES PERSONNES QU'ELLE LUI RECOMMANDERAIT. PLUSIEURS CIRCONSTANCES OÙ CETTE PROMESSE S'EST RÉALISÉE.

SOMMAIRE. — *Grâces que la sainte obtient de Dieu en faveur de diverses personnes. — Elle montre comment certaines âmes s'élèvent très haut en peu de temps. — Ses humbles sentiments au moment de la réception du bref qui achève la fondation de Saint-Joseph. — Vision qui l'encourage dans une grande tribulation. — Consolations qu'elle reçoit de Notre-Seigneur. — Admirable extase où elle aperçoit le trône de la divinité. — Lumières sur le mystère de la sainte Trinité. — Elle connaît la gloire de la sainte Vierge dans son Assomption.*

Je suppliais un jour très instamment Notre-Seigneur de rendre la vue à une personne qui l'avait presque entièrement perdue. J'étais obligée envers elle, et son état m'inspirait une vive compassion; mais, d'autre part, mes péchés me faisaient craindre de n'être pas exaucée. Notre-Seigneur m'apparut alors comme il l'avait déjà fait bien souvent, me montra la plaie de sa main gauche, et de l'autre main, en retira un grand clou qu'il y portait enfoncé. En même temps que le clou, il emporta la chair. L'extrême douleur qui s'ensuivit était visible, et j'en avais le cœur navré. Il me dit « qu'après avoir enduré pour moi de telles souffrances, nul doute qu'il m'accordât plus volontiers encore ce que je lui demande-

rais ; il me promettait, de plus, d'exaucer toutes mes prières, sachant bien que je ne lui en adresserais point qui ne fussent pour sa gloire : il allait donc exaucer celle que je lui présentais ». Il ajouta « qu'au temps même où je ne le servais point, il m'avait toujours accordé au delà de ce que je sollicitais ; ainsi, je ne devais nullement douter qu'il ne le fît plus encore, maintenant qu'il était sûr de mon amour ».

Huit jours, je crois, ne s'étaient pas encore écoulés, et Dieu rendit la vue à cette personne. On se hâta d'en instruire mon confesseur. Il se peut que cette guérison ne fût pas l'effet de ma prière ; cependant la vision précédente m'en donna une telle certitude, que j'en remerciai Notre-Seigneur comme d'une grâce qu'il m'avait accordée.

Une autre fois, quelqu'un se trouvait atteint d'un mal très douloureux, que je ne spécifie point parce que j'en ignore la nature. Ce qu'il endurait depuis deux mois était intolérable ; dans son tourment, il se déchirait lui-même. Mon confesseur — le recteur dont j'ai déjà fait mention (1) — alla le voir et en eut grande compassion. Il me dit de ne point manquer de rendre visite à ce malade, des liens de parenté autorisant cette démarche. J'y allai, et sa vue m'émut d'une telle pitié que je me mis à supplier Dieu avec les plus vives instances de lui rendre la santé. Autant que j'en puis juger, je fus visiblement exaucée, car dès le lendemain, le malade se trouva entièrement délivré de ces atroces douleurs.

J'étais un jour profondément affligée de savoir qu'une personne à laquelle j'avais de grandes obligations songeait à prendre un parti qui blessait à la

1. Le père Gaspard de Salazar.

fois sa conscience et son honneur, et qu'elle y était même entièrement décidée. Dans mon chagrin, je me demandais quel moyen employer pour lui faire abandonner sa résolution, et il semblait n'y en avoir aucun. Je suppliai Dieu du fond du cœur de remédier lui-même à ce mal, sentant bien que jusque-là rien ne pourrait me consoler. Sous cette impression, je me rendis à l'un de ces ermitages très solitaires, tels qu'il s'en trouve dans ce couvent. C'était celui du Christ à la colonne. Tandis que j'étais là, suppliant Notre-Seigneur de m'accorder la grâce que je désirais, je m'entendis adresser la parole par une voix très suave, qui ressemblait à un doux murmure. Effrayée, je sentis mes cheveux se dresser sur ma tête. J'aurais voulu saisir ce qui m'était dit; mais je ne le pus, tant le son s'évanouit promptement. Ma frayeur ne tarda pas à se dissiper, et je me trouvai dans le calme, la joie, la consolation intérieure. J'étais tout étonnée que le simple son d'une voix, perçue des oreilles du corps sans distinguer une seule parole, pût produire un tel effet sur mon âme. Je compris que ma prière serait exaucée, et en effet, elle le fut dans la suite. Dès ce moment, ma peine disparut aussi complètement que si l'issue de cette affaire m'eût été présente telle qu'elle l'est maintenant. Je racontai tout à mes confesseurs, car j'en avais deux alors, excellents théologiens et grands serviteurs de Dieu.

Une personne qui s'était déterminée de tout son cœur à servir Dieu, et qui, depuis un certain temps déjà, s'adonnait à l'oraison où elle recevait bien des faveurs, l'avait abandonnée à cause de certaines occasions fort dangereuses où elle se trouvait engagée et dont elle ne se retirait point. J'en conçus une vive

douleur, car je l'affectionnais beaucoup, et je le lui devais bien. Durant plus d'un mois, si je ne me trompe, je ne fis que supplier Dieu de ramener cette âme à lui. Un jour, tandis que j'étais en oraison, j'aperçus auprès de moi un démon qui, plein de dépit, déchirait certains papiers qu'il tenait à la main. J'en eus une grande joie, jugeant bien que ma prière était exaucée. En effet, j'appris plus tard que cette personne s'était confessée avec beaucoup de contrition et était revenue très sincèrement à Dieu. J'espère de la divine bonté que ses progrès iront toujours croissant. Dieu soit béni de tout ! Amen.

C'est très fréquemment que, sur ma demande, Notre-Seigneur a daigné arracher des âmes au péché, qu'il en a conduit d'autres à une vie plus parfaite, qu'il en a tiré du purgatoire, enfin qu'il a accordé bien d'autres faveurs signalées. Ces faveurs sont en si grand nombre, que je ne pourrais en faire le récit sans me fatiguer, et sans fatiguer en même temps ceux qui me liraient. D'ordinaire, elles regardaient beaucoup plus la santé de l'âme que celle du corps. Tout cela est très connu, et bien des personnes peuvent l'attester. Au début, c'était pour moi un sujet de scrupule, car je ne pouvais m'empêcher de croire qu'en cela le Seigneur avait égard à mes prières : bien entendu, la raison principale était sa pure bonté. Maintenant ces faits sont en si grand nombre et constatés par tant de témoins, que je n'éprouve plus de difficulté à leur attribuer cette cause. Je loue la divine Majesté, mais en même temps j'en suis toute confuse, car, je le vois, ma dette s'en accroît d'autant. Il me semble aussi que mes désirs de servir Dieu en deviennent plus vifs et mon amour plus ardent.

Voici ce qui me surprend le plus. Le Seigneur voit-il qu'une chose ne convient pas, j'ai beau faire, je ne puis mettre ni instance, ni zèle, ni ferveur dans ma demande, et tous mes efforts pour y parvenir demeurent inutiles. S'agit-il au contraire de faveurs que sa Majesté a dessein d'accorder, je sens que je puis les solliciter souvent et avec importunité; et quand je néglige de le faire, on dirait que quelqu'un m'en renouvelle le souvenir. Il y a une grande différence entre ces deux manières de prier, et je ne sais comment la faire saisir. Dans le premier cas, bien que la chose me touche de près, que je fasse effort pour surmonter cette froideur et adresser quand même ma demande à Dieu, je suis comme une personne dont la langue est embarrassée et qui, malgré tous ses efforts, n'arrive pas à s'exprimer, ou le fait si mal qu'elle s'aperçoit fort bien qu'on ne la comprend pas. Dans le second cas, je suis comme une personne qui parle clairement et avec vivacité à une autre dont elle se voit écoutée avec plaisir. La première manière de demander, on peut le dire aussi, a quelque rapport avec la prière vocale, la seconde avec cette contemplation élevée où Dieu nous fait comprendre qu'il nous entend, que notre demande lui agréé et qu'il se plaît à l'exaucer. Qu'il soit à jamais béni de se montrer si libéral envers moi, qui le suis si peu envers lui! Et que fait-elle, ô mon Maître, l'âme qui ne se consume pas tout entière à votre service? Ah! que je suis loin, que je suis loin, et je puis le répéter mille fois encore, que je suis loin d'en agir ainsi! La seule vue d'une existence si peu en rapport avec les obligations que je vous ai, ne devrait-elle pas suffire, indépendamment de tout le reste, à me dégoûter de la vie? A combien d'imper-

fections ne suis-je pas sujette ! Quelle lâcheté à votre service ! En vérité, parfois je voudrais être privée de sentiment pour ne pas me voir si mauvaise. Que celui-là daigne y porter remède, qui en a le pouvoir !

Pendant mon séjour chez cette dame dont j'ai déjà parlé (1), je sentais le besoin de veiller beaucoup sur moi et de considérer sans cesse la vanité de tous les biens de cette vie, car on me prodiguait l'estime et les louanges, et si j'avais ramené mes regards sur moi-même, mille choses auraient pu me captiver. Mais j'avais soin de fixer les yeux sur Celui qui voit tout dans la vérité, et je le suppliais de ne pas retirer de moi sa divine main.

Je parle de voir les choses dans la vérité. Ceci me rappelle le tourment qu'endurent les âmes auxquelles Dieu a découvert la vérité, lorsqu'elles sont obligées de s'occuper des choses d'ici-bas. En ce monde, la vérité est si obscurcie ! Notre-Seigneur lui-même me le dit un jour. Aussi bien, beaucoup des pensées que je consigne ici ne sont pas de moi, elles m'ont été dites par mon Maître céleste. Quand donc je dis expressément : *J'ai entendu ceci*, ou : *Notre-Seigneur m'a dit cela*, je me ferais grand scrupule d'ajouter ou de retrancher une seule syllabe. Mais quand mon souvenir n'est pas tout à fait précis et qu'il peut y avoir du mien dans ce que je dis, je parle comme de moi-même. Je n'appelle pas mien ce qui s'y trouve de bon, je sais parfaitement qu'il n'y a rien de tel en moi, à moins que le Seigneur ne m'en fasse don sans aucun mérite de ma part ; j'appelle mien ce que je n'ai point appris par révélation.

Mais, ô mon Dieu, combien de fois nous arrive-t-il,

1. Doña Louise de la Cerda.

hélas ! de juger des choses spirituelles, tout comme des choses de ce monde, selon nos vues personnelles et d'une manière fort éloignée de la vérité ! Nous croyons, par exemple, pouvoir mesurer notre avancement sur les années que nous avons consacrées à l'exercice de l'oraison. Nous semblons même fixer une mesure à Celui qui, lorsqu'il lui plaît, n'en met point dans ses bienfaits, à celui qui peut enrichir davantage telle âme en six mois, que telle autre en de longues années. J'ai vu de ceci tant d'exemples, que je ne comprends pas comment on peut hésiter sur ce point. Une personne douée du discernement des esprits et qui a reçu de Dieu une humilité vraie, ne tombera pas dans cette erreur, j'en suis persuadée. Elle jugera d'une âme d'après ses dispositions, ses fermes propos, son amour, et Dieu l'éclairera pour qu'elle ne s'y trompe point. C'est d'après ces principes qu'elle se rend compte de l'avancement et du progrès spirituel, et non d'après le nombre des années. Une âme peut avoir profité davantage en six mois, qu'une autre en vingt ans. Encore une fois, Dieu donne à qui il veut, et aussi à qui se dispose mieux à recevoir.

Je vois actuellement de toutes jeunes filles venir à ce monastère. A peine Dieu les a-t-il touchées de sa grâce, favorisées quelque peu de ses lumières et de son amour, je veux dire, à peine ont-elles goûté ses suavités, que sans délai elles répondent à son appel et, surmontant tout obstacle, oubliant même les nécessités de l'existence, viennent s'enfermer pour toujours dans une maison sans revenus. Dédaigneuses de la vie, elles abandonnent tout pour Celui dont elles se savent aimées. Elles renoncent à leur volonté, et ne pensent même pas qu'elles puissent

éprouver de l'ennui dans une si sévère clôture. Toutes, d'un même cœur, s'offrent à Dieu en sacrifice.

Ah ! je le reconnais volontiers, elles me laissent bien loin derrière elles, et je n'ai qu'à rougir devant Dieu ! Ce que Notre-Seigneur n'a pu obtenir de moi, depuis tant d'années que je m'applique à l'oraison et que je reçois ses faveurs, il l'a obtenu d'elles avec des faveurs bien moindres dans l'espace de trois mois, de l'une d'elles en trois jours seulement. Mais aussi, comme il sait les récompenser ! Très certainement, elles ne regrettent point ce qu'elles ont fait pour lui.

Rappelons pour nous confondre, je le veux bien, nos longues années de profession religieuse ou d'oraison, mais n'allons point inquiéter, en voulant les faire revenir en arrière pour se modeler sur notre pas, des âmes qui nous ont si promptement dépassés. Les faveurs divines leur ont donné un vol d'aigle : voudrions-nous les forcer à prendre l'allure d'un poussin qui aurait un fil à la patte ? Non, sans doute. Elevons vers Dieu nos regards, et si nous voyons ces âmes riches d'humilité, lâchons-leur la bride. Celui qui les comble de ses grâces, ne les laissera pas tomber dans le précipice. Elles se confient en lui, s'appuyant sur une vérité que la foi leur enseigne : pourquoi ne pas les lui abandonner nous-mêmes ? Pourquoi voudrions-nous, pusillanimes que nous sommes, les mesurer à notre aune ? Gardons-nous en bien. Et si leurs dispositions élevées, leurs généreuses déterminations nous déconcertent — car pour les bien comprendre il faut les posséder, — humilions-nous, mais ne les condamnons pas. Sous prétexte de veiller à leur avancement, nous ruinerions le nôtre, et nous perdriions une occasion ménagée par Dieu même de nous confondre, de confesser

notre pauvreté, de reconnaître que ces âmes nous surpassent certainement en détachement et en union avec Dieu, puisque la divine Majesté se communique à elles d'une manière si intime.

Voici mon sentiment, et je n'en veux point changer. Une oraison de fraîche date, quand elle opère des effets puissants, visibles à tous les yeux — et pour qu'ils aillent jusqu'à tout faire abandonner dans la seule vue de plaire à Dieu, il faut qu'ils procèdent d'un très ardent amour, une telle oraison, dis-je, sera toujours bien préférable à celle qui date de loin, mais qui, pas plus au dernier jour qu'au premier, n'amène à exécuter pour Dieu rien qui en vaille la peine. A moins que nous ne regardions comme l'effet d'une grâce sublime et d'une mortification profonde, ces petits actes, menus comme des grains de sel, n'ayant ni poids ni volume, et qu'un oiseau emporterait, ce semble, avec son bec ! Nous voir faire cas de pareils actes accomplis pour Dieu, alors que nous ne devrions même pas nous en apercevoir, si nombreux fussent-ils d'ailleurs, vraiment, c'est une pitié ! Pourtant, c'est là que j'en suis, hélas ! Et avec cela, j'oublie encore à tout moment les faveurs dont Dieu ne comble ! Je ne nie pas que sa Majesté, dans sa bonté infinie, n'attache beaucoup de prix à des actes de ce genre ; mais, pour ma part, je voudrais ne m'en pas soucier, ni même remarquer que je les fais, puisqu'en définitive ils n'ont aucune valeur. Pardonnez-moi, mon tendre Maître, lorsque cela m'arrive, et ne me l'imputez pas à faute. Ne faisant rien pour vous, il faut bien que je me console en quelque manière. Si j'accomplissais pour votre amour des œuvres considérables, assurément je ne m'arrêtera pas à ces bagatelles. Heureux ceux qui font

pour vous de grandes choses ! Si mes désirs et l'envie que je leur porte pouvaient entrer en ligne de compte, certes, je ne serais pas des dernières à votre service ! Mais je ne suis bonne à rien. C'est à vous, ô mon Maître, de me rendre capable de quelque chose, puisque vous m'aimez tant !

Voici ce qui m'arriva l'un de ces jours. J'avais reçu un bref de Rome, qui autorisait ce monastère à vivre sans revenus (1), et mettait le sceau à une entreprise qui m'a bien, ce semble, coûté quelque peine. J'étais toute joyeuse de la voir si heureusement conclue, et me souvenant des difficultés qui s'étaient rencontrées, je bénissais Dieu d'avoir bien voulu se servir de moi en quelque chose. Repassant ensuite dans mon esprit tout ce qui avait eu lieu, je découvrais en chacun de mes actes, en apparence les meilleurs, une multitude de fautes et d'imperfections : parfois j'avais montré peu de courage, souvent bien peu de foi. De fait, Notre-Seigneur avait beau me dire que cette maison s'établirait, jusqu'à cette heure où je vois ses paroles accomplies, je ne parvenais pas à y donner une créance absolue, et d'autre part, il ne m'était pas non plus possible d'en douter. C'est incompréhensible : d'un côté, l'entreprise me semblait irréalisable, et de l'autre, elle m'apparaissait comme certaine ; je veux dire que j'étais convaincue qu'elle réussirait. En fin de compte, je reconnus que tout ce qu'il y avait de bien était l'œuvre de Notre-Seigneur et que tout le mal venait de moi. J'écartai donc ce souvenir, et je voudrais pouvoir l'écarter à jamais, pour ne plus me heurter à tant de fautes dont je me vois coupable. Béni soit Celui qui peut, quand il lui

1. Le bref est daté du 17 juillet 1863.

plait, tirer du bien de nos fautes même! Amen.

Je disais tout à l'heure qu'il est dangereux de supputer les années qu'on a consacrées à l'oraison. Même chez une âme humble, ce calcul peut amener je ne sais quelle persuasion que nos services nous ont acquis certains droits. Je ne veux pas dire qu'on n'a rien mérité et qu'on n'en sera pas très bien récompensé. Je dis seulement ceci. Toute personne spirituelle qui se flattera d'avoir, par de longues années d'oraison, mérité les faveurs célestes, n'atteindra jamais, j'en suis convaincue, ce qu'il y a de plus élevé dans cette voie. Et n'est-ce pas déjà une grande grâce, que d'avoir été assisté de Dieu pour ne plus retomber dans les fautes que l'on commettait avant de s'adonner à l'oraison? Faut-il encore, comme l'on dit, lui intenter procès pour ses propres deniers? A mon avis, une telle manière de faire ne dénote pas une humilité profonde. Il peut se faire que cette humilité existe, mais je ne puis m'empêcher de voir là de la témérité. Pour ma part, si peu humble que je sois, jamais je n'ai osé en venir là. Il est vrai que n'ayant jamais servi Dieu, je ne m'en reconnaissais pas le droit : autrement, peut-être aurais-je été plus prompt que tout autre à réclamer mon salaire.

Je ne nie pas non plus que Dieu ne tienne compte des progrès d'une âme, et que, si elle joint l'humilité à l'oraison, il ne lui accorde des faveurs ; mais ce que je demande, c'est qu'on ne fasse point cas du nombre des années. Tout ce que nous pouvons faire ne mérite que le dégoût, mis en regard d'une seule goutte du sang que Notre-Seigneur versa pour nous. Et s'il est vrai que plus nous le servons, plus nous lui sommes redevables, qu'osons-nous

réclamer, alors surtout qu'à l'instant où nous acquittions un maravedis de notre dette, on nous rend mille ducats ? Pour l'amour de Dieu, laissons-là tous ces calculs ! C'est à lui de les faire. Les comparaisons sont odieuses, même dans les choses d'ici-bas. Que sera-ce en celles qui ne sont connues que de Dieu ? Notre-Seigneur nous l'a bien fait comprendre, quand il a donné aux derniers venus le même salaire qu'aux premiers.

Faute de loisirs, j'ai écrit ces trois derniers feuillets à tant de reprises différentes, et même à de si longs intervalles, que j'ai perdu le fil de mon discours. J'allais parler de la vision que voici. Un jour que j'étais en oraison, je me vis seule dans une vaste plaine, entourée de gens de toutes sortes qui, des armes à la main, se préparaient à m'attaquer ; les uns tenaient des lances, les autres des épées, d'autres des dagues ou des estocs fort longs. Impossible de fuir d'aucun côté sans m'exposer à la mort ; j'étais seule, sans personne qui prît mon parti. Pleine d'angoisse et ne sachant que devenir, je levai les yeux en haut et j'aperçus Jésus-Christ, non dans le ciel, mais dans les airs, à une grande hauteur. Il étendait la main de mon côté, et de loin me couvrait de sa protection. Dès lors, je n'appréhendai plus cette multitude qui, malgré ses efforts, se trouvait hors d'état de me nuire.

Cette vision paraît sans utilité, et pourtant j'en retirerai un immense profit, car l'explication m'en fut en même temps donnée. Peu après, je me vis effectivement en butte à une attaque presque semblable. Je reconnus alors que cette vision m'avait offert le tableau du monde. Et véritablement, tout ce qu'il renferme semble s'armer contre notre pauvre âme.

Je ne parle ici ni des personnes qui ne songent point à servir Dieu, ni des honneurs, des richesses, des plaisirs et autres séductions qui, comme autant de filets, enveloppent — ou cherchent à envelopper — une âme qui n'est point sur ses gardes. Je parle des amis, des proches, et ce qui me surprend davantage, des personnes de vertu. De fait, je me vis tellement poursuivie de tous côtés, et par des gens qui croyaient bien faire, que je ne savais ni comment me défendre, ni à quel parti me résoudre.

O Dieu ! S'il me fallait rapporter les peines de toute nature qui m'assaillirent à cette époque, c'est-à-dire postérieurement aux événements que j'ai déjà racontés, un tel récit serait bien propre à faire prendre le monde en souveraine horreur. Ce fut là, je crois, la plus rude de toutes les persécutions que j'ai essuyées. Oui, je le répète, je me vis par moments tellement serrée de toutes parts, que mon unique ressource était de lever les yeux vers le ciel et d'appeler Dieu à mon secours. Le spectacle qui s'était offert à moi dans cette vision m'était encore parfaitement présent, il m'aida beaucoup à donner peu de confiance aux créatures. Et réellement, on ne trouve en elles aucune stabilité : Dieu seul est stable. Durant ces tribulations, Notre-Seigneur, selon qu'il me l'avait montré, m'envoya toujours quelqu'un pour me tendre la main de sa part. Comme je n'aspirais qu'à le contenter et ne cherchais nul appui créé, ce secours a été suffisant pour soutenir un commencement de vertu qui ne consistait qu'en un sincère désir de lui plaire. Soyez-en, ô mon Dieu, éternellement béni !

J'étais un jour dans une inquiétude, dans un trouble extrêmes, et incapable de me recueillir. Au

milieu de cet assaut et de cette lutte intérieure, mon esprit se portait à des pensées imparfaites et j'étais bien éloignée, ce me semble, du détachement qui m'est ordinaire. Me voyant si mauvaise, je me demandais avec anxiété si les faveurs que Dieu m'avait faites n'étaient pas plutôt des illusions. Enfin, mon âme se trouvait plongée dans une obscurité profonde. J'étais en proie à ce tourment, quand Notre-Seigneur m'adressa la parole. Il me dit de ne pas me désoler : « je verrais par là quel serait mon malheur s'il venait à s'éloigner de moi, et le peu de sécurité que présente cette vie mortelle ». Je compris les avantages d'une guerre et d'un combat qui donnent lieu à une si grande récompense, et en même temps je vis quelle compassion Notre-Seigneur nous porte, à nous qui vivons en ce monde. Il me dit encore « que je ne devais pas croire qu'il m'eût oubliée : jamais il ne m'abandonnerait, mais je devais, de mon côté, faire les efforts en mon pouvoir ». Il m'adressa ces paroles avec une bienveillance et une tendresse particulières, et en ajouta quelques autres, qui mirent le comble à sa bonté. Je ne vois pas de motif de les rapporter ici. Bien souvent il me dit, en me témoignant beaucoup d'amour : *Désormais tu es mienne, et moi je suis tien.* Moi, je lui dis d'ordinaire et avec vérité, je crois : Que m'importe, Seigneur, ce qui me regarde ? Pour moi, il n'y a que vous.

Quand je me souviens de ce que je suis, ces paroles et ces caresses me causent une confusion si extrême, qu'il me faut, ce me semble, plus de courage pour recevoir de telles faveurs que pour porter les plus cruelles épreuves : je crois l'avoir déjà fait remarquer, et de temps en temps je le dis encore à

mon confesseur. Dans ces moments, je perds en quelque sorte le souvenir de toutes les bonnes actions de ma vie; il ne me reste plus qu'une simple vue de ma misère, sans discours de l'entendement, ce qui parfois me semble aussi surnaturel.

Par instants, je me sens saisie d'une soif de la communion si ardente, qu'il m'est bien difficile d'en donner une idée. Cela m'arriva un matin où la pluie, tombant à torrents, semblait m'interdire de mettre le pied hors de la maison. Je sortis cependant, et me trouvai tellement hors de moi par la véhémence de ce désir, qu'eût-on dressé des lances contre ma poitrine, j'aurais passé au travers : comment la pluie eût-elle pu m'arrêter? Arrivée à l'église, je fus saisie d'un grand ravissement. Il me sembla voir les cieux s'ouvrir, et non plus simplement s'entr'ouvrir comme d'autres fois. Ce trône que je vous ai dit, mon père, avoir déjà vu, s'offrit alors à mes regards. Au-dessus de ce trône, il y en avait un autre où, sans rien voir, mais par une connaissance que je ne saurais rendre, je compris que siégeait la divinité. Ce second trône me paraissait soutenu par des animaux, dont il me semble avoir entendu expliquer la signification, et je me demandai s'ils ne représentaient pas les évangélistes. Comment ce trône était-il fait et quel était Celui qui y siégeait, c'est ce qui ne me fut pas montré. J'aperçus seulement une grande multitude d'anges, qui me parurent surpasser en beauté, sans aucune comparaison, tous ceux que j'avais encore vus dans le ciel. Je me dis que ce pourraient bien être des séraphins ou des chérubins, car leur gloire est bien supérieure à celle des autres anges. Ils paraissaient tout embrasés. Je le répète, il y a une grande diversité entre les

anges. La félicité que je ressentis en cet instant est impossible à rendre, ni par écrit, ni de vive voix ; pour se la figurer, il faut l'avoir éprouvée. Je compris que tout ce qui peut se désirer se rencontrait là, et cependant je ne vis rien. Il me fut dit — par qui ? je l'ignore — que mon pouvoir se bornait à comprendre que c'était chose incompréhensible, et à reconnaître qu'en comparaison de ce bien, tout n'est que néant. A partir de ce jour, mon âme était toute confuse de se voir capable de s'arrêter à quelque objet créé, et surtout de s'y affectionner, le monde entier me faisant l'effet d'une fourmilière. Je communiai et j'entendis la messe ; j'ignore comment j'en fus capable. Tout ceci m'avait paru fort court ; aussi ma surprise fut-elle bien grande lorsque entendant sonner l'horloge, je vis que j'étais restée deux heures dans ce ravissement et cette béatitude.

Je considérais ensuite avec étonnement les effets de ce feu du véritable amour divin, qui vient d'en haut. Il ne s'allume que quand il plaît à la divine Majesté, car, je le répète encore, j'ai beau le vouloir, faire pour cela des efforts, en mourir de désir, il n'est pas en mon pouvoir d'en faire jaillir une étincelle. Son seul contact consume, ce semble, tout le vieil homme avec ses défauts, ses langueurs et ses misères. Comme le phénix, dont j'ai lu quelque part qu'il renaît de ses cendres, l'âme ici subit un renouvellement total. Ses désirs se trouvent entièrement changés, sa vigueur devient extraordinaire. Ainsi transformée, elle marche avec une pureté toute nouvelle dans les voies de Dieu. Tandis que je suppliais Notre-Seigneur de m'en faire la grâce, afin de commencer tout de nouveau à le servir, il me dit : *Cette comparaison est juste. Aie soin de ne*

pas l'oublier et de t'en servir pour te perfectionner toujours davantage.

Un jour que j'étais agitée du doute dont j'ai parlé plus haut, me demandant si ces visions venaient de Dieu, Notre-Seigneur m'apparut et me dit avec sévérité : *O enfants des hommes ! Jusqu'à quand aurez-vous le cœur dur ?* Il ajouta « que je devais examiner sérieusement une chose : Étais-je, oui ou non, toute à lui ? Si j'étais toute à lui, comme il était vrai, je devais croire qu'il ne me laisserait point aller à ma perte ». Cette exclamation m'ayant fort affligée, il me dit de nouveau, avec beaucoup de tendresse et de bonté, de ne pas me désoler : « il savait bien que j'étais prête à tout pour son service ; ainsi, l'objet de mes désirs s'accomplirait ». Et en effet, il m'accorda ce que je lui demandais alors. Il me dit encore de considérer les accroissements que prenait tous les jours mon amour pour lui : « c'était une preuve que ces visions ne venaient point du démon ; je ne devais pas croire que Dieu laissât à cet ennemi tant d'empire sur les âmes de ses serviteurs ». *Non*, ajouta-t-il, *il n'est pas en son pouvoir de te donner cette lumière de l'esprit et cette paix dont tu jouis.* Il me dit aussi que tant de personnes, et d'une telle autorité, m'ayant assuré que ces faveurs venaient de Dieu, je ferais mal de ne pas les croire.

Un jour, pendant que je récitais le psaume *Quicumque vult* (1), il me fut donné à entendre de quelle manière il y a un seul Dieu et trois Personnes, et cela si clairement, que j'en fus remplie d'admiration et de joie. Cette grâce me servit admirablement à mieux connaître la grandeur de Dieu et les mer-

1. C'est-à-dire le symbole dit de saint Athanase.

veilles de ses œuvres. Maintenant, lorsque je pense à la très sainte Trinité ou que j'en entends parler, il me semble comprendre comment ce mystère est possible, et c'est pour moi une grande consolation.

Un jour de l'Assomption de la Reine des anges, notre Souveraine, il plut au Seigneur de me favoriser de la grâce suivante. Je vis dans un ravissement comment elle fut élevée dans les cieux, avec quelle allégresse et quelle solennité elle y fut reçue, et la place qu'elle y occupe. Dire comment tout ceci se passa, m'est impossible, mais la félicité qu'éprouva mon âme à la vue de tant de gloire fut extraordinaire. Il m'en demeura des effets immenses, et en particulier une plus grande soif des souffrances, avec un ardent désir de faire quelque chose pour l'auguste Souveraine qui a mérité une pareille gloire.

Un jour que je me trouvais dans l'église d'un collège de la Compagnie de Jésus, j'aperçus, pendant que les frères de la maison communiaient, un dais fort riche au-dessus de leurs têtes. Cela m'arriva par deux fois ; quand d'autres personnes communiaient, je ne le voyais point.

CHAPITRE XL

ELLE ACHÈVE LE RÉCIT DES FAVEURS INSIGNES QU'ELLE A REÇUES DE DIEU. PLUSIEURS DE CES FAVEURS RENFERMENT DE PRÉCIEUX ENSEIGNEMENTS. ELLE S'EST PRÉOCCUPÉE DE RAPPORTER DE PRÉFÉRENCE CELLES QUI PEUVENT ÊTRE UTILE AUX AMES. CE CHAPITRE TERMINE LA RELATION DE SA VIE, DONT DIEU VEUILLE TIRER SA GLOIRE. AMEN.

SOMMAIRE. — *Dieu se manifeste à la sainte comme Vérité suprême. — Elle voit son âme sous la forme d'un miroir, au centre duquel se trouve Notre-Seigneur. — Elle connaît par une lumière admirable comment Dieu renferme toutes choses en lui-même. — Vues prophétiques relatives à plusieurs ordres religieux. — Notre-Seigneur la console et l'instruit en diverses nécessités. — Disposition intérieure de la sainte au moment où elle achève la relation de sa Vie. — Lettre d'envoi.*

Un jour que j'étais en oraison, je me sentis inondée de tant de délices, que me réputant indigne d'une si grande faveur, je me mis à considérer combien plus justement je méritais la place que j'avais vue m'être préparée dans l'enfer, souvenir qui, je l'ai déjà remarqué, ne s'efface jamais de ma mémoire. A cette pensée, mon âme s'embrasa davantage encore, et je me trouvai emportée par un ravissement dont je ne puis donner l'idée. Mon esprit semblait rempli et tout pénétré de la majesté qui m'avait déjà été dévoilée d'autres fois. Dans cette majesté, je connus une vérité qui est la pléni-

tude de toutes les vérités. Je ne saurais dire comment la chose se passa, car je ne vis rien. J'entendis les paroles suivantes, sans savoir qui les proférait, mais comprenant très bien qu'elles venaient de la Vérité même : *Ce que je fais pour toi en ce moment n'est pas peu de chose ; c'est une des plus grandes grâces dont tu me sois redevable, car tous les maux qui arrivent dans le monde viennent de ce que l'on n'a pas une parfaite connaissance des vérités de l'Ecriture. Et cependant, pas un tilde ne manquera de s'accomplir.* Il me vint alors en pensée que je l'avais toujours cru ainsi et que tous les fidèles le croyaient de même, mais il me fut dit : *Ah ! ma fille, qu'il y en a peu qui m'aiment véritablement ! S'ils m'aimaient, je ne leur cacherais pas mes secrets. Sais-tu ce que c'est que m'aimer véritablement ? C'est comprendre que tout ce qui ne m'est pas agréable n'est que mensonge. Cette vérité, que tu n'entends pas à présent, te sera clairement dévoilée par le profit qu'en retirera ton âme.*

Ces paroles se sont pleinement réalisées : le Seigneur en soit béni ! Depuis, tout ce qui ne va pas à la gloire de Dieu me semble à tel point vanité et mensonge, que je ne puis l'exprimer. Aussi, quelle pitié m'inspirent ceux que je vois plongés dans les ténèbres à l'égard de cette vérité ! De ceci je tirai plusieurs avantages que je rapporterai tout à l'heure, sans parler de bien d'autres que je me sens impuissante à rendre. Notre-Seigneur m'adressa en cette occasion une parole d'ineffable bonté. J'ignore ce qui se passa, car je ne vis rien ; mais j'entrai dans des dispositions que je ne saurais non plus expliquer. C'était, entre autres choses, une énergie extraordinaire pour me conformer de toutes mes

forces à la moindre parole des divines Ecritures. Pour y parvenir, rien, ce me semble, ne serait capable de m'arrêter.

Une vérité dérivée de cette divine Vérité, qui me fut ainsi découverte sans que je susse comment ni par qui, me resta gravée dans l'esprit. Elle produit en moi un respect tout nouveau envers Dieu, car elle porte avec elle une notion de sa majesté et de sa puissance entièrement inexprimable. Ce que je comprends fort bien, c'est la haute valeur d'un tel don. Il m'en est demeuré un grand désir de ne dire que des choses d'une vérité absolue, d'une vérité bien différente de celle qui a cours dans le monde, et il me devint très pénible d'avoir à y vivre. Cette grâce laissa aussi dans mon âme un amour très tendre, beaucoup de consolation et d'humilité. Notre-Seigneur, je le crois, m'enrichit alors de très grands biens : j'ignore de quelle manière, mais j'étais sans inquiétude qu'il y eût là de l'illusion. Sans rien voir, je compris combien il est avantageux de ne faire aucun cas de tout ce qui ne sert point à nous approcher de Dieu. Par là aussi, je compris ce que c'est que de marcher dans la vérité, en présence de la Vérité. Et Notre-Seigneur me fit connaître qu'il est lui-même cette Vérité.

Tout cela me fut découvert, tantôt par des paroles et tantôt sans paroles, mais d'une manière plus claire encore. Au sujet de cette Vérité, je connus d'admirables vérités que n'auraient pu m'enseigner bien des docteurs réunis. Non, jamais ils n'auraient été capables de les imprimer si vivement dans mon esprit, pas plus que de me montrer dans un tel jour la vanité du monde.

Cette Vérité qui me fut ainsi manifestée est Vérité

en elle-même, elle est sans commencement et sans fin. Toutes les autres vérités dépendent de cette Vérité, de même que tous les autres amours dépendent de cet Amour et toutes les autres grandeurs, de cette Grandeur. Mais ce que j'en dis n'est qu'obscurité, auprès de la lumineuse évidence dans laquelle il plut à Dieu de me le découvrir. Ah ! qu'il est merveilleux le pouvoir de cette Majesté, qui peut enrichir soudain de si précieux avantages et imprimer dans l'âme de si hautes vérités ! O Grandeur ! ô Majesté ! qui êtes devenue mienne ! Que faites-vous, ô le tout-puissant Maître de mon cœur ? Songez à qui vous accordez ces souveraines faveurs. Avez-vous oublié que cette âme a été un abîme de mensonges, un océan de vanités, et cela purement par sa faute ? Vous m'aviez donné une horreur naturelle du mensonge, et sur combien de points cependant ne me suis-je pas portée vers le mensonge ? Eh quoi ! mon Dieu, tant d'amour, tant de bonté envers une âme qui s'en est rendue si indigne ! Cela peut-il se souffrir ? Cela peut-il se concilier ?

Un jour que j'assistais aux heures avec la communauté, j'entrai soudain en recueillement et mon âme me fut représentée sous la forme d'un clair miroir. Revers, côtés, haut, bas, tout était lumineux. Au centre, apparaissait Jésus-Christ Notre-Seigneur, comme il se montre à moi d'ordinaire. Dans toutes les parties de mon âme, je le voyais réfléchi comme en un miroir, et en même temps — de quelle manière, je suis impuissante à le dire — ce miroir s'imprimait tout entier en Notre-Seigneur, par une communication pleine d'amour et impossible à rendre. Ce que je sais très bien, c'est que cette vision m'apporte un très grand profit toutes les fois

que j'y songe, spécialement après la communion. Il me fut montré comment, lorsque l'âme est en état de péché mortel, ce miroir se couvre d'un épais brouillard et devient extrêmement noir, en sorte que Notre-Seigneur ne peut plus y apparaître ni s'y laisser voir, bien qu'il soit toujours présent en tant que donnant l'être. S'agit-il des hérétiques, le miroir est comme brisé, ce qui est bien pire que d'être simplement obscurci. Il y a bien de la différence entre voir ces choses et les rapporter, car il est extrêmement difficile d'en donner l'idée. L'utilité que j'en tirai fut immense. Mais combien profonde est ma douleur, à la pensée que par mes fautes j'ai tant de fois obscurci mon âme, et me suis privée de la vue d'un tel Maître!

Cette vision me semble pouvoir aider les personnes qui s'exercent au recueillement, à se représenter Notre-Seigneur au plus intime de leur âme. Cette représentation intérieure, je l'ai déjà dit, impressionne davantage et est plus fructueuse que les représentations extérieures. Plusieurs livres sur l'oraison nous disent aussi que c'est en nous-mêmes que nous devons chercher Dieu. Saint Augustin, en particulier, nous assure qu'après l'avoir cherché dans les places publiques et au milieu des plaisirs, il ne l'avait trouvé nulle part comme au dedans de lui (1). Evidemment il n'y a pas de meilleure méthode. Il n'est plus besoin de monter jusqu'au ciel : entrons en nous-mêmes, cela suffit. La pratique contraire fatigue l'esprit, distrait l'âme et apporte moins de profit.

J'ai maintenant un conseil à donner aux personnes

1. *Confess.*, lib. IX, cap. XL.

que la chose concerne. Voici ce qui se produit parfois dans les grands ravissements. Le temps de l'union, qui tient toutes les puissances ravies, étant passé — et ce temps, comme je l'ai dit, est toujours de peu de durée, — le recueillement peut continuer encore, de façon que l'âme reste impuissante à reprendre ses fonctions extérieures, la mémoire et l'entendement étant comme en délire et dans une sorte de frénésie. Voilà, je le répète, ce qui se produit parfois, surtout dans les commencements. Cela vient peut-être de ce que l'infirmité de notre nature étant incapable de soutenir une aussi forte action de l'esprit, l'imagination s'en trouve affaiblie. Je sais, du moins, que cela se passe de la sorte chez certaines personnes. A mon avis, elles devraient avoir le courage de renoncer momentanément à l'oraison, quitte à lui rendre plus tard le temps qu'elles lui retrancheraient ainsi. Ce tempérament est bon à observer, et si on le néglige, il pourrait en résulter de notables inconvénients. L'expérience l'a montré, et il est sage de voir ce que notre santé est capable de porter.

En tout, l'expérience est nécessaire. Il faut aussi une direction spirituelle, car lorsqu'une âme en est là, il se présente mille choses qu'elle a besoin de communiquer. Si pourtant, après avoir cherché un directeur, elle n'en trouve point, le Seigneur ne manquera pas de lui venir en aide, comme il l'a fait pour moi, toute misérable que je suis. Il y a peu de directeurs, je crois, qui aient l'expérience de faveurs si élevées, et quand ils ne l'ont pas, il leur est impossible de donner conseil à ces âmes sans leur causer bien des peines et des inquiétudes. Mais le Seigneur tient compte de tout cela. Le mieux est donc de s'ouvrir à un confesseur expérimenté. Je

J'ai déjà dit ailleurs, et peut-être en est-il de même pour tout ce que je marque ici. Mais comme je n'en ai pas un souvenir distinct, je ne crains pas de me répéter, ces points étant de la plus haute importance, surtout pour les femmes. Aussi bien, y a-t-il beaucoup plus de femmes que d'hommes favorisées de ce genre de grâces. Je l'ai entendu dire au saint frère Pierre d'Alcantara, et j'ai pu d'ailleurs m'en convaincre moi-même. Il assurait que les femmes avançaient beaucoup plus rapidement que les hommes dans ce chemin, et il en donnait d'excellentes raisons. Je ne vois pas de motif de les signaler ici, mais elles étaient toutes à la louange des femmes.

Un jour que je me trouvais en oraison, il me fut représenté en un moment, sans objet distinct, mais d'une manière extrêmement lumineuse, comment toutes choses se voient en Dieu et sont contenues en lui. L'écrire n'est pas en mon pouvoir, et pourtant mon âme en garda une empreinte ineffaçable. C'est une des plus grandes grâces que Dieu m'ait faites, et qui m'ont couverte de plus de honte et de confusion au souvenir de mes péchés. Oui, j'en suis convaincue, s'il avait plu au Seigneur de me donner cette vue plus tôt, et s'il l'avait accordée à tous ceux qui l'offensaient, ni eux ni moi nous n'aurions jamais eu le cœur ni la hardiesse de pécher. J'allais dire : *Il me fut montré*, et cependant je ne puis assurer avoir vu quelque chose. Pourtant, il doit bien y avoir eu une vue quelconque, puisque je vais pouvoir me servir d'une comparaison. Seulement, ce mode de percevoir est si subtil et si délicat, qu'il doit échapper à l'entendement. Peut-être aussi ne sais-je pas bien me rendre compte de ces visions qui semblent perçues sans image. Il peut se faire que pour quelques-

unes d'entre elles, il y ait réellement image; mais comme les puissances sont alors ravies, elles se trouvent ensuite incapables de reconstituer ce dont le Seigneur a bien voulu leur accorder la vue et la jouissance.

Disons donc ceci : la divinité est comme un diamant parfaitement limpide et beaucoup plus grand que le monde — ou comme ce miroir auquel j'ai comparé l'âme dans la vision précédente, mais ici c'est chose inexprimable à cause de sa sublimité — et toutes nos actions se réfléchissent en ce diamant, qui se trouve renfermer toutes choses en lui-même, puisque rien ne peut échapper à son immensité. De quelle stupeur n'ai-je pas été saisie, en découvrant soudain tant de choses en ce très clair diamant! Et quelle n'est pas ma douleur, toutes les fois que je me rappelle avoir aperçu dans sa très pure lumière des actes aussi abominables que mes péchés! Non, vraiment, je ne sais comment je puis supporter un tel souvenir! Ma honte fut alors si extrême, que je ne savais plus où me cacher. Oh! que ne puis-je faire entendre ceci aux personnes qui commettent des péchés déshonnêtes et infâmes, afin qu'elles sachent bien que ces péchés ne demeurent point secrets et qu'à bon droit Dieu s'en tient outragé, puisqu'ils lui sont présents à ce point, puisque c'est sous ses yeux que nous nous portons à cet excès d'impudence!

Je compris alors à combien juste titre une seule faute mortelle mérite l'enfer. Non, il est impossible de se faire une idée de la gravité d'un tel acte, commis en la présence d'une Majesté si haute, qui lui est par nature souverainement opposée. Là aussi éclate dans tout son jour la miséricorde de Dieu,

puisque, sachant que ces vérités sont connues de nous, il daigne cependant nous souffrir.

Voici une réflexion que j'ai faite. Si une vue comme celle-ci cause à l'âme tant d'effroi, que sera-ce au jour du jugement, quand nous seront clairement dévoilées et cette Majesté souveraine et toutes les offenses par lesquelles nous l'aurons outragée? O Dieu! dans quel aveuglement ai-je vécu! Et que de fois n'ai-je pas tremblé au souvenir que j'évoque en ce moment! Ne vous en étonnez pas, mon père. Ce qui doit plutôt vous surprendre, c'est qu'ayant ces connaissances et jetant les yeux sur moi, je puisse encore vivre. Qu'il soit éternellement béni, Celui qui m'a si longtemps supportée!

Un jour que j'étais en oraison et que j'y goûtais, dans un profond recueillement, beaucoup de suavité et de repos, il me sembla que j'étais tout environnée d'anges et très proche de Dieu. Je me mis à implorer la divine Majesté en faveur de l'Eglise. Je connus alors les grands fruits que ferait un certain ordre dans la suite des temps, et le courage avec lequel ses membres soutiendraient la foi.

Un autre jour, commè je priais auprès du très saint Sacrement, un saint dont l'ordre est un peu déchu se fit voir à moi. Il tenait un grand livre entre les mains. L'ayant ouvert, il me dit d'y lire les paroles suivantes, tracées en caractères grands et distincts : *Dans les temps à venir, cet ordre sera florissant et comptera beaucoup de martyrs.*

Un autre jour encore, tandis que j'étais au chœur pour matines, six ou sept religieux, qui me semblaient appartenir à ce même ordre, m'apparurent et se placèrent devant moi, une épée à la main. Cela signifiait, je pense, qu'ils sont destinés à défendre

la foi. En effet, un autre jour que j'étais en oraison, je fus ravie en esprit et je me vis dans une vaste plaine où se livrait un grand combat. Les religieux de cet ordre luttaient avec beaucoup d'ardeur; leurs visages étaient beaux et tout en feu. Ils renversaient à terre beaucoup d'ennemis vaincus, et ils en tuaient un certain nombre. Cette bataille me semblait livrée contre les hérétiques.

Le saint dont je viens de parler s'est montré à moi plusieurs fois, et m'a dit diverses choses; il m'a remercié des prières que je fais pour son ordre, et m'a promis de me recommander au Seigneur. Je ne désigne pas les ordres dont il s'agit, afin que les autres ne puissent s'en offenser. S'il plaît à Dieu d'en révéler les noms, il saura bien le faire. Mais chaque ordre, je veux dire, chacun des membres de ces ordres, devrait faire en sorte que ce fût par lui que Dieu accordât à son ordre le bonheur de servir l'Eglise dans les pressants besoins où elle se trouve aujourd'hui. Heureuses les vies qui se sacrifieront à une telle cause!

Quelqu'un me pria un jour de demander à Dieu de lui faire connaître s'il était de son bon plaisir qu'il acceptât un évêché. Après la communion, Notre-Seigneur me dit : *Lorsqu'il aura compris avec toute évidence et clarté que la véritable domination consiste à ne rien posséder, alors il pourra l'accepter.* Le divin Maître me faisait entendre par là que les personnes élevées aux prélatures doivent être bien éloignées de les affectionner et de les désirer, ou tout au moins de les rechercher.

Telles sont, entre beaucoup d'autres, les grâces dont Dieu a comblé et comble encore continuellement cette pécheresse. Je ne vois pas de motif d'en

rapporter un plus grand nombre : ce qui précède suffit pour faire connaître mon âme et la conduite de Dieu sur elle. Qu'il soit à jamais béni d'avoir veillé sur moi avec tant de sollicitude !

Notre-Seigneur, voulant un jour me consoler, me dit avec beaucoup d'amour de ne pas m'affliger, « que nous ne pouvions dans cette vie être toujours en un même état : tantôt je sentirais de la ferveur et tantôt j'en serais privée; tantôt je serais en paix, tantôt dans l'inquiétude et les tentations; mais je devais espérer en lui et ne rien craindre ».

Je me demandais, une autre fois, si je devais regarder comme une attache la satisfaction que je goûte dans les rapports avec mes directeurs et les grands serviteurs de Dieu, comme aussi l'affection qu'ils m'inspirent, car en effet leurs entretiens me consolent toujours. Notre-Seigneur me dit alors « que si un malade en danger de mort se voyait redevable de la santé à un médecin, évidemment ce ne serait pas vertu de sa part de ne lui porter ni reconnaissance ni affection. Qu'aurais-je fait sans un tel secours? La conversation des personnes de vertu ne nuit point. Je devais avoir soin que mes paroles fussent mesurées et saintes, moyennant quoi, je pourrais continuer ces relations; loin de me nuire, elles me seraient très utiles ». Ces paroles me consolèrent beaucoup, car parfois, craignant qu'il n'y eût de l'attache, j'étais sur le point de renoncer à ces sortes d'entretiens.

C'est ainsi qu'en toutes choses ce bon Maître m'assiste de ses conseils, jusqu'à me dire comment je dois me comporter à l'égard des faibles et de quelques autres personnes. Jamais il ne me perd de vue.

Parfois, je me désole en me voyant si inutile à son

service, et obligée de donner à un corps aussi débile et aussi infirme que le mien plus de temps que je ne voudrais. Un jour que j'étais en oraison, l'heure d'aller dormir arriva. Je ressentais de vives douleurs et les approches de mon vomissement ordinaire. Me trouvant ainsi enchaînée par le corps, tandis que l'esprit réclamait du temps pour lui, j'en éprouvai un tel chagrin que je me mis à pleurer et à me désoler. Du reste, ce n'est pas en cette occasion seulement, mais en bien d'autres, que je m'en veux ainsi à moi-même. Le fait est que je me prends alors en horreur. Mais d'ordinaire, je le vois bien, je ne m'abhorre nullement et je ne manque pas de m'accorder les soins nécessaires. Encore, Dieu veuille que je ne dépasse pas les bornes de la nécessité ! Et sans doute, cela doit m'arriver souvent. Ce jour-là donc, tandis que j'étais toute désolée, Notre-Seigneur m'apparut et me témoigna beaucoup de tendresse. Il me dit de prendre ces soins pour son amour et avec résignation, parce que ma vie était encore nécessaire.

Je crois pouvoir l'assurer, depuis que j'ai pris la résolution de servir de toutes mes forces ce bon Maître, ce doux Consolateur, jamais je n'ai été dans la peine, car s'il me laisse d'abord un peu souffrir, il me donne ensuite tant de consolations que je n'ai aucun mérite à désirer les souffrances. A présent, elles me semblent la seule raison de l'existence, et je ne demande rien à Dieu avec autant d'ardeur. Je lui dis quelquefois du fond de mon cœur : Seigneur, ou mourir ou souffrir ! je ne vous demande pas autre chose. C'est avec un sentiment de joie que j'entends sonner l'horloge, dans la pensée qu'une heure de ma vie vient de s'écouler, et qu'en conséquence je suis un peu plus proche du moment de voir Dieu. D'au-

tres fois, au contraire, je me trouve dans une disposition où je ne répugne point à vivre et où je n'ai pas envie de mourir. C'est une sorte de tiédeur, d'obscurcissement général, et un effet de ces grandes et fréquentes peines intérieures dont j'ai déjà parlé.

Dieu a voulu que les grâces dont il me favorise soient connues du public. Quand il m'annonça, il y a plusieurs années, qu'il en serait ainsi, j'en éprouvai une vive douleur, et comme vous le savez, mon père, j'en ai bien souffert, parce que chacun les interprète à sa façon. Ce qui me console, c'est qu'il n'y a pas eu de ma faute. J'ai mis beaucoup de soin, de scrupule même, à n'en parler qu'à mes confesseurs, ou à des personnes à qui je savais qu'ils en avaient eux-mêmes parlé. Cette réserve ne venait point d'humilité, mais de la répugnance extrême que j'éprouvais à m'en ouvrir, même à mes confesseurs. Actuellement je suis en butte aux critiques de personnes bien intentionnées; il en est qui redoutent d'entrer en relation avec moi, et même de me confesser; d'autres viennent me faire des observations. Mais quand je vois, par ailleurs, que Notre-Seigneur a choisi ce moyen pour convertir beaucoup d'âmes — et j'en ai de très fortes preuves, — quand je songe en même temps à tout ce qu'il serait prêt à endurer pour une seule d'entre elles, je me mets, grâce à Dieu, fort peu en peine de tout le reste.

Cette disposition vient peut-être en partie de ce que sa Majesté m'a cachée dans ce petit coin si bien clos. J'espérais y rester ensevelie, sans qu'il fût désormais question de moi. Mes vœux ne se sont pas entièrement réalisés, et je me vois encore obligée de parler à quelques personnes. Mais comme je suis à l'abri de leurs regards, je me considère comme en

un port tranquille où, par la bonté de Notre-Seigneur, je trouverai la sécurité. Loin du monde, au milieu d'une si petite et si sainte compagnie, je vois les choses de haut, et je me soucie fort peu de ce que l'on peut dire ou entendre dire de moi. Je mets le moindre progrès spirituel d'une âme bien au-dessus de tous les jugements que l'on porte sur mon compte, car, depuis ma venue en ce monastère, c'est vers ce but, par la grâce de Dieu, qu'ont tendu tous mes désirs.

La vie est devenue pour moi une sorte de rêve, et tout ce qui frappe mes yeux, je crois le voir en songe. J'ignore ce que c'est qu'une peine ou une satisfaction de quelque importance. Un événement fait-il naître en moi l'une ou l'autre de ces impressions, elle passe si promptement, que j'en suis toute surprise, et non plus touchée que d'un rêve que j'aurais eu : ceci est la pure vérité. Et quand je voudrais goûter cette satisfaction ou m'attrister de cette peine, il me serait aussi impossible de le faire, qu'à une personne qui est en son bon sens, de s'attrister ou de se réjouir d'un songe qu'elle aurait eu en dormant. C'est que le Seigneur a réveillé mon âme de l'illusion où elle était plongée. Si autrefois tout cela me trouvait sensible, c'est que je n'étais ni mortifiée, ni morte aux choses de ce monde. Dieu veuille que je ne retombe pas dans mon premier aveuglement !

Voilà, mon seigneur et mon père, la vie que je mène présentement. Demandez à Dieu, je vous en prie, ou qu'il m'appelle à lui ou qu'il me donne les moyens de le servir. Plaise également à sa Majesté que cette relation vous soit de quelque utilité ! Faute de loisir, elle m'a bien donné un peu de peine. Mais, heureuse peine, si j'ai réussi à dire quelque chose qui

procure au Seigneur une seule louange de plus ! Je me regarderais comme largement payée, quand bien même vous devriez ensuite la jeter au feu. J'aimerais bien cependant qu'avant d'en venir là, vous la fissiez voir aux trois serviteurs de Dieu que vous savez, lesquels sont ou ont été mes confesseurs. Si c'est mal, il est juste qu'ils perdent la bonne opinion qu'ils ont de moi ; si c'est bien, vertueux et éclairés comme ils le sont, ils sauront, j'en suis sûre, remonter à la source, et ils béniront Celui qui s'est servi de moi pour le dire.

Que sa Majesté vous soutienne toujours de sa main, mon père, et fasse de vous un si grand saint, que vous puissiez, par vos lumières et votre expérience de la vie spirituelle, éclairer cette misérable, dépourvue d'humilité et démesurément hardie, qui n'a pas craint d'écrire sur des sujets si relevés ! Dieu veuille que je n'aie point mal fait de l'entreprendre ! Du moins mon intention et mon désir ont été de bien faire, d'obéir, et de porter quelque âme à louer le Seigneur à mon occasion. C'est d'ailleurs ce que je demande à Dieu depuis bien des années, et comme pour^hy arriver, les œuvres me font défaut, j'ai cru pouvoir me hasarder à mettre en ordre de cette manière ma vie désordonnée. A vrai dire, je n'y ai pas apporté plus de soin ni de temps qu'il n'en fallait pour l'écrire : je me suis contentée de relater, avec toute la simplicité et toute l'exactitude possibles, ce qui s'est passé en moi. Que le Seigneur me fasse accomplir parfaitement sa volonté — il est tout-puissant : s'il le veut, il en a le pouvoir — et qu'il ne permette point la perte d'une âme que par mille artifices et mille voies différentes, il a tant de fois arrachée à l'enfer et ramenée à lui ! Amen.

LETTRE D'ENVOI QU'ON LIT AU MANUSCRIT ORIGINAL

Jésus.

Que l'Esprit-Saint soit toujours avec vous. Amen.

Il n'y aurait pas de mal, je crois, à attirer votre attention sur le service que je vous rends en ce moment, et cela, pour vous obliger à me recommander très instamment à Notre-Seigneur. J'en aurais bien le droit, après tout ce que j'ai souffert en me voyant ainsi dépeinte et en rappelant à mon souvenir mes innombrables misères. Au reste, je puis dire en toute vérité qu'il m'en a plus coûté d'écrire les grâces dont Dieu m'a favorisée, que les offenses dont je me suis rendue coupable envers lui.

Je me suis conformée à la recommandation que vous m'aviez faite de donner de l'étendue à cet écrit, mais c'est à la condition que, de votre côté, vous tiendrez votre promesse, et que vous déchirez ce qui vous paraîtra défectueux. Je n'avais pas achevé de le relire, et voici qu'on vient le chercher de votre part. Certains passages manqueront peut-être de clarté, et il y aura des répétitions. Je disposais de si peu de temps, que je n'ai pu revoir à mesure ce que j'écrivais.

Je vous supplie de corriger cette relation, et de la faire transcrire, dans le cas où elle serait remise au père maître Avila, car on pourrait reconnaître mon écriture. Tout mon désir est qu'on prenne des mesures pour qu'il la voie, car c'est dans cette intention que je l'ai commencée. S'il estime que je suis en bon chemin, ce sera pour moi une très grande consolation. J'ai fait pour cela, me semble-t-il, tout ce qui dépendait de moi; à vous maintenant de disposer

les choses de la manière que vous jugerez convenable. Mais songez que vous avez des obligations à l'égard d'une personne qui vous confie ainsi son âme. Tant que je vivrai, je recommanderai la vôtre à Notre-Seigneur. Hâtez-vous donc de servir sa Majesté, afin de pouvoir ensuite m'assister moi-même. Vous verrez par cet écrit ce que l'on gagne à se donner tout entier, comme vous avez déjà commencé à le faire, à Celui qui se donne à nous sans réserve. Qu'il soit éternellement béni ! J'espère de sa bonté que nous nous verrons là-haut, où nous connaissons, vous et moi, mieux encore qu'en ce monde, l'immense miséricorde dont il a usé à notre égard, et où nous chanterons éternellement ses louanges. Amen.

Ce livre a été achevé en juin 1562.

Cette date doit s'entendre de l'époque où la mère Thérèse de Jésus écrivit cette relation pour la première fois, sans distinction de chapitres. Elle fit plus tard cette transcription, et ajouta bien des faits survenus à une date ultérieure, par exemple : la fondation du monastère de Saint-Joseph d'Avila, que l'on peut voir au feuillet 169.

FRÈRE DOMINIQUE BAÑES.

RELATIONS SPIRITUELLES
ADRESSEES PAR SAINTE THERESE
A SES DIRECTEURS

RELATIONS SPIRITUELLES

ADRESSÉES PAR SAINTE THÉRESE

A SES DIRECTEURS

I

AU MONASTÈRE DE L'INCARNATION D'ÁVILA.

Fin de 1560.

JÉSUS

La manière dont je fais maintenant oraison, est celle-ci. Il est rare qu'au temps de l'oraison je puisse discourir avec l'entendement, car aussitôt mon âme entre dans le recueillement et la quiétude, ou bien dans un tel ravissement, que je me trouve hors d'état de me servir de mes puissances et de mes sens. Je deviens alors incapable de tout, sauf d'entendre : encore, ne puis-je saisir le sens des paroles.

Fort souvent, sans que je veuille penser à Dieu, alors que je m'occupe même d'autre chose et que, par ailleurs, la sécheresse jointe aux souffrances physiques, semblerait devoir rendre inutiles tous mes efforts pour entrer en oraison, je me trouve saisie soudain, et d'une manière irrésistible, par ce

recueillement et cette élévation d'esprit. Puis, en un instant, j'éprouve les effets et le profit spirituel qu'apportent les faveurs de ce genre. Tout cela, sans que j'aie eu de vision, sans que j'aie entendu de parole, sans que je sache même où je suis. En même temps que mon âme est comme perdue (1), je la vois enrichie de tels avantages, que si je voulais les acquérir par mon travail, je n'y arriverais pas en un an.

D'autres fois, ce sont de violents transports, accompagnés d'une soif de Dieu si ardente, que je ne sais plus que devenir. On dirait que je vais expirer; alors je pousse des cris, et j'appelle mon Dieu. Ces transports sont d'une force inouïe. Quelquefois je ne puis rester assise, tant les élans ont de véhémence. C'est une peine qui s'empare de moi sans que je fasse rien pour la provoquer, et elle est si précieuse, que mon âme voudrait la voir durer autant que l'existence. Ces mouvements passionnés viennent du désir de quitter la vie, et de cette vue que mon mal est sans remède, puisque le seul moyen de voir Dieu, c'est de mourir, et que je ne puis me donner la mort. Alors mon âme estime que tout le monde est dans la joie, excepté elle, que tout le monde trouve du soulagement dans ses peines, et qu'il n'en est point pour elle. Il y a là une angoisse indicible. Et si le Seigneur ne prêtait secours au moyen d'un ravissement qui ramène le calme, et met l'âme dans le repos et la jouissance — soit en lui procurant la vue d'une partie de ce qu'elle désire, soit en lui donnant l'intelligence d'autres merveilles, — il lui serait impossible, je crois, de voir la fin de son tourment.

1. C'est-à-dire privée de l'usage de ses puissances.

D'autres fois, il me vient des désirs de servir Dieu, avec des transports si impétueux que je ne puis en donner l'idée, et une peine très vive de me voir inutile à tout. Dans ces moments, il me semble qu'il n'y a ni épreuve, ni obstacle qui soit capable de m'arrêter, ni mort ni martyre qui ne me devienne aisé à supporter : tout cela aussi, sans réflexion préalable, mais par une motion soudaine. Je ne sais d'où me vient une telle intrépidité. Je voudrais faire retentir ma voix pour représenter à tous les hommes combien il leur importe de ne pas se contenter de peu au service de Dieu, et de quels biens il nous enrichira si nous nous disposons à les recevoir. Encore une fois, ces désirs sont tels, que je me consume intérieurement, voyant que j'aspire à l'impossible. L'infirmité de mon corps me met, ce semble, dans l'impuissance de rendre aucun service à Dieu. Et cependant, sans mon état de vie qui me tient enchaînée, j'arriverais encore, dans la mesure de mes forces, à exécuter des choses très signalées. A la vue de cette complète impuissance à rien faire pour Dieu, j'éprouve une douleur que je ne puis rendre. Elle se termine par la suavité, le recueillement, la consolation spirituelle.

Sous l'impression de ces désirs passionnés de servir Dieu, j'ai essayé parfois de faire des pénitences, mais j'en suis incapable. Elles me soulageraient cependant beaucoup, et de fait, celles que je pratique m'apporte allègement et allégresse, tout insignifiantes qu'elles sont d'ailleurs à cause de la faiblesse de mon corps. Je crois pourtant que si je suivais mon inclination, emportée par ces désirs, j'en ferais d'excessives.

Quelquefois j'éprouve une vive souffrance d'avoir

à traiter avec le prochain, et ma peine est telle, que j'en verse des larmes abondantes. C'est que tout mon désir est d'être seule. Lors même que je ne prie ni ne lis, la solitude me charme. Les entretiens, surtout ceux des parents et des proches, me sont à charge; j'y suis comme une esclave vendue. J'excepte les personnes avec lesquelles je parle de l'oraison et des choses de l'âme; car auprès de celles-là, je trouve joie et consolation. Parfois cependant, elles me fatiguent, je voudrais ne pas les voir et m'en aller en un lieu où je serais seule. Mais ceci est rare, surtout à l'égard des guides de ma conscience, qui me consolent toujours.

D'autres fois, ce m'est un tourment d'être obligée de manger et de dormir, et surtout de voir que je puis moins que personne m'en dispenser. Je m'en acquitte pour plaire à Dieu, et lui offre la peine que j'en éprouve.

Je trouve toujours que le temps passe trop vite et que je n'en ai pas pour prier; jamais je ne me lasserais d'être seule. J'aspire sans cesse à trouver du temps pour lire, car la lecture a toujours eu pour moi beaucoup d'attrait. Cependant je lis très peu, car dès que je prends un livre, j'entre dans un recueillement savoureux, en sorte que la lecture se change en oraison. Mais cela même est assez rare, parce que j'ai beaucoup d'occupations. Si bonnes que soient ces occupations, je n'y trouve pas le même plaisir. Ainsi, je suis toujours à désirer du temps, et tout m'est à charge : cela vient sans doute de ce que je n'obtiens pas ce que je veux et ce que je souhaite.

Tous ces désirs, ces progrès dans la vertu, je les ai reçus de Notre-Seigneur depuis que je suis favo-

risée de cette oraison paisible, accompagnée de ravissements. Je me trouve tellement changée en mieux, qu'il me semble avoir été autrefois le dérèglement même. Ces ravissements et ces visions me procurent les avantages que je vais dire, et je puis assurer que s'il y a quelque bien en moi, il m'est venu de là.

Je sens une détermination très ferme de ne pas offenser Dieu, même véniellement, et je souffrirais mille morts plutôt que de le faire sciemment. Je suis résolue aussi à ne pas omettre, pour tous les trésors du monde et quelles que soient mes répugnances, une chose que je croirais être plus parfaite et plus agréable à Notre-Seigneur, dès lors que celui auquel j'ai remis le soin et la conduite de mon âme me dirait de la faire. Si j'agissais autrement, il me semble que je n'aurais pas la témérité d'adresser la moindre demande à Dieu Notre-Seigneur, ni de faire oraison. Avec tout cela néanmoins, je commets bien des fautes et bien des imperfections.

J'obéis à mon confesseur, quoique imparfaitement. Pourtant, quand je comprends qu'il veut une chose, ou qu'il me la commande, je crois pouvoir dire que je ne manquerais pas de la faire, et si je l'omettais, je croirais être bien trompée.

Je désire la pauvreté, mais en un degré imparfait. Cependant, quand j'aurais des trésors en ma possession, je ne voudrais pas, me semble-t-il, avoir de revenu à moi, pas plus que de l'argent en réserve pour mon usage particulier. Je ne me mets en peine de rien de semblable et souhaiterais n'avoir que le nécessaire. Malgré cela, je me sens très peu avancée dans cette vertu, car si je ne désire rien pour moi, je voudrais bien avoir de quoi donner; mais encore

une fois, pour moi je ne désire ni revenu ni quoi que ce soit.

Presque toutes les visions que j'ai eues m'ont procuré un progrès spirituel. Peut-être le démon m'induit-il en erreur sur ce point : je laisse à mes confesseurs le soin d'en juger.

Quand des choses belles et agréables, comme les eaux, la campagne, les fleurs, les parfums, la musique, etc., se présentent à moi, je voudrais, ce me semble, ne pas les voir et ne pas les entendre, tant il y a de différence entre ces objets et ceux qui s'offrent si souvent à mes regards. Aussi n'ont-elles plus le moindre attrait pour moi. J'en suis arrivée à en faire si peu d'estime, qu'un premier mouvement, voilà aujourd'hui tout l'effet qu'elles me produisent : à mes yeux, ce n'est que fumier.

Lorsque je m'entretiens avec des personnes du monde — ce dont je ne puis me dispenser, — dès lors qu'il s'agit de passe-temps non nécessaires, ou même d'une conversation trop prolongée sur des sujets d'oraison, je suis obligée de me faire violence, parce que cela m'est très pénible. Quant aux distractions que j'aimais autrefois et aux choses du monde, je les ai en aversion et elles me sont insupportables.

Ces désirs que j'éprouve d'aimer Dieu, de le servir et de le voir, ne sont pas amenés par des réflexions, comme autrefois quand j'éprouvais, ce me semble, beaucoup de dévotion et que je versais d'abondantes larmes. Ils proviennent d'un embrasement et d'une ardeur si excessive, qu'encore une fois, si Dieu ne venait à mon secours par un ravissement qui vient rassasier mon âme, je crois que j'en perdrais bientôt la vie.

Quand je vois des personnes avancées dans la perfection, ayant les fermes déterminations dont je viens de parler, détachées, courageuses, je leur porte une grande affection. J'aime à communiquer avec elles : il me semble qu'elles m'aident. Quant à celles que je vois timides, et qui me paraissent n'avancer qu'en hésitant dans les choses qui se peuvent très raisonnablement faire, elles m'affligent, elles me portent à implorer le secours de Dieu et celui des saints qui ont exécuté ces actes, dont nous nous effrayons aujourd'hui. Ce n'est pas que je me croie capable de rien, mais j'ai la conviction que Dieu assiste ceux qui s'exposent pour lui, et que jamais il ne nous manque quand nous nous confions en lui seul. Je voudrais rencontrer des personnes qui me fortifient dans cette croyance, qui m'encouragent à n'avoir aucun souci ni de la nourriture ni du vêtement, mais à tout attendre de Dieu. En parlant d'attendre de Dieu le nécessaire, je n'entends pas me dispenser de me le procurer, mais seulement éviter toute préoccupation inquiète. Depuis que Dieu m'a donné cette liberté, je m'en trouve très bien, et je m'efforce de m'oublier moi-même le plus possible. Il n'y a pas encore un an, je crois, que Notre-Seigneur m'a fait cette grâce.

Quant à la vaine gloire, grâce à Dieu, je n'ai, autant que j'en puis juger, aucun motif d'en concevoir ; je le vois clairement, je ne suis pour rien dans ces dons que Dieu m'accorde. Au contraire, je n'en comprends que mieux ma misère, car tous les efforts de mon esprit n'arriveraient jamais, je le vois, à me faire découvrir les vérités que je perçois dans un ravissement.

Depuis peu de temps, lorsque je traite de ces choses, il me semble qu'il s'agit d'une autre per-

sonne. Autrefois, j'éprouvais une honte extrême à les voir connues ; maintenant, je me dis que je n'en suis pas meilleure, mais plus mauvaise, puisque je profite si peu de tant de faveurs. Oui, en vérité, je crois qu'il n'y a jamais eu au monde une créature pire que moi sous tous les rapports. Ainsi les vertus des autres ont à mes yeux infiniment plus de mérite. Moi, je ne fais que recevoir des faveurs ; les autres recevront là-haut, d'un seul coup, ce qu'il plaît à Dieu de me donner ici-bas. Je le supplie donc de ne point me récompenser en ce monde. Je pense que s'il m'a conduite par ce chemin, c'est à cause de ma faiblesse et de ma misère.

Quand je suis en oraison — et même presque toujours, pour peu que je réfléchisse un instant, — il m'est impossible, même en faisant effort, de demander à Notre-Seigneur des satisfactions ou de les désirer, voyant que lui-même a toujours vécu au milieu des souffrances. Je le supplie donc de me les accorder aussi, en me donnant d'abord sa grâce pour les supporter.

Toutes ces choses, celles même qui sont d'une haute perfection, s'impriment si vivement en moi pendant l'oraison, que je suis tout étonnée de découvrir tant de vérités, et dans une telle lumière, que les choses de ce monde ne me paraissent plus que folie. J'ai même besoin d'un peu de réflexion pour me rappeler l'effet que me produisaient autrefois ces mêmes choses. Se désoler des morts qui surviennent et des adversités de la vie, ou du moins en éprouver une douleur prolongée, être sensible à l'affection des proches, des amis, etc., me paraît déraisonnable. Je veux dire que la vue de ce que j'ai été et de ce que j'éprouvais

autrefois, me porte à me tenir sur mes gardes.

Si j'aperçois dans les autres des choses qui semblent manifestement des péchés, je ne puis me résoudre à croire qu'ils offensent Dieu. M'arrive-t-il d'y réfléchir un peu — et ce n'est qu'un moment à peine, — jamais, si évidente que soit la faute, je ne puis en porter un jugement arrêté. Il me semble que tout le monde a le même désir que moi de servir Dieu. Le Seigneur m'a fait cette grande grâce, que jamais je ne m'arrête à une faute du prochain de manière à en garder ensuite le souvenir ; et si la pensée vient s'en offrir à moi, aussitôt je suis frappée d'une vertu qui se trouve en cette même personne. Ces sortes de choses ne me causent aucune peine ; ce qui m'afflige, c'est le péché en général. Les hérésies aussi me désolent souvent, et chaque fois que j'y pense, pour ainsi dire, il me semble que c'est le seul malheur à déplorer. Je m'attriste également quand je vois retourner en arrière des personnes qui s'adonnaient à l'oraison. Je m'en afflige, mais non à l'excès, parce que je tâche de ne point m'y arrêter.

Je me suis corrigée en partie de certaines recherches qui m'étaient habituelles ; mais sur ce point je ne me mortifie pas toujours, je le fais seulement quelquefois.

Autant que j'en puis juger, tout ce que je viens de dire est l'état ordinaire de mon âme. J'ajoute que j'ai l'esprit continuellement appliqué à Dieu. Lorsque je m'occupe d'autre chose, mon attention se trouve réveillée indépendamment de moi, je ne sais par qui. Ceci n'a pas lieu toujours, mais seulement quand je traite d'affaires importantes ; encore, grâce à Dieu, ces affaires ne m'absorbent-elles qu'à

certain moments, et non d'une manière continue.

De temps en temps — assez rarement toutefois, — bons sentiments, ferveurs, visions, tout disparaît et s'efface même de mon souvenir. J'ai beau faire, il ne m'en reste rien. Et cet état dure trois, quatre ou cinq jours. Tout cela me fait alors l'effet d'un rêve, ou du moins je ne puis me le remettre en mémoire. Les souffrances physiques m'assaillent toutes à la fois ; mon esprit se trouble, je ne puis m'appliquer aux choses de Dieu ; je ne sais plus sous quelle loi je vis. Si je lis, je ne comprends pas ce que je lis. Je me vois pleine de défauts et sans aucune ardeur pour la vertu ; et loin d'avoir ce grand courage qui m'est ordinaire, je me sens incapable de soutenir le moindre blâme qui me serait infligé par le monde. Il me vient alors à l'esprit que je ne suis bonne à rien, et je me demande pourquoi je sors de la voie commune. Je suis triste, je crois avoir trompé tous ceux qui pensent favorablement de moi. Je voudrais me cacher dans un endroit où je ne serais vue de personne, et ce désir de la solitude ne vient pas de vertu, mais de pusillanimité. Je me sens prête à quereller tous ceux qui voudraient me contredire. Telle est la guerre que j'endure, mais en même temps Dieu me fait la grâce de ne pas l'offenser plus qu'à l'ordinaire. Je ne lui demande pas de me tirer de cet état, mais seulement, supposé qu'il veuille m'y laisser toujours, de me soutenir de sa main, afin que je ne l'offense point. Je me sou mets de tout mon cœur à sa volonté, et je vois qu'il me fait une très grande grâce en ne me laissant pas toujours ainsi.

Ce qui m'étonne, c'est qu'en cet état, une seule

parole de celles que j'entends souvent, une vision, un recueillement de la durée d'un *Ave Maria*, ou encore la communion, rend la paix à mon âme, la santé à mon corps, la vivacité à mon intelligence, en même temps que la vigueur et les désirs que j'ai d'ordinaire. J'en ai fait bien des fois l'expérience. Au moins est-il manifeste que depuis plus de six mois, la communion m'apporte la santé. Les ravissements produisent quelquefois le même effet, et cela, pendant trois heures et plus. D'autres fois, cette amélioration dure la journée entière. Je ne crois pas que ce soit un effet de l'imagination, car je l'ai constaté, j'y ai bien pris garde. Ainsi, quand j'éprouve le recueillement dont je parle, je ne redoute aucune maladie. Lorsque j'ai simplement mon oraison d'autrefois, cette amélioration ne se produit point.

Tout ce que je viens de dire me fait croire que ces choses viennent de Dieu. Je sais où j'en étais auparavant : je suivais la voie de la perdition. Et en peu de temps, grâce à ces faveurs, une transformation complète s'est opérée. Mon âme en était dans l'étonnement, ne pouvant comprendre d'où lui venaient ces vertus. Je le voyais très bien, c'était un don gratuit, et non le résultat de mes efforts. Ce qui est pour moi de toute clarté, de toute évidence et absolument certain, c'est que, par là, Dieu m'a non seulement attirée à son service, mais arrachée à l'enfer, comme le savent les confesseurs qui ont entendu mes confessions générales.

Quand je vois une personne un peu au courant de ce qui me regarde, je voudrais pouvoir lui dévoiler ma vie, car il me semble qu'il y va de mon honneur que Notre-Seigneur reçoive en cela les louan-

ges qui lui sont dues. Tout le reste m'est indifférent. D'ailleurs, mon divin Maître le sait bien, il n'y a ni honneur, ni vie, ni gloire, ni bien quelconque du corps ou de l'âme, qui soit pour moi l'objet d'une attache ou d'un désir ; ce n'est pas mon avantage que je souhaite, mais sa gloire. Il en est ainsi, ou je suis bien aveugle.

Il m'est impossible de croire que ce soient là des moyens inventés par le démon pour s'emparer de mon âme et la perdre ensuite ; je ne le crois pas assez sot pour cela. Je ne puis me persuader non plus que quand bien même j'aurais mérité par mes péchés de tomber dans l'illusion, Dieu eût rejeté de si nombreuses prières que tant d'âmes pieuses lui ont adressées depuis deux ans ; car je supplie tout le monde de demander au Seigneur, ou qu'il fasse connaître si tout cela est pour sa gloire, ou qu'il daigne me conduire par un autre chemin. Je crois que si ces effets surnaturels n'étaient point de lui, il n'aurait pas permis qu'ils allassent toujours croissant.

Ces considérations et les raisons que m'ont données tant de saints personnages, raniment mon courage lorsque la vue de ma misère me fait craindre de n'être point sous l'action de Dieu. Quand je suis en oraison et dans les temps où je jouis de la paix, où j'ai l'esprit occupé de Dieu, tous les théologiens et toutes les saintes âmes qui sont dans le monde auraient beau se liguer pour me causer tous les tourments imaginables, et moi-même j'aurais beau faire tout au monde pour les croire, ils ne parviendraient pas à me convaincre de l'action du démon ; c'est de toute impossibilité. Lorsqu'on s'est efforcé de m'en persuader, j'ai tremblé en considé-

rant le mérite de ceux qui me parlaient ainsi. Sans doute, pensais-je, ils disent vrai, et moi, pauvre créature, je suis dans l'illusion. Mais à la première parole, à la première vision, au moindre recueillement, tout ce qui m'avait été dit s'en allait en fumée : je croyais à l'action de Dieu, sans pouvoir faire autrement. Tout ce qui est en mon pouvoir, c'est de me dire que le démon pourrait par moments y mêler la sienne. De fait, c'est très possible, je l'ai constaté, et je l'ai dit moi-même. Mais alors les effets sont différents, et à mon avis, une personne expérimentée ne s'y laissera point tromper.

Néanmoins, tout en étant fermement convaincue que Dieu agit en moi, je ne voudrais pour rien au monde m'écarter de ce que mon directeur estime être du plus grand service de Notre-Seigneur. Toujours il m'a été dit d'obéir, de ne rien dissimuler, qu'il y allait du bien de mon âme. Je suis très souvent reprise de mes fautes, et d'une manière qui me pénètre jusqu'aux entrailles ; lorsqu'il y a, ou qu'il peut y avoir, quelque danger dans les choses dont je m'occupe, je reçois des avis qui me sont d'une grande utilité. En même temps, on me remet en mémoire mes péchés passés, ce qui me perce de douleur.

Je me suis beaucoup étendue, et cependant, au regard des grands biens dont je me trouve enrichie au sortir de l'oraison, il me resterait encore beaucoup à dire. Cela n'empêche pas que je ne me voie ensuite très imparfaite, inutile à tout et fort misérable. Il peut se faire que je me trompe et que je ne sache pas reconnaître ce qui mérite estime ; mais le changement qui s'est opéré dans ma vie est notoire, et c'est ce qui me porte à juger de tout ceci

comme je viens de le dire. Au reste, je me borne à rapporter ce qu'il me semble avoir véritablement éprouvé.

Telles sont les choses très parfaites opérées par le Seigneur dans une créature aussi misérable et aussi imparfaite que moi. Je remets le tout à votre jugement, mon père, puisque vous connaissez mon âme très à fond.

II

AU PALAIS DE DOÑA LOUISE DE LA CERDA, A TOLÈDE.

Janvier-juillet 1562.

JÉSUS

Il y a plus d'un an, ce me semble, que j'ai écrit ce qui précède. Pendant tout ce temps, Dieu m'a soutenue de sa main : aussi, je n'ai pas reculé, je vois même en moi de grands progrès sur les points que je vais indiquer. Qu'il en soit béni !

Les visions et les révélations n'ont pas cessé, mais elles sont beaucoup plus élevées. Le Seigneur m'a enseigné une manière d'oraison qui me fait avancer davantage, qui me détache beaucoup plus des choses de cette vie, me donne plus de courage et de liberté.

Les ravissements aussi ont augmenté. Quelquefois ils sont d'une impétuosité extrême, en sorte qu'ils paraissent à l'extérieur, sans que je puisse l'éviter, et même lorsque je suis en compagnie. Il ne m'est pas possible de les dissimuler, sinon en donnant à entendre que c'est un évanouissement et que je souffre du cœur. J'ai grand soin d'y résister

au commencement ; parfois, cependant, je n'y réussis pas.

En ce qui regarde la pauvreté, je trouve que Dieu m'a beaucoup assistée, car actuellement je voudrais n'avoir le nécessaire que par aumône, aussi ai-je un ardent désir de vivre en un lieu où l'on ne subsisterait pas d'une autre manière. Il me semble qu'en vivant dans un monastère où l'on est sûr de ne manquer ni de nourriture ni de vêtement, on n'accomplit pas avec autant de perfection le vœu de pauvreté et le conseil de Jésus-Christ, qu'en vivant dans un autre sans revenus, où ces choses pourraient faire défaut. Les biens que procure la vraie pauvreté me paraissent nombreux, et je voudrais ne pas les perdre. Je sens par moments une foi très vive que Dieu ne peut manquer à ceux qui le servent, et je regarde comme impossible que jamais ses paroles soient frustrées de leur accomplissement. Il n'est donc pas en mon pouvoir de changer de sentiment sur ce point, ni de concevoir la moindre crainte. Lorsqu'on me conseille d'avoir des revenus, j'en ai beaucoup de peine, et alors j'ai recours à Dieu.

Je sens beaucoup plus de compassion pour les pauvres que je n'en avais auparavant. Ils me font une profonde pitié, et j'éprouve un ardent désir de les secourir, tellement que, si je m'écoutais, je leur donnerais les vêtements qui me couvrent. Ils ne m'inspirent aucun dégoût, quoique je les approche et les touche. C'est maintenant, je le vois, un don de Dieu ; auparavant je faisais l'aumône pour l'amour de lui, mais je n'avais pas pour les pauvres de compassion naturelle. Je constate sur ce point un progrès évident.

A l'égard des propos désavantageux que l'on

tient sur mon compte — et ils sont en grand nombre, ils me portent préjudice et viennent de bien des personnes, — je trouve également en moi un progrès notable. Je ne suis pas plus émue de tout cela, me semble-t-il, que si j'étais privée d'intelligence. Quelquefois, je puis dire presque toujours, je trouve que l'on a raison. J'en ressens même si peu de peine, que je crois n'avoir en cela rien à offrir à Dieu. Comme j'ai l'expérience du grand profit que mon âme en retire, il me semble, au contraire, qu'on me rend service. Aussi, dès que je me mets en oraison, je me trouve libre de la plus légère aigreur à l'endroit de ces personnes. Au moment où j'apprends ce qu'on dit de moi, j'en éprouve bien quelque chagrin, mais cela ne me cause ni trouble ni inquiétude. Bien plus, quand je vois d'autres personnes me porter compassion, je m'en déssole, car tous les affronts qui se rencontrent en cette vie me paraissent si insignifiants, qu'il n'y a pas lieu de s'en émouvoir. Il me semble que je me trouve au milieu d'un songe, et qu'au réveil tout s'évanouira.

Dieu me donne des désirs plus ardents de le servir, plus d'attrait pour la solitude ; enfin, comme je l'ai dit, un bien plus grand détachement, grâce à des visions qui m'ont montré le néant de tout. Je suis prête à quitter amis et parents, quels qu'ils soient. La parenté est même ce qui me captive le moins : les proches me sont singulièrement à charge. S'il s'agit de rendre à Dieu le plus léger service, je les quitte avec une liberté et un contentement entiers. Ainsi, je trouve partout la paix.

Certains avertissements qui m'ont été donnés dans l'oraison se sont vérifiés à la lettre.

Sous le rapport des grâces de Dieu, je suis de plus en plus favorisée ; mais pour ce qui est de le servir, je me trouve beaucoup plus misérable. C'est que le bien-être s'est accru pour moi, par suite de circonstances qui se sont présentées ; j'en éprouve souvent un profond chagrin. Je pratique fort peu la pénitence et l'on me rend beaucoup d'honneurs. A vrai dire, c'est la plupart du temps bien contre mon gré ; mais enfin, je mène une vie commode et nullement mortifiée. Que Dieu y remédie, puisqu'il peut le faire !

III

AU MONASTÈRE DE SAINT-JOSEPH D'AVILA.

1563.

Les pages qui sont de ma main ont été écrites il y a neuf mois environ. Depuis lors, je n'ai rien perdu des grâces que Dieu m'a faites. Il me semble même, autant que j'en puis juger, avoir acquis une liberté intérieure bien plus grande encore. Jusqu'ici je croyais avoir besoin des autres, et je me confiais encore quelque peu dans les secours du monde. Maintenant, j'ai compris jusqu'à l'évidence que tous les hommes ne sont que des tiges de romarin sec, sur lesquelles on ne peut s'appuyer, et qui rompent sous le moindre poids de critique et de contradiction. J'ai reconnu que le vrai moyen de ne pas tomber, c'est de s'attacher à la croix et de mettre sa confiance en Celui qui a daigné s'y étendre. Je le regarde comme l'Ami véritable, et depuis que je suis éclairée sur cette vérité, je me sens si puis-

sante, qu'avec l'aide de Dieu je résisterais, ce me semble, au monde entier soulevé contre moi.

Autrefois je désirais beaucoup qu'on me portât de l'affection ; à présent je ne m'en soucie plus. Il me paraît même que, sous un certain rapport, l'affection m'est à charge. J'excepte cependant celle des guides de mon âme, ou des personnes auxquelles je crois être utile : je désire être aimée des premiers afin qu'ils me supportent, et des autres pour qu'elles croient plus volontiers ce que je leur dis de la vanité de tout ce qui est ici-bas.

Au milieu des épreuves, des persécutions et des contradictions très violentes que j'ai portées ces derniers mois, Dieu m'a donné beaucoup de courage, et plus ces contradictions augmentaient, plus aussi croissait ma vigueur, sans que jamais je me sois lassée de souffrir. Quant aux personnes qui disaient du mal de moi, non seulement je ne leur en voulais pas, mais je leur portais, ce me semble, une nouvelle affection. Je ne sais comment cela pouvait se faire : évidemment, c'était un don de Dieu.

Quand je désire une chose, il est dans ma nature de la désirer avec ardeur. Maintenant mes désirs sont si calmes, que lorsque je les vois accomplis, je ne sais pas même si j'en éprouve de la joie. A moins qu'il ne s'agisse de l'oraison, peine ou plaisir, tout est chez moi si paisible, qu'on me dirait stupide. Oui, vraiment, il y a des jours où je semble en être là.

Les désirs que j'ai eus, et que j'ai encore, de faire des pénitences, sont très grands ; mais lorsque j'en fais, la véhémence du désir m'empêche tellement de les sentir que parfois, et même presque toujours,

elles me font l'effet d'un soulagement que je m'accorde. Au reste, j'en fais peu, parce que ma santé est très mauvaise.

Bien souvent, la nécessité de manger m'est insupportable, surtout quand je me trouve en oraison. En ce moment, elle m'est un supplice. Il faut que le tourment soit bien grand, car il me fait verser des larmes en abondance et proférer des plaintes, sans presque m'en apercevoir, ce qui ne m'est pas ordinaire. De fait, au milieu des épreuves très cruelles que j'ai endurées dans ma vie, je ne me souviens pas de m'être plainte. Sous ce rapport, je ne suis nullement femme, j'ai le cœur dur.

Je désire avec une ardeur plus grande encore qu'à l'ordinaire, voir au service de Dieu des personnes dégagées de tout et qui ne s'arrêtent point à la misérable comédie des choses d'ici-bas, et ce désir regarde surtout les hommes de doctrine. Quant aux calamités de l'Eglise, elles me causent une telle douleur, que s'affliger d'autre chose, à mes yeux, c'est se moquer. Aussi, je ne cesse de recommander à Dieu ces hommes de grand savoir, car je vois très bien qu'un seul d'entre eux, entièrement parfait et embrasé de l'amour divin, fera plus de bien qu'un grand nombre d'autres vivant dans la tiédeur.

En tout ce qui tient à la foi, je sens en moi, si je ne me trompe, une fermeté beaucoup plus grande. Je serais prête, je crois, à me présenter seule devant tous les luthériens réunis, pour leur démontrer leur erreur. La perte de tant d'âmes me cause une douleur profonde. D'autre part, j'en vois beaucoup qui avancent dans la perfection, et il m'est évident que Dieu s'est servi de moi pour les y aider. Je reconnais

aussi que par sa pure bonté la mienne croît chaque jour en amour pour lui.

Quand je m'appliquerais à concevoir de la vaine gloire, il me semble que je n'y réussirais point. Je ne vois pas comment je pourrais regarder comme mienne la moindre des vertus dont j'ai parlé, puisque j'en ai été tant d'années dépourvue. Et maintenant je me borne à recevoir des grâces, sans rien faire pour Dieu ; je me comporte comme la créature la plus inutile qui soit au monde. Je me dis quelquefois que tous avancent dans la perfection, excepté moi, qui ne suis bonne à rien. Ceci n'est pas de l'humilité : c'est la simple vérité. Parfois, en me voyant si inutile, je me demande si je ne serais pas dans l'illusion.

Il est clair pour moi que les avantages énumérés plus haut me viennent de ces révélations et de ces ravissements, auxquels je ne contribue pas plus que ne le ferait une souche. C'est là ce qui me rassure et me tranquillise. Je me remets entre les bras de Dieu, et je me confie en mes désirs, qui sont, je n'en puis aucunement douter, de mourir pour lui et de sacrifier tout repos, adviennne que pourra.

Il y a des temps où je songe une infinité de fois à la parole bien connue de saint Paul : ce n'est pas certes que j'en sois là, et pourtant il me semble que ce n'est plus moi qui vis, qui parle, qui ai une volonté, mais qu'il y a en moi quelqu'un qui me gouverne et me fortifie. Je vis comme hors de moi-même, et l'existence me devient un cruel tourment. Être séparée de Dieu m'est si douloureux, que le plus grand sacrifice que je puisse lui offrir, est de consentir à vivre par amour pour lui. Mais je voudrais que ce fût au milieu de souffrances et de per-

sécutions, très grandes : n'étant pas capable d'avancer dans la perfection, je voudrais du moins être capable de souffrir. Oui, je me sens prête à supporter toutes les peines de ce monde pour acquérir un peu plus de mérite, je veux dire pour accomplir plus parfaitement la volonté de Dieu.

De tous les événements qui m'ont été annoncés dans l'oraison, voire même deux années à l'avance, il n'en est pas un dont je n'aie vu l'accomplissement. Quant aux révélations et aux lumières que je reçois sur les œuvres admirables de Dieu et la manière dont il les a conduites, elles sont en si grand nombre, que je ne puis en quelque sorte les rappeler à mon souvenir sans que mon esprit s'en trouve comme accablé, tant ces choses surpassent sa portée. Je reste alors profondément absorbée.

Dieu veille si bien sur moi pour me préserver de l'offenser, qu'en vérité, j'en suis parfois dans l'étonnement. Je vois avec quelle sollicitude il prend soin de moi, et cela, sans que j'y contribue pour ainsi dire en rien. De fait, avant de recevoir ces grâces, j'étais un océan de péchés et de malices, et je me sentais incapable de mettre un terme à mes fautes. Si actuellement je souhaite qu'elles soient connues, c'est afin que l'on admire la grande puissance de Dieu. Qu'il soit béni éternellement ! Amen.

JÉSUS

Si la relation qui est en tête n'est pas écrite de ma main, c'est que je l'ai remise à mon confesseur (1), et lui, l'a transcrite de la sienne, sans y rien ajouter

1. Très probablement le père Ibañez.

ni en rien retrancher. C'était un homme très spirituel et un grand théologien; je lui communiquais tout ce qui se passait dans mon âme. Il en a parlé à d'autres docteurs, parmi lesquels était le père Mancio (1). Ceux-ci n'y ont rien trouvé qui fût en opposition avec l'Ecriture sainte. Aussi, j'ai maintenant l'esprit en repos. Mais, je le vois très bien, tant que Dieu me conduira par cette voie, je ne dois nullement m'en rapporter à moi-même. C'est d'ailleurs ce que j'ai toujours observé, malgré la difficulté que j'y trouve. Veuillez vous souvenir, mon père, que tout ceci est sous le secret de la confession, ainsi que je vous l'ai instamment demandé.

IV

AU MONASTÈRE DE TOLÈDE.

17 novembre 1569.

Le 17 novembre 1569, dans l'octave de saint Martin, je vis, par rapport à ce que je sais, que j'avais passé douze années sur trente-trois, ce qui est l'âge que Notre-Seigneur a vécu. Il en manque vingt et une. Ceci a eu lieu à Tolède, au monastère du glorieux saint Joseph, de l'ordre du Carmel.

Moi pour toi et toi pour moi. Vie XXXIII.

Douze pour moi, et ce n'est point par ma volonté qu'elles se sont écoulées (2).

1. Religieux dominicain.

2. Ces paroles énigmatiques étaient, dit-on, pour sainte Thérèse, une indication très claire de l'époque de sa mort.

V

AU MÊME MONASTÈRE.

1569 ou 1570.

Pendant mon séjour au monastère de Tolède, quelques personnes me conseillaient de n'accorder la sépulture dans notre église qu'à des personnes nobles. Mais Notre-Seigneur me dit : *Tu te tromperas beaucoup, ma fille, si tu as égard aux lois du monde. Fixe les yeux sur moi, qui ai vécu pauvre et méprisé de lui. Les grands du monde seront-ils, par hasard, grands devant moi ? Et devez-vous, vous autres, être estimées pour votre naissance, ou bien pour vos vertus ?*

VI

AU MONASTÈRE DE MALAGON.

Février 1570.

Tandis que j'étais à Saint-Joseph de Malagon, le second jour du carême, au moment où je venais de communier, Notre-Seigneur Jésus-Christ m'apparut en vision imaginaire, de la manière accoutumée. Pendant que je le considérais, je vis qu'au lieu d'une couronne d'épines, il avait tout autour de la tête une couronne resplendissante, qui correspondait probablement au cercle des blessures. Comme j'ai beaucoup de dévotion à ce mystère, je ressentis une consolation bien vive. Mais réfléchissant ensuite à la grandeur d'un tourment qui avait donné lieu à tant

de blessures, j'en éprouvai une profonde douleur. Notre-Seigneur me dit « que ce n'était pas ces blessures que je devais déplorer, mais celles qu'on lui infligeait alors en si grand nombre ». Je lui demandai ce que je pouvais faire pour y porter remède, l'assurant que j'étais prête à tout. Il me répondit « que ce n'était pas le temps de se reposer, mais celui de poursuivre sans délai la fondation de ces monastères, parce qu'il trouvait son repos auprès des âmes qui les habitaient; je devais accepter tous ceux qu'on m'offrirait, car bien des personnes, faute de trouver où se fixer, ne pouvaient se consacrer à son service. Ceux que j'établirais dans les petites localités devaient être semblables à celui-ci; et l'on pourrait y mériter autant que dans les autres, par le désir de pratiquer ce qui se gardait ailleurs. Je devais faire en sorte qu'ils eussent tous un même gouvernement, et prendre bien garde que le souci du temporel ne fît point perdre la paix intérieure; lui-même nous assisterait, afin que le nécessaire ne nous manquât jamais. Il voulait que l'on eût un soin particulier des malades; la prieure qui négligeait de les pourvoir du nécessaire, et même de soins délicats, ressemblait aux amis de Job : celles que Dieu frappait de verges pour le bien de leurs âmes, elle les exposait à perdre la patience. Enfin, je devais mettre par écrit la fondation de ces monastères ».

Comme je pensais en moi-même que dans celle de Medina je n'avais rien remarqué qui méritât d'être rapporté, Notre-Seigneur me demanda « s'il ne me suffisait pas de voir qu'elle avait été miraculeuse ». Il voulait dire que lui seul l'avait fait réussir, lorsque la chose paraissait entièrement impossible. Je résolus donc de me mettre à l'œuvre.

VII

Probablement en 1570 ou 1571.

Je réfléchissais un jour à un avis que Notre-Seigneur m'avait chargée de transmettre à quelqu'un. J'avais beau le prier de me l'expliquer, je n'en comprenais nullement la signification. Je me demandais donc si ce n'était pas l'ouvrage du démon. Notre-Seigneur me dit que non, et « qu'il m'instruirait lorsqu'il en serait temps ».

VIII

MÊME ÉPOQUE.

Considérant un jour combien l'âme se conserve plus pure lorsqu'on vit loin des affaires, et combien, quand j'y suis engagée, je dois aller mal et commettre des fautes, j'entendis ces paroles : *Il ne peut en être autrement, ma fille. Efforce-toi d'avoir une intention droite en toutes choses, et d'être détachée. Puis, regarde-moi, afin de rendre tes actions conformes aux miennes.*

IX

MÊME ÉPOQUE.

Comme je me demandais pour quelle raison je n'avais presque plus de ravissements en public, il me fut dit : *Cela ne convient point maintenant; tu as assez de crédit pour ce que je prétends. Nous avons égard à la faiblesse de ceux qui interprètent tout avec malignité.*

X

MÊME ÉPOQUE.

Un jour que je songeais avec douleur aux besoins de notre ordre, Notre-Seigneur me dit : *Fais ce qui est en ton pouvoir, abandonne-toi à moi et ne t'inquiète de rien. Jouis du bien qui t'a été accordé : il est immense. Mon Père prend ses délices en toi, et tu es aimée de l'Esprit-Saint.*

XI

Mi-février 1571.

Notre-Seigneur me dit un jour : *Tu désires toujours les souffrances, et d'un autre côté, tu les refuses. Pour moi, je dispose les choses d'après ce que je connais de ta bonne volonté, et non d'après ta sensibilité et ta faiblesse, Prends courage, puisque tu vois combien je t'aide; j'ai voulu te faire gagner cette couronne. De ton vivant, tu verras l'ordre de la Vierge très florissant.* J'entendis ceci de la bouche de Notre-Seigneur, vers le milieu du mois de février de l'année 1571.

XII

AU MONASTÈRE DE SALAMANQUE.

Avril 1571.

Toute la journée d'hier je me suis trouvée dans une grande solitude intérieure. Si j'en excepte le moment de la communion, aucun effet surnaturel ne

vint me rappeler que nous étions à la fête de Pâques. Le soir, tandis que nous nous trouvions toutes réunies, on chanta des couplets sur le tourment de vivre loin de Dieu. Dans l'état de souffrance où j'étais déjà, ce chant produisit sur moi un tel effet, que mes mains commencèrent à s'engourdir, et toute résistance devint impossible. De même que l'âme sort d'elle-même par les extases de joie, elle peut aussi, par l'excès de la douleur, entrer en ravissement et rester dégagée des sens. Jusqu'ici je ne l'avais pas compris.

Je me disais, il y a peu de jours, que je n'avais plus d'aussi violents transports qu'autrefois. Il me semble à présent que ce que je viens de rapporter en est la cause; je ne sais si je me trompe. Auparavant, la douleur n'allait pas jusqu'à me dégager des sens. Ici, comme ce genre de souffrance est par lui-même intolérable et que je gardais d'ailleurs le plein usage de mes sens, je poussais de grands cris, sans pouvoir m'en empêcher. Maintenant que cette douleur a encore augmenté d'intensité, elle arrive jusqu'à ce transpercement dont je viens de parler, et je comprends mieux celui de Notre-Dame. Jusqu'ici, je le répète, je n'avais pas su ce que c'était qu'un transpercement. Mon corps en est demeuré si brisé, que je n'écris qu'avec bien de la peine; mes mains sont comme disloquées et endolories. Lorsque vous me verrez, mon père, vous voudrez bien me dire si cette extase de douleur peut exister, et si je me rends bien compte de ce qui se passe en moi, ou si je suis dans l'erreur.

Je demeurai en proie à ce tourment jusqu'à ce matin. Etant en oraison, j'eus un grand ravissement; il me sembla que Notre-Seigneur m'avait conduite en

esprit auprès de son Père. Il lui dit : *Celle que vous m'avez donnée, je vous la donne.* Il me sembla aussi que le Père m'approchait de lui. Ceci se passa sans aucune image, mais avec une certitude très grande, et une délicatesse si spirituelle qu'elle ne peut s'exprimer. Le Père me dit certaines paroles, dont j'ai perdu le souvenir; je sais seulement que quelques-unes étaient pour m'assurer qu'il me ferait miséricorde. Il me tint ainsi près de lui un certain temps.

Voyant, mon père, que vous vous étiez retiré hier fort à la hâte, et songeant qu'à cause de vos nombreuses occupations, je me trouve privée de recevoir de vous les consolations nécessaires — vos occupations, je le vois très bien, étant plus pressantes encore, — j'eus un peu de peine et de tristesse. Cette impression de solitude dont je vous ai parlé, y était pour quelque chose. Comme, d'autre part, il me semble que je n'ai d'attache à aucune créature en ce monde, j'en eus du scrupule et me demandai si je ne commençais pas à perdre quelque chose de cette parfaite liberté. Ceci se passait hier soir. Aujourd'hui Notre-Seigneur a répondu à ma pensée et m'a dit « de ne pas m'étonner : de même que les mortels désirent trouver avec qui s'entretenir de leurs joies sensibles, ainsi l'âme, lorsqu'elle a quelqu'un qui la comprend, désire lui communiquer ses intérêts et ses peines, et elle s'attriste de n'avoir personne avec qui le faire ». Il ajouta : *Maintenant il est en bon chemin, et ses œuvres me sont agréables.* Notre-Seigneur étant resté un certain temps avec moi, je me rappelai vous avoir dit que ces visions étaient de courte durée. Notre-Seigneur me dit alors « qu'il y avait de la différence entre ceci et les visions

imaginaires : il ne pouvait exister de règles certaines dans la distribution de ses grâces, parce que tantôt il convenait qu'elle se fit d'une manière, tantôt d'une autre ».

Après avoir communiqué, je connus très clairement que Notre-Seigneur s'asseyait auprès de moi. Il se mit à me consoler avec de grandes marques de tendresse, et me dit entre autres choses : *Me voici, ma fille, c'est moi-même. Montre-moi tes mains.* Il me sembla qu'il me les prenait et les approchait de son côté, en disant : *Regarde mes plaies, tu n'es pas sans moi. Cette courte vie prend fin.*

Je compris, par certaines choses qu'il me dit, que depuis qu'il est remonté dans les cieux, il n'est jamais descendu sur la terre pour se communiquer aux hommes, si ce n'est dans le très saint Sacrement. Il me dit encore « qu'aussitôt après sa résurrection il s'était montré à Notre-Dame, à laquelle cette visite était extrêmement nécessaire; la douleur l'avait tellement absorbée et transpercée, que tout d'abord elle ne revenait point à elle pour goûter une telle joie ». Je compris par là que le transpercement de mon âme est autre que le sien, et bien différent. Mais alors, quel a dû être celui de la très sainte Vierge? Notre-Seigneur ajouta « qu'il était resté longtemps auprès d'elle pour la consoler, parce qu'elle en avait un extrême besoin ».

XIII

AU MONASTÈRE DE SAINT-JOSEPH D'AVILA.

29 mai 1571.

Le mardi après l'Ascension, je restai quelque temps en prière après avoir communiqué, mais avec bien de la difficulté, car je me sentais si distraite que je ne pouvais me fixer à rien. Tandis que je me plaignais à Notre-Seigneur de la misère de notre nature, mon âme commença à s'embraser, car je connaissais clairement, ce me semble, que la sainte Trinité tout entière m'était présente par vision intellectuelle. Par une sorte de représentation, qui était comme une figure de la vérité et la rendait accessible à ma grossière intelligence, mon âme comprit comment un seul Dieu est en trois Personnes. Il me sembla que ces trois divines Personnes, que je voyais ainsi distinctement au dedans de mon âme, m'adressaient la parole, et me disaient « qu'à partir de ce jour, par une faveur spéciale de chacune d'elles, je constateraï en moi des progrès sur ces trois points : la charité, la joie dans les souffrances et l'embrassement intérieur de cette charité ». Je compris aussi le sens de ces paroles de Notre-Seigneur : *Les trois divines Personnes habiteront dans l'âme qui est en état de grâce*, car je les voyais au dedans de moi de la manière que je viens de dire. Comme ensuite je le remerciais d'une si grande faveur, m'en confessant indigne, je lui demandai avec une vive douleur comment il pouvait se faire que, me réservant de telles grâces, il eût laissé mon âme s'échapper de

ses mains et devenir si coupable. De fait, la veille même, au souvenir de mes péchés, j'avais été plongée dans une grande affliction. Je voyais clairement tout ce que Dieu avait fait, dès ma plus tendre enfance, pour m'attirer à lui, et comment il s'était servi pour cela de moyens très efficaces, dont je n'avais pas profité. Je compris, à une très vive lumière, l'amour excessif que Dieu nous témoigne en nous pardonnant tout, dès que nous voulons retourner à lui, amour qui éclate plus envers moi qu'envers toute autre, pour bien des raisons. Ces trois adorables Personnes, que je vis n'être qu'un seul Dieu, sont restées, ce me semble, si fortement imprimées dans mon âme, que si cela continuait, il me serait impossible, avec une si divine compagnie, de n'être pas toujours recueillie. Je ne vois pas de motif de mentionner ici diverses particularités de cette faveur, ni certaines paroles qui me furent dites.

Peu de temps auparavant, comme je m'avançais pour communier, j'avais vu, avant de recevoir l'hostie et tandis qu'elle était encore dans le ciboire, une sorte de colombe qui agitait les ailes avec bruit. J'en fus troublée et ravie hors de moi-même, au point que je dus faire un grand effort pour recevoir l'hostie. Ces deux visions eurent lieu à Saint-Joseph d'Avila. C'était le père François de Salcedo qui me donnait la sainte Eucharistie. Un autre jour, pendant que j'entendais sa messe, je vis dans l'hostie Notre-Seigneur glorifié. Il me dit que son sacrifice lui était agréable.

XIV

AU MONASTÈRE DE MEDINA DEL CAMPO.

30 juin 1571.

Cette présence des trois divines Personnes dont j'ai parlé en commençant, dure encore aujourd'hui, fête de la Commémoration de saint Paul, et mon âme en jouit d'une manière habituelle. Etant accoutumée à la présence de Jésus-Christ seul, j'éprouvais quelque difficulté à considérer trois Personnes, quoique je comprisse très bien qu'elles ne sont qu'un seul Dieu. Comme j'y faisais aujourd'hui réflexion, Notre-Seigneur me dit « que je me trompais en me figurant les choses spirituelles d'après les corporelles, je devais comprendre qu'elles diffèrent extrêmement, et l'âme était capable d'immenses jouissances ».

Il me vint à l'esprit cette comparaison d'une éponge qui s'imbibe et se remplit d'eau. Il me semblait que mon âme se remplissait de même de la divinité, qu'en quelque façon elle possédait en elle les trois divines Personnes et en jouissait. J'entendis également ces paroles : *Ne cherche pas à t'enfermer en toi, mais cherche à t'enfermer en moi*. Il me semblait que du fond de mon âme, où se trouvaient ces adorables Personnes et où je les voyais, elles se communiquaient à toutes les créatures, sans manquer à aucune et sans se séparer de moi.

XV

PROBABLEMENT AU MÊME MONASTÈRE.

Commencement de juillet 1571.

Quelques jours après ce qui précède, je me demandais si les personnes qui trouvaient mauvais de me voir sortir de mon couvent pour faire des fondations, n'avaient pas raison d'en juger ainsi, et si je ne ferais pas mieux de m'appliquer continuellement à l'oraison. J'entendis ceci : *Tant que l'on est en cette vie le profit spirituel ne consiste pas à jouir de moi davantage, mais à faire ma volonté.*

Songeant aux paroles de saint Paul sur la retraite où doivent vivre les femmes, paroles que l'on m'a objectées depuis peu et que j'avais déjà entendu citer, je pensai que telle était peut-être à mon égard la volonté de Dieu. Il me dit ceci : *Dis-leur qu'ils ne se conduisent pas d'après un seul passage de l'Écriture, mais qu'ils considèrent les autres, et voient s'ils pourront, par hasard, me lier les mains.*

XVI

AU MÊME MONASTÈRE.

10 juillet 1571.

Le lendemain de l'octave de la Visitation, comme je priais pour l'un de mes frères dans un ermitage du Mont-Carmel, je dis à Notre-Seigneur, je ne me souviens plus si ce fut de cœur seulement : Pourquoi faut-il que mon frère soit en un lieu où son salut est

en danger? Seigneur, si je voyais un de vos frères en semblable péril, que ne ferais-je pas pour l'en délivrer? Il me semble que je prendrais tous les moyens qui seraient en mon pouvoir. Il me dit : *O ma fille, ma fille! Les religieuses de l'Incarnation sont mes sœurs, et tu tardes encore! Allons! prends courage, songe que telle est ma volonté. La chose n'est pas aussi difficile qu'elle te le parait; ce que tu crois préjudiciable à tes monastères apportera profit des deux côtés. Ne résiste plus, car mon pouvoir est grand.*

XVII

AU MONASTÈRE DE SAINT-JOSEPH D'AVILA.

Après le 22 juillet 1571.

Ces désirs de la mort, si ardents et si impétueux, m'ont quittée, spécialement depuis le jour de sainte Madeleine, où je me suis résolue à vivre de bon cœur, afin de beaucoup servir Dieu. Parfois cependant, le désir de le voir me presse encore à tel point, que j'ai beau faire effort, je ne puis m'en défaire.

XVIII

AU MÊME MONASTÈRE.

1571.

J'entendis un jour ces paroles : *Un temps viendra où il se fera beaucoup de miracles dans cette église. On l'appellera l'église sainte.* C'était à Saint-Joseph d'Avila, l'année 1571.

XIX

RÉSIDENTE INCERTAINE.

1571.

Considérant un jour la grande pénitence que faisait doña Catherine de Cardona, et voyant qu'avec les ardents désirs que Dieu m'avait parfois donnés, j'aurais pu faire davantage, si l'obéissance à mes confesseurs ne m'avait arrêtée, je me demandais s'il ne vaudrait pas mieux ne plus leur obéir sur ce point. Mais Notre-Seigneur me dit : *Oh! non, ma fille! Le chemin que tu suis est excellent et sûr. Tu vois toutes les austérités que pratique cette personne : je préfère ton obéissance.*

XX

RÉSIDENTE INCERTAINE.

Probablement cette même année 1571.

Un jour, pendant que j'étais en oraison, le Seigneur me montra, par une vision intellectuelle bien extraordinaire, l'état d'une âme qui est en grâce. Je voyais, toujours par vision intellectuelle, que la sainte Trinité était avec cette âme, et une si divine compagnie lui communiquait une souveraineté sur la terre entière. J'eus alors l'intelligence de ces paroles des Cantiques : *Veniat dilectus meus in hortum suum et comedat fructum pomorum suorum* (1). Notre-Seigneur me montra aussi l'état d'une âme en péché

1. Que mon Bien-Aimé vienne dans son jardin et qu'il mange le fruit de ses arbres. (Cant., v, 1.)

mortel; je la voyais dans une totale impuissance, semblable à une personne étroitement liée et garrottée, ayant sur les yeux un bandeau qui l'empêche de voir, hors d'état de marcher et d'entendre, plongée enfin dans une obscurité profonde. Je sentis dès lors une telle pitié pour les âmes qui se trouvent en cet état, que pour en délivrer une seule, il n'est point de souffrance qui ne me semble légère. Non, je le crois, nul, s'il avait reçu cette connaissance, d'ailleurs bien difficile à exprimer, ne pourrait consentir à perdre un si grand bien pour se plonger dans un si grand mal.

XXI

AU MONASTÈRE DE L'INCARNATION D'AVILA.

19 janvier 1572.

La veille de [saint Sébastien,] la [première] année que je vins à l'Incarnation pour y être prieure, au moment où le *Salve* commençait, je vis la Mère de Dieu, accompagnée d'une grande multitude d'anges, descendre vers la stalle priorale, où est placée la statue de Notre-Dame, et occuper cette place. Il me semble qu'à ce moment je ne vis plus la statue, mais seulement cette auguste Souveraine. Elle me parut ressembler un peu au tableau que m'a donné la comtesse, mais je n'eus guère le temps d'en juger, car mes sens se trouvèrent aussitôt suspendus. Je vis alors des anges au-dessus de la corniche des stalles et sur les appuis qui sont devant, non pas toutefois sous une forme corporelle, car la vision était intellectuelle. La très sainte Vierge demeura là tout le temps du *Salve*, et elle me dit : *Tu as bien fait de*

me mettre à cette place; je serai présente aux louanges qui seront données à mon Fils, et je les lui offrirai.

Je me trouvai ensuite dans l'oraison qui m'est ordinaire, et où mon âme jouit de la présence de la très sainte Trinité. Il me sembla que la Personne du Père m'approchait d'elle et m'adressait des paroles pleines de douceur. Elle me dit entre autres choses, en me témoignant beaucoup d'amour : *Je t'ai donné mon Fils, l'Esprit-Saint et la Vierge. Et toi, que pourras-tu me donner?*

XXII

AU MÊME MONASTÈRE.

1572.

Le Dimanche des Rameaux, après avoir reçu la communion, je me trouvai dans une si grande suspension d'esprit que je ne pouvais avaler la sainte hostie. L'ayant encore dans la bouche et étant un peu revenue à moi, il me sembla que ma bouche s'était réellement remplie de sang, que ma figure et toute ma personne en étaient couvertes, et que ce sang avait la même chaleur qu'au moment où Notre-Seigneur venait de le répandre. La suavité que je ressentis alors était excessive. Notre-Seigneur me dit : *Ma fille, je veux que mon sang te profite; ainsi ne crains pas que ma miséricorde te manque. J'ai répandu ce sang au milieu de grandes douleurs; et tu en jouis avec de grandes délices. Comme tu le vois, je te paie bien le banquet que tu me fais à pareil jour.* Il parlait ainsi parce que depuis plus de trente ans, j'avais soin, autant qu'il m'était possible, de commu-

nier ce jour-là et de mettre mon âme en état de lui donner l'hospitalité. Je trouvais que les Juifs avaient été bien cruels en l'obligeant, après un si magnifique accueil, à chercher si loin un repas. En conséquence, je m'efforçais de le retenir chez moi; mais, je le vois maintenant, je lui offrais une bien mauvaise hôtellerie. Telles étaient les naïves pensées qui m'occupaient. Notre-Seigneur les agréait sans doute, car c'est une des visions les plus certaines dont j'aie été favorisée, et elle m'a été très utile pour la communion.

Avant ce que je viens de rapporter, j'avais passé trois jours, je crois, dans cette douleur excessive que produit en moi la privation de Dieu et que j'éprouve à des degrés divers. Ces jours-là elle était si intense qu'il me semblait ne pouvoir plus la supporter. Après être demeurée un certain temps dans ce tourment, je vis que l'heure de la collation était passée. Je me sentais hors d'état de prendre de la nourriture, à cause de mes vomissements ordinaires. Cependant, comme j'éprouve une grande faiblesse lorsque je n'en prends point un peu auparavant, je me fis violence et plaçai du pain devant moi, dans l'intention de faire effort pour le manger. A ce moment, Jésus-Christ m'apparut. Il me sembla qu'il rompait ce pain et m'en portait un morceau à la bouche, en disant : *Mange, ma fille, et résigne-toi de ton mieux. J'ai de la peine de te voir souffrir, mais c'est là maintenant ce qui te convient.* Je me sentis délivrée de mon tourment et toute consolée, parce que je compris que Notre-Seigneur était avec moi. Cette vue dura encore tout le jour suivant, et mes désirs se trouvèrent momentanément satisfaits. Je remarquai cette expression dont Notre-Seigneur

s'était servi : *J'ai de la peine*, car il me semble que rien ne peut actuellement lui donner de la peine.

XXIII

AU MÊME MONASTÈRE.

Mai 1572.

Pendant l'octave de la Pentecôte, le Seigneur me fit une grâce particulière et me donna l'espérance que cette maison ferait des progrès, je veux dire les âmes qui la composent.

XXIV

AU MÊME MONASTÈRE.

22 juillet 1572.

Le jour de sainte Madeleine, Notre-Seigneur me confirma de nouveau la grâce qu'il m'avait faite à Tolède, en me choisissant pour remplacer une personne absente.

XXV

AU MÊME MONASTÈRE.

Mi-novembre 1572.

Pendant mon séjour à l'Incarnation, la seconde année de mon priorat et dans l'octave de saint Martin, au moment où j'allais communier, le père Jean de la Croix, qui me donnait la sainte Eucharistie, divisa l'hostie pour en donner une partie à une autre sœur. Il me vint en pensée que ce n'était pas faute d'hosties, mais afin de me mortifier, car je lui avais

dit que j'aimais beaucoup les grandes hosties. Je savais d'ailleurs très bien que cela importe peu, puisque Jésus-Christ est tout entier sous la moindre parcelle. Sa Majesté me dit : *Ne crains pas, ma fille, que qui que ce soit puisse te séparer de moi.* Il me montrait par là qu'effectivement cela n'importe point. Il m'apparut alors par vision imaginaire, comme il l'avait déjà fait, mais au plus intime de mon âme, et me donnant sa main droite, il me dit : *Regarde ce clou : c'est la marque que dès ce jour tu seras mon épouse; jusqu'ici tu ne l'avais pas mérité. Désormais tu auras soin de mon honneur, non seulement parce que je suis ton Créateur, ton Roi et ton Dieu, mais encore parce que tu es ma véritable épouse. Mon honneur est le tien, et ton honneur est le mien.* L'effet de cette faveur fut si puissant, que j'en étais hors de moi. En proie à une sorte de délire, je suppliais Notre-Seigneur, ou de dilater ma petitesse, ou de ne pas me faire une grâce si excessive, parce que ma nature était incapable de la supporter. Je passai le reste du jour tout enivrée. Depuis, j'ai retiré de grands fruits de cette faveur, mais aussi un accroissement de confusion et de douleur, en voyant que je ne fais rien pour reconnaître de si grandes grâces.

XXVI

AU MÊME MONASTÈRE.

Probablement la même année 1572.

Notre-Seigneur me dit un autre jour : *Penses-tu, ma fille, que le mérite consiste à jouir? Non, mais à travailler, à souffrir et à aimer. Tu n'as pas entendu*

dire que saint Paul ait goûté plus d'une fois les joies célestes, tandis qu'il a eu très souvent à souffrir. Regarde aussi ma vie, toute remplie de souffrances ; tu n'y trouves d'autre jouissance que celle du Thabor. Quand tu vois ma mère me tenant entre ses bras, ne t'imagines pas que ses joies fussent exemptes d'un cruel tourment : dès qu'elle eut entendu les paroles de Siméon, mon Père, par une vive lumière, l'éclaira sur ce que j'aurais à souffrir. Ces grands saints qui passaient leur vie dans le désert, pratiquaient sous l'inspiration de Dieu de très rudes pénitences ; en outre, ils soutenaient de grands combats contre le démon et contre eux-mêmes, et restaient fort longtemps sans aucune consolation spirituelle. Crois-le, ma fille, ceux-là reçoivent de mon Père de plus grandes souffrances qui sont le plus aimés de lui, et ces souffrances sont la mesure de son amour. En quoi puis-je mieux te montrer le mien, qu'en choisissant pour toi ce que j'ai choisi pour moi-même ? Regarde ces plaies, tes douleurs n'iront jamais jusque-là. C'est là le chemin de la vérité. Quand tu l'auras compris, tu m'aideras à pleurer la perte des mondains, dont tous les désirs, tous les soins, toutes les pensées ne tendent qu'à un but tout contraire.

En commençant mon oraison, j'avais un si violent mal de tête, qu'il me semblait presque impossible de la faire. Notre-Seigneur me dit : *Tu connaîtras ainsi la récompense attachée à la souffrance. Ton indisposition te mettant hors d'état de me parler, je suis venu moi-même m'entretenir avec toi et te consoler.*

De fait, je demeurai près d'une heure et demie dans ce recueillement. J'y entendis de la bouche de Notre-Seigneur les paroles que je viens de rapporter et bien d'autres encore. J'étais sans distraction et je

ne savais où je me trouvais ; mais mon bonheur était tel, que je renonce à l'exprimer. Je m'aperçus, à ma grande surprise, que mon mal de tête avait disparu, et mon âme éprouvait un ardent désir de souffrir. Il est bien vrai que Notre-Seigneur n'a pas eu plus d'une heure de jouissance en sa vie, non plus que saint Paul : du moins, je ne l'ai pas entendu dire. Notre-Seigneur me dit aussi de bien me souvenir de ces paroles qu'il adressa à ses apôtres : *Le serviteur ne doit pas être plus que le maître* (1).

XXVII

1573 ou 1574.

Je vis une grande tempête d'épreuves : de même que les Egyptiens persécutaient les enfants d'Israël, ainsi nous devions être persécutés, mais Dieu nous ferait passer à pied sec, et nos ennemis seraient enveloppés dans les flots.

XXVIII

AU MONASTÈRE DE VEAS.

Février-mai 1575.

Un jour, au couvent de Veas, Notre-Seigneur me dit qu'étant son épouse je pouvais lui adresser des demandes, et il me promit d'exaucer toutes celles que je lui présenterais. Comme gage de cette promesse, il me donna un bel anneau, où se trouvait une pierre assez semblable à une améthyste, mais bien différente pour la splendeur de celles d'ici-bas,

1. *Non est servus major domino suo.* (Joann., xiii, 16.)

et il me mit cet anneau au doigt. J'écris ceci à ma honte, voyant d'un côté la bonté de Dieu, et de l'autre, la triste vie qui m'a rendue digne de l'enfer. Ah! je vous en prie, mes filles, recommandez-moi à Dieu, et ayez beaucoup de dévotion à saint Joseph, dont le pouvoir est si grand...

XXIX

AU MÊME MONASTÈRE.

Avril 1575.

En 1575, au mois d'avril, tandis que je me trouvais à la fondation de Veas, le maître frère Jérôme Gratien vint en cette ville. Je commençai à me confesser quelquefois à lui, sans cependant le mettre au rang d'autres confesseurs que j'avais eus, et sans me conduire en tout d'après ses avis. Un jour que je prenais mon repas et n'éprouvais aucun recueillement intérieur, mon âme fut saisie d'une suspension et d'un recueillement qui me donnèrent à penser que j'allais avoir un ravissement. La vision suivante s'offrit à moi avec la rapidité ordinaire, qui est celle de l'éclair. Il me sembla voir près de moi Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous la forme où sa Majesté m'apparaît habituellement; le maître Gratien était à son côté droit. Notre-Seigneur prit sa main droite et la mienne, puis les unit en me disant « qu'il voulait que je prisse ce père pour me tenir sa place toute ma vie et que nous devions avoir en tout la même manière de voir, parce que cela convenait ainsi ». Je sentis une grande assurance que cette vision venait de Dieu. Pourtant, en songeant à deux confesseurs que j'avais

eus, à diverses reprises, pendant un temps considérable, dont j'avais suivi la direction et auxquels j'étais très obligée — en songeant à l'un des deux surtout, à qui je porte beaucoup d'affection, — je sentais une terrible répugnance. Malgré tout, je n'arrivais pas à me persuader que cette vision fut trompeuse, parce qu'elle avait opéré en moi avec beaucoup de force. Notre-Seigneur, en outre, me dit par deux fois et en des termes différents, de ne pas craindre, que telle était sa volonté. Comprenant qu'il le voulait ainsi, je me résolus à faire ce qui m'avait été dit et à suivre le sentiment de ce père tout le reste de ma vie. Je n'en avais jamais usé ainsi à l'égard de personne, et cependant j'avais été en relation avec bien des hommes éminents en doctrine comme en sainteté, qui s'occupaient de mon âme avec un grand dévouement. Il est vrai que jamais chose semblable ne m'avait été dite à leur égard, pour me porter à ne plus changer; lorsqu'il s'était agi d'en prendre quelques-uns pour confesseurs, il m'avait simplement été déclaré que c'était pour mon bien et pour le leur.

Une fois ma résolution prise, je me trouvai dans une paix et un soulagement qui m'ont causé une profonde surprise, et montré avec évidence que telle est bien la volonté de Dieu. Et de fait, je ne crois pas que le démon puisse donner tant de paix et de consolation spirituelle. Toutes les fois que j'y songe, je rends grâce à Dieu, et ce verset me revient à la mémoire : *Qui ponit fines tuos pacem* (1). Enfin, je voudrais me fondre tout entière en louanges de Dieu.

1. *Qui posuit fines tuos pacem* : Il a établi tes confins dans la paix. (Ps. CXLVII, 14.)

XXX

A L'ERMITAGE D'ECIJA, SUR LA ROUTE DE SÉVILLE.

23 mai 1575.

Un mois environ après avoir pris cette décision, le lundi de la Pentecôte, tandis que je me rendais à la fondation de Séville, nous entendîmes la messe dans un ermitage d'Ecija, et nous y passâmes l'heure de la sieste. Tandis que mes compagnes étaient dans l'ermitage, je restai seule dans une sacristie qui se trouvait là. Je me mis à penser à une grande grâce que l'Esprit-Saint m'avait accordée une veille de la Pentecôte, et il me vint un vif désir de lui rendre un service signalé. Mais je ne trouvai rien que je n'eusse fait, ou du moins que je ne fusse résolue à faire : au reste, quand je l'aurais accompli, ce n'eût été sans doute que d'une manière bien défectueuse. J'avais prononcé déjà le vœu d'obéissance, mais je pouvais l'émettre dans des conditions plus parfaites. Il me vint donc en pensée qu'il serait d'une plus grande perfection de m'engager par vœu à l'obéissance que je me proposais d'observer à l'égard du père maître Jérôme. D'un côté, il me semblait que c'était ne rien faire, puisque j'y étais déjà décidée ; mais de l'autre, cela me coûtait extrêmement. Je me disais qu'aux supérieurs, envers qui le vœu d'obéissance engage, on ne découvre pas son intérieur ; qu'au reste, ces supérieurs changent, que lorsqu'on ne se trouve pas bien de l'un d'eux, il en vient un autre. Mais faire cet acte, c'était me priver ma vie entière de toute liberté, soit pour l'extérieur, soit pour l'intérieur.

Une telle perspective m'inspirait la plus vive répugnance pour un pareil engagement.

Cette résistance de ma volonté me rendit toute confuse. Il me semblait qu'une chose se présentait à faire pour Dieu, que je ne faisais pas; c'était terrible pour moi, vu la ferme détermination que j'ai prise de le servir. Enfin, mon angoisse était telle, que si j'excepte le moment où je quittai la maison de mon père pour me faire religieuse, je ne crois pas qu'aucun acte de ma vie, non pas même ma profession, m'ait tant coûté. La raison en est que j'oubliais alors l'affection que je portais à ce père et les qualités qui le rendaient propre à recevoir un tel engagement, je ne le considérais que comme un étranger; je m'en suis moi-même étonnée depuis. Je n'avais qu'une pensée : la crainte de manquer à une chose que Dieu demandait peut-être de moi. Sans doute la nature, toujours amie de la liberté, faisait alors son office. A vrai dire, depuis bien des années, la liberté n'a plus d'attraits pour moi; mais m'en priver par un vœu, à mes yeux c'était tout autre chose, et de fait, il en est ainsi. Après un long combat, le Seigneur mit dans mon âme un vif sentiment de confiance. Il me sembla que plus cet acte me coûtait, plus il avait de valeur, et si je prenais cet engagement pour l'amour du Saint-Esprit, ce divin Esprit serait obligé de donner lumière au maître Gratien afin qu'il pût m'éclairer. Je me souvins aussi que Notre-Seigneur lui-même me l'avait donné pour guide.

Là-dessus je m'agenouillai et je fis vœu, pour plaire au Saint-Esprit, d'accomplir durant ma vie entière tout ce que me dirait ce père, pourvu que ce ne fût ni contre Dieu ni contre les supérieurs aux-

quels je suis plus strictement tenue d'obéir. Je spécifiai que je ne m'obligeais pas à l'égard des choses de peu d'importance, comme serait par exemple le cas où, devant une insistance de ma part, il m'aurait dit de laisser cela, et où, sans réfléchir, je revien-
drais à la charge; ou bien celui où il s'agirait du soin de ma santé, en un mot, de ces bagatelles auxquels on se porte sans y penser. Je promis aussi de ne lui cacher sciemment aucun de mes manquements, aucun de mes péchés secrets, chose qui ne se fait pas non plus avec les supérieurs; enfin, de le regarder, pour l'extérieur et pour l'intérieur, comme me tenant la place de Dieu.

Je ne sais si c'était erreur de ma part, mais il me semblait avoir fait quelque chose de grand pour le Saint-Esprit : c'était, du moins, tout ce que je pouvais faire. A la vérité, c'est bien peu, si je considère ce dont je lui suis redevable.

Je bénis Dieu de vouloir bien ainsi se faire représenter par l'une de ses créatures. Il me resta une très grande confiance que sa Majesté ferait à ce père de nouvelles grâces. Pour moi, ma joie et mon contentement étaient tels, qu'il me semblait être entièrement délivrée de moi-même. Je croyais m'imposer une lourde chaîne, et je me suis sentie beaucoup plus libre. Dieu soit béni de tout!

XXXI

Cette Relation est un résumé de celle qui précède,
avec quelques détails de plus.

Un des jours de la Pentecôte, une personne se trouvant à Ecija, se souvenait d'une grande grâce

dont Notre-Seigneur l'avait gratifiée une veille de cette fête, et elle désirait faire quelque chose de très spécial pour son service. Il lui sembla qu'elle ferait bien de s'engager par vœu à ne rien cacher désormais et pour sa vie entière, soit faute, soit péché quelconque, à un confesseur qu'elle avait pris pour lui tenir la place de Dieu, ce à quoi l'on n'est point tenu vis-à-vis des supérieurs. Cette personne avait déjà fait vœu d'obéissance, mais ceci lui paraissait quelque chose de plus. Elle pensait s'engager aussi à faire tout ce que ce confesseur lui dirait, pourvu que ce ne fût point contraire à l'obéissance qu'elle avait vouée : en choses graves, bien entendu. Et quoiqu'elle y eût tout d'abord de la répugnance, elle émit ce vœu. Le premier motif qui la détermina fut la conviction qu'elle faisait quelque chose pour le Saint-Esprit ; le second, que tenant ce confesseur pour grand serviteur de Dieu et très bon théologien, elle espérait en tirer lumière pour son âme et secours pour mieux servir Notre-Seigneur. Ce confesseur ne fut instruit de cet engagement qu'un certain temps après qu'il eut été pris. Il s'agit du père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu.

XXXII

AU MONASTÈRE DE SÉVILLE.

1375.

Un jour que j'étais dans un profond recueillement et que je priais pour *Élisée* (1), il me fut dit : *C'est*

1. C'est sous ce pseudonyme que la sainte désignait souvent le père Jérôme Gratien.

mon vrai fils, je ne manquerai pas de l'assister, ou une autre parole de ce genre, car, pour les derniers mots, je ne m'en souviens pas bien.

XXXIII

AU MÊME MONASTÈRE.

22 juillet 1575.

Le jour de sainte Madeleine, je considérais l'intimité que je suis obligée d'avoir avec Notre-Seigneur, conformément à ce qu'il m'a dit au sujet de cette sainte, et je sentais d'ardents désirs de l'imiter. Le divin Maître me témoigna une extrême bonté et me dit de prendre courage, parce qu'à l'avenir je devais lui rendre de plus grands services que par le passé. Je conçus alors le désir de ne pas mourir de sitôt, afin d'avoir le temps de m'y employer, et je me trouvai fermement résolue à souffrir.

XXXIV

AU MÊME MONASTÈRE.

9 août 1575.

La veille de saint Laurent, j'avais après la communion l'esprit si distrait et si égaré, que je ne savais que devenir. Je commençai à porter envie à ceux qui vivaient au fond des déserts, dans la pensée que ne voyant ni n'entendant rien, ils étaient à l'abri de ces distractions. J'entendis ces paroles : *Tu te trompes beaucoup, ma fille; les tentations du*

démon sont là plus violentes qu'ailleurs. Prends patience, ces choses sont inévitables en cette vie. Là-dessus, j'entrai soudain dans un recueillement accompagné d'une si grande lumière intérieure, que je me croyais dans un autre monde. Mon esprit se trouva, au dedans de lui-même, dans un bocage ou un jardin délicieux, ce qui me fit songer à cette parole des Cantiques : *Venit dilectus meus in hortum suum* (1). Je vis là mon *Élisée*, nullement noir assurément, mais d'une beauté extraordinaire. Il portait sur la tête une sorte de guirlande, toute de pierres précieuses. Un grand nombre de jeunes filles marchaient devant lui, des rameaux à la main et chantant à Dieu des cantiques de louange. J'ouvrais continuellement les yeux pour essayer de me distraire, mais je ne pus y arriver. Il me semblait qu'il y avait là une musique de petits oiseaux et d'anges, dont mon âme jouissait sans qu'elle parvînt à mes oreilles; et l'âme était plongée dans cette jouissance. Je remarquai qu'*Élisée* était le seul homme qui se trouvât en ce lieu. Il me fut dit : *Celui-ci a mérité d'être parmi vous, et toute cette fête que tu vois est celle qu'il établira en l'honneur de ma Mère. Mais hâte-toi, si tu veux arriver là où il est.* Ces délices durèrent plus d'une heure et demie, sans que je pusse m'en distraire, ce qui ne m'arrive pas dans les autres visions. J'en conçus plus d'affection encore pour *Élisée*, et je l'eus ensuite plus présent à mon souvenir, revêtu de cette beauté que j'avais vue. J'ai éprouvé quelque crainte que ce ne fût là une tentation; quant à une imagination, c'est impossible.

1. Mon Bien-aimé est venu dans son jardin. (Cant., vi, 2.)

XXXV

AU MÊME MONASTÈRE.

Après la¹ mi-août 1575.

Mes frères sont arrivés. A cause des grandes obligations que j'ai à l'un d'eux, je m'entretiens avec lui, je m'occupe de son âme et de ses affaires. Comme j'en éprouvais une fatigue et une peine très grandes, je l'offrais au Seigneur comme une chose dont je ne pouvais me dispenser. Je me souvins alors des paroles de nos constitutions qui nous disent de nous éloigner de nos proches. Je me demandais donc si elles ne m'obligeaient pas à laisser ces entretiens. Notre-Seigneur me dit : *Tu te trompes, ma fille. Vos règles ne vous enseignent qu'une chose : à vivre conformément à ma loi.* En effet, le but des constitutions est d'empêcher qu'on s'affectionne trop à ses proches. Quant à moi, leurs entretiens me fatiguent au contraire, et ne font que m'accabler.

XXXVI

AU MÊME MONASTÈRE.

28 août 1575.

Le jour de saint Augustin, au moment où je venais de communier, je compris, je pourrais presque dire : *je vis* — je ne pourrais expliquer de quelle manière, je sais seulement que ce fut quelque chose d'intellectuel et de très rapide — comment les trois Personnes de la sainte Trinité, que je porte gravées dans mon

âme, sont une même chose. Cela me fut montré par une représentation tout à fait extraordinaire et dans une lumière extrêmement vive. L'effet qu'en éprouva mon âme fut bien différent de celui que produit en nous la vue de la foi. Depuis ce moment, je ne puis penser à l'une des trois divines Personnes sans voir aussitôt qu'elles sont trois. Je me demandais aujourd'hui comment, la Trinité étant une au point où elle l'est, le Fils seul s'est incarné. Le Seigneur me fit comprendre comment les trois Personnes n'étant qu'une même chose, elles sont cependant distinctes. En présence de telles merveilles, l'âme éprouve un nouveau désir d'échapper à l'obstacle du corps, qui l'empêche d'en jouir. Quoiqu'elles semblent inaccessibles à notre bassesse et que la vue en passe en un moment, l'âme en retire, sans savoir comment, beaucoup plus de profit, sans comparaison, que de longues années de méditation.

XXXVII

AU MÊME MONASTÈRE.

8 septembre 1573.

J'éprouve ordinairement une joie particulière quand vient le jour de la Nativité de Notre-Dame. Il me sembla, cette fois, que je ferais bien de renouveler mes vœux. Comme je me disposais à le faire, la Vierge Notre-Dame se montra à moi par vision illuminative; il me sembla que je prononçais mes vœux entre ses mains, et que cette rénovation lui était agréable. Cette vision dura plusieurs jours. Je voyais la Vierge à mon côté gauche, comme j'avais vu Jésus-Christ.

XXXVIII

AU MÊME MONASTÈRE.

1575.

J'avais éprouvé de telles inquiétudes à cause de la maladie de notre père (1), que je ne pouvais retrouver la paix. Comme un jour, après la communion, je suppliais Notre-Seigneur avec beaucoup d'instances de ne pas me priver de ce père qu'il m'avait donné, il me dit : *Ne crains pas.*

XXXIX

AU MÊME MONASTÈRE.

1575.

Un autre jour, comme je venais de communier, mon âme me parut réellement ne faire qu'un avec le Corps sacré de Notre-Seigneur, dont la présence se fit sentir à moi avec de très grands effets et un notable profit spirituel.

XL

AU MÊME MONASTÈRE.

1575.

Je me demandais une autre fois si l'on ne me commanderait pas d'aller réformer un certain monastère, et j'en avais de la peine. J'entendis ces paroles : *Que craignez-vous ? Pouvez-vous perdre*

1. Le père Gratien.

autre chose que vos vies? Et vous me les avez tant de fois offertes! je vous aiderai. Ceci se passa pendant une oraison qui laissa mon âme dans une très grande assurance.

XLI

AU MÊME MONASTÈRE.

1575.

J'étais une fois profondément recueillie dans la divine compagnie que j'ai toujours en mon âme. Dieu me paraissait tellement présent en moi, que je songeais à cette parole de saint Pierre : *Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant* (1). Et en effet, il me semblait que le Dieu vivant habitait réellement dans mon âme. Cette présence est différente de certaines visions que j'ai eues; elle donne à la fois une telle énergie, que l'on ne peut aucunement douter que la Trinité ne soit en nos âmes par présence, par puissance et par essence. L'âme retire un immense profit de l'intelligence de cette vérité. Comme j'étais saisie d'effroi en voyant une si haute Majesté présente dans une créature aussi basse que mon âme, j'entendis ces paroles : *Elle n'est point basse, ma fille, puisqu'elle est faite à mon image.* Je compris aussi quelques-unes des raisons pour lesquelles Dieu choisit nos âmes, de préférence à ses autres créatures, pour prendre en elle ses délices. Ces raisons sont d'une délicatesse extrême : aussi, quoique mon esprit les ait saisies sans difficulté, je me trouve impuissante à les exprimer.

1. *Tu es Christus, Filius Dei vivi.* (Matth., xvi, 16.)

XLII

AU MÊME MONASTÈRE.

1375.

Jouissant un jour de la présence des trois divines Personnes que je porte en mon âme, la lumière dans laquelle je les voyais en moi était si vive, que je ne pouvais douter que le Dieu vivant et véritable ne s'y trouvât réellement. On me fit alors entendre des choses que je ne pourrais redire maintenant. Je compris notamment comment la Personne du Fils s'est incarnée et non les autres. Je le répète, je suis impuissante à en parler. Quelques-unes de ces lumières arrivent à l'âme d'une manière si secrète, que l'entendement les perçoit à peu près comme une personne endormie, ou à moitié éveillée, entend les paroles qu'on lui adresse.

Je trouvais bien dure la vie qui nous empêche d'être toujours en cette admirable compagnie, et je m'écriai : Seigneur, donnez-moi quelque moyen qui me permette de supporter la vie. Il me fut répondu : *Songe, ma fille, qu'après ta mort tu ne pourras plus accomplir pour mon service ce que tu fais maintenant. Prends pour moi la nourriture et le sommeil; tout ce que tu fais, fais-le pour moi, comme si tout cela n'était plus vécu par toi, mais par moi-même. C'est là ce que disait saint Paul.*

XLIII

AU MÊME MONASTÈRE.

1575.

Un jour, après la communion, il me fut donné à entendre comment le corps sacré de Jésus-Christ est reçu par son Père au dedans de notre âme. J'avais déjà vu et compris de quelle manière ces trois divines Personnes se trouvent en nous, et combien est agréable au Père cette offrande de son Fils, parce qu'elle lui donne lieu de prendre, ici-bas sur la terre, ses délices et ses complaisances en lui. L'humanité du Fils n'est pas dans nos âmes; seule, sa divinité s'y trouve : c'est pour cela que cette offrande est si précieuse, si agréable au Père, et qu'elle nous mérite de si grandes faveurs. Je compris qu'il reçoit ce sacrifice même lorsque le prêtre qui l'offre est en état de péché; mais alors, les grâces qui en découlent ne sont pas communiquées à l'âme de ce prêtre, comme elles le sont aux personnes qui se trouvent en état de grâce. Ce n'est pas que ces influences ne demeurent en toute leur vigueur, car elles procèdent de la complaisance avec laquelle le Père accepte ce sacrifice. La faute en est à celui qui reçoit le sacrement, de même qu'il ne tient pas au soleil de resplendir dans la poix comme dans le cristal. Si j'avais redit ces choses au moment même, je les aurais mieux expliquées. Elles sont cependant importantes à connaître. Notre intérieur renferme de si grands mystères à l'heure de la communion! Mais, ô malheur! ce qu'il y a de corporel en nous ne nous permet pas d'en jouir.

XLIV

AU MÊME MONASTÈRE DE SÉVILLE.

Première semaine de novembre 1575.

Pendant l'octave de la Toussaint, j'ai eu deux ou trois journées bien pénibles, par suite du souvenir de mes grands péchés et d'une crainte très vive qui avait pour unique fondement certaines persécutions dont j'étais menacée. La perspective de calomnies très graves qu'on allait porter contre moi m'épouvantait, et je sentais s'évanouir le grand courage que j'ai d'ordinaire lorsqu'il s'agit de souffrir pour Dieu. J'avais beau faire effort pour me ranimer, pour produire des actes, j'avais beau me rendre compte que mon âme en retirerait de grands avantages, cela servait de peu, et la frayeur persistait. Le combat était violent. Une lettre de mon bon père (1) me tomba alors sous la main. J'y lus ces paroles de saint Paul : *Dieu ne permet pas que nous soyons tentés au delà de ce que nous pouvons souffrir* (2). Elles m'apportèrent un soulagement notable, sans pourtant me remettre entièrement. Le lendemain, j'éprouvai même, relativement à son absence, une tristesse profonde, parce que je n'avais personne à qui recourir en cette tribulation et que je me sentais dans un délaissement absolu. Ce qui augmentait ma peine, c'était de voir que lui seul m'apportant à présent du soulagement, ses absences sont continuelles, ce qui est pour moi un vrai supplice.

1. Le père Gratien.

2. *Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* (1 Corinth., x, 13.)

Le lendemain soir, je rencontrai dans une lecture une autre sentence de saint Paul, et je commençai à goûter quelque consolation. Etant un peu recueillie, je me souvenais à quel point, un certain temps auparavant, j'avais eu Notre-Seigneur intimement présent en tant que Dieu vivant. Tandis que je faisais cette réflexion, il se montra à moi dans la partie la plus intérieure de moi-même, comme du côté du cœur, par vision intellectuelle, et il me dit : *Je suis ici, mais je veux que tu voies le peu dont tu es capable sans moi.*

Sur-le-champ je me sentis rassurée, et toutes mes craintes s'évanouirent. Le même soir, comme j'étais à matines, Notre-Seigneur se plaça entre mes bras, de la même manière que les peintres le peignent dans la représentation de la V^e Douleur de la sainte Vierge. Ce fut par une vision intellectuelle, mais si vive qu'elle ressemblait à une vision imaginaire. Cette vision me causa une grande frayeur, parce qu'elle était fort distincte et si proche que je me demandais si ce n'était pas une illusion. Notre-Seigneur me dit : *Ne t'étonne pas de ceci. Mon Père est encore dans une plus grande union avec ton âme, sans comparaison.* Cette vision a continué jusqu'ici. Quant à la présence de Notre-Seigneur dont j'ai parlé plus haut, elle a duré plus d'un mois ; maintenant elle a cessé.

XLV

AU MÊME MONASTÈRE.

Mi-novembre 1573.

J'éprouvais un soir une peine très vive, parce qu'il y avait longtemps que je n'avais eu des nou-

velles de mon père (1), et qu'il n'était pas bien portant la dernière fois qu'il m'avait écrit. A vrai dire, cette peine n'était pas aussi grande que celle que j'avais éprouvée tout d'abord, car la confiance était revenue, et jamais, du reste, je n'ai depuis éprouvé semblable peine. Néanmoins, la préoccupation où j'étais m'empêchait de faire oraison. Soudain, je crus voir intérieurement une lumière; et réellement il en fut ainsi, ce ne peut être une imagination. J'aperçus alors mon père qui venait par le chemin, l'air joyeux et le visage très blanc. C'est sans doute cette lumière que je voyais qui lui donnait ce visage blanc; tous les habitants du ciel me paraissent l'avoir ainsi, et je me suis demandé si cette blancheur ne venait pas de la splendeur et de l'éclat qui jaillissent de Notre-Seigneur. J'entendis ces paroles : *Dis-lui qu'il commence sur-le-champ sans crainte, parce que la victoire est à lui.*

Le jour qui suivit son arrivée, comme vers le soir je bénissais Notre-Seigneur de toutes les grâces qu'il m'avait faites, ce divin Maître me dit : *Que me demandes-tu que je ne fasse, ma fille?*

XLVI

AU MÊME MONASTÈRE.

21 novembre 1575.

Le jour de la présentation du bref, j'étais bouleversée. Mon trouble était tel, que je ne pouvais même prier vocalement. On était venu me dire que

1. Le père Gratien.

notre père se trouvait en grand danger, qu'on ne le laissait pas sortir et que le tumulte était extrême. J'entendis alors ces paroles : *O femme de peu de foi ! Rassure-toi ; tout se fait très bien.* C'était le jour de la Présentation de Notre-Dame, l'année 1575. Je résolus en moi-même, dans le cas où la sainte Vierge obtiendrait de son Fils que nous voyions notre père délivré de ces religieux et de nouveau à nous, de lui demander d'ordonner que cette fête fût célébrée chaque année avec solennité dans tous nos monastères de carmélites déchaussées. Lorsque je pris cette résolution, je ne me souvenais pas d'avoir entendu, dans la vision rapportée plus haut, qu'il devait établir une fête. Maintenant, en relisant ce petit cahier, je me suis demandé si cette fête n'était pas celle-là.

XLVII

AU MÊME MONASTÈRE.

1575-1576.

Étant un jour en oraison, je sentis mon âme si profondément en Dieu, qu'elle me semblait tout abîmée en lui, comme si le monde eût cessé d'exister. Je reçus alors l'intelligence de ce verset du *Magnificat* : *Et exultavit spiritus*, mais de telle sorte que je ne puis en perdre le souvenir.

XLVIII

AU MÊME MONASTÈRE.

Vers la même époque.

Je pensais une fois au dessein qu'on avait formé de détruire ce monastère de carmélites déchaussées, et je me demandais si l'on ne projetait pas de les anéantir tous peu à peu. J'entendis ces paroles : *C'est ce qu'ils veulent, mais ils n'y parviendront pas, et ce sera tout le contraire qui arrivera.*

XLIX

AU MÊME MONASTÈRE.

Vers la même époque.

Une autre fois, on me fit comprendre comment le Seigneur est dans toutes les créatures, et en particulier dans l'âme. Il me vint à l'esprit la comparaison d'une éponge qui s'imbibe d'eau.

L

AU MÊME MONASTÈRE.

Vers la même époque.

M'étant un jour entretenue avec une personne qui avait beaucoup quitté pour Dieu, je me disais que je n'avais rien abandonné pour lui et ne l'avais jamais servi comme je l'aurais dû. Me souvenant alors des grâces si nombreuses qu'il a faites à mon âme, je commençai à m'affliger extrêmement. Notre-Seigneur

me dit : *Tu sais l'alliance qui existe entre toi et moi. Cela étant, ce que je possède est à toi ; ainsi je te donne toutes les peines et toutes les douleurs que j'ai endurées. Tu peux donc solliciter mon Père comme demandant ce qui t'appartient.* Je savais déjà que nous étions participants des souffrances de Notre-Seigneur, mais je le compris alors d'une façon fort différente : il me semblait être en possession d'un immense apanage. L'amitié avec laquelle le divin Maître m'accorda cette faveur fut telle, qu'il m'est impossible de l'exprimer ici. Je vis que le Père éternel y consentait, et à partir de cette époque, je considère d'une tout autre manière ce que Notre-Seigneur a souffert : je le regarde comme un bien qui m'appartient. C'est pour moi une immense consolation.

LI

AU MÊME MONASTÈRE.

Vers la même époque.

Désirant un jour faire quelque chose pour Notre-Seigneur, je me disais que je ne pouvais le servir que bien petitement, et je m'écriai intérieurement : Pourquoi donc, Seigneur, demandez-vous mes œuvres ? Il me répondit : *Pour voir ta volonté, ma fille.*

LII

AU MÊME MONASTÈRE.

Vers la même époque.

Une autre fois, Notre-Seigneur m'éclaira sur un point que je fus tout heureuse de comprendre ; mais

peu après, je l'oubliai, en sorte qu'il me fut impossible de me rappeler ce que c'était. Tandis que je cherchais à m'en souvenir, j'entendis ceci : *Tu sais que je te parle quelquefois. Ne manque pas d'écrire mes paroles, car si elles ne te sont pas utiles à toi-même, elles pourront l'être à d'autres.* Je me demandai alors si, à cause de mes péchés, je ne me perdrais point après avoir été utile aux autres ; mais Notre-Seigneur me dit : *Ne crains pas.*

LIII

AU MÊME MONASTÈRE DE SÉVILLE.

Février ou mars 1576.

La sainte s'adresse au père Rodrigue Alvarez, de la Compagnie de Jésus, chargé par les Inquisiteurs de Séville d'examiner son esprit.

Il y a quarante ans que cette religieuse a pris l'habit. Dès la première année, elle a commencé à s'occuper de la passion de Notre-Seigneur en suivant les mystères, et à penser à ses péchés, sans songer le moins du monde à rien de surnaturel. Elle s'appliquait simplement à la considération des œuvres de Dieu, et des vérités propres à la convaincre de la rapidité avec laquelle tout passe. Elle consacrait à ces réflexions certains moments de la journée, sans qu'il lui vint à l'esprit de désirer quelque chose de plus. S'estimant très méprisable, penser à Dieu lui semblait déjà excéder ses mérites. Elle passa ainsi à peu près vingt-deux ans, au milieu de grandes sécheresses. Durant ce temps, elle s'employait aussi à la lecture des bons livres.

Il y a environ dix-huit ans, quand il fut question du premier monastère de carmélites déchaussées qu'elle établit à Avila — trois ans peut-être avant qu'on en parlât, — elle crut de temps à autre s'entendre adresser intérieurement la parole. Elle eut aussi plusieurs visions et révélations. En tout ceci elle ne voyait rien des yeux du corps. C'était une représentation rapide comme l'éclair, et cependant, les objets lui demeuraient aussi fortement imprimés et produisaient en elle autant d'effet, que si elle les avait vus de ses yeux corporels, et même davantage.

Elle était alors si peureuse de son naturel, que parfois elle n'osait rester seule, même pendant le jour. Et comme elle ne pouvait, malgré tous ses efforts, empêcher ces visions, elle se désolait, dans la crainte que ce fût une illusion du démon. Elle commença donc à communiquer avec des hommes spirituels de la Compagnie de Jésus. De ce nombre furent :

Le père Araoz, commissaire de la Compagnie, qui vint à passer par la ville qu'elle habitait.

Le père François, auparavant duc de Gandie, qu'elle entretenait deux fois (1).

Un provincial de la Compagnie, qui réside maintenant à Rome comme l'un des quatre assistants. Il se nomme Gilles Gonzalez.

Le provincial actuel de Castille (2), qu'elle a pourtant moins pratiqué que le précédent.

Le père Balthazar Alvarez, à présent recteur à Salamanque, qui l'a confessée six ans.

1. Saint François de Borgia.

2. Le père Jean Suarez.

Le père Salazar, recteur de Cuenca.

Le père Santander, recteur de Ségovie, avec qui elle a eu cependant moins de rapports qu'avec le précédent.

Le père Ripalda, recteur de Burgos, qui lui était extrêmement opposé avant de la connaître.

Le docteur Paul Hernandez, qu'elle vit à Tolède, où il était consultant de l'Inquisition.

Un autre encore nommé le père Ordoñez, qui a été recteur d'Avila.

Dans les villes où elle passait, elle faisait en sorte de communiquer avec ceux qu'elle savait y être en particulière estime.

Elle eut aussi beaucoup de rapports avec le frère Pierre d'Alcantara, qui se déclara hautement pour elle.

On passa plus de six ans à lui faire subir toutes sortes d'épreuves. Ce temps s'écoula pour elle dans les larmes et la désolation. Mais plus on l'éprouvait, plus elle avait de grâces de cette nature et de suspensions, soit dans l'oraison, soit hors de l'oraison.

On faisait beaucoup de prières et l'on disait des messes pour demander à Dieu qu'il la conduisît par une autre voie, car lorsqu'elle n'était pas en oraison, ses appréhensions étaient très vives. Pourtant, en tout ce qui regardait le service de Dieu, on remarquait en elle de notables progrès. Du reste, point de vaine gloire ni d'orgueil. Au contraire, sa confusion était extrême de voir ces choses connues. Elle avait plus de répugnance à s'en ouvrir que s'il se fût agi de fautes graves; il lui semblait qu'on allait se moquer d'elle, et que c'étaient là des rêveries de femme.

Il y a environ treize ans, l'évêque actuel de Sala-

manque (1) vint en la ville qu'elle habitait (2). Il était inquisiteur de Tolède, je crois, et il me semble qu'il l'avait été ici. Elle se procura un entretien avec lui, afin de s'assurer davantage, et lui rendit compte de tout. Il lui répondit que tout ce qu'elle voyait et entendait ne faisant que l'affermir davantage dans la foi catholique, il n'y avait rien là qui concernât son office. De fait, elle a toujours été et est encore très ferme sur ce point ; elle a aussi d'ardents désirs de l'honneur de Dieu et du bien des âmes, tellement que pour une seule elle se laisserait mille fois mettre à mort. Cet inquisiteur, la voyant très tourmentée, lui dit d'adresser une relation étendue de tout ce dont il s'agissait au maître Avila, qui vivait encore et était un homme fort expert en matière d'oraison. Lorsqu'elle aurait reçu sa réponse, elle pourrait être en repos. Elle suivit ce conseil. Le maître Avila lui répondit une lettre où il la rassurait beaucoup.

Tous les théologiens, mes confesseurs, qui virent cette relation, assurèrent qu'elle contenait des instructions très utiles pour la vie spirituelle. Ils lui ordonnèrent de la transcrire et de composer pour ses filles — car elle était prieure — un petit livre, renfermant quelques autres avis (3).

Malgré tout, elle éprouvait encore par moments bien des craintes, car il lui semblait que des hommes spirituels pouvaient, aussi bien qu'elle, donner dans l'illusion. Elle désira donc communiquer avec quelques grands théologiens, quand bien même ils ne seraient pas fort adonnés à l'oraison, tout son désir

1. Don François Soto y Salazar.

2. Avila.

3. Ce livre est celui du *Chemin de la Perfection*.

étant de savoir si les choses qui se passaient en elle étaient conformes à l'Écriture sainte. Parfois, il est vrai, elle se rassurait en se disant que si elle méritait, pour ses péchés, d'être trompée par le démon, Dieu ne permettrait pas que tant de saints personnages, qui souhaitaient lui donner lumière, le fussent également. Ainsi, dans l'intention de s'éclairer, elle s'ouvrit de ces grâces à des pères de l'ordre de Saint-Dominique. Avant ces effets surnaturels, elle s'était bien souvent confessée à eux. Voici ceux qu'elle consulta :

Le père Vincent Baron, qui la confessa un an et demi à Tolède, quand elle alla fonder en cette ville. Il était consulteur de l'Inquisition et homme d'éminent savoir. Il la rassura beaucoup. Tous lui demandaient ce qu'elle pouvait craindre, puisqu'elle n'offensait pas Dieu et reconnaissait sa misère.

Le père maître Dominique Bañez, aujourd'hui consulteur du Saint-Office à Valladolid, auquel je me suis confessée six ans. Depuis, elle communique avec lui par lettres, lorsqu'il se présente quelque chose de nouveau.

Le père maître Chavès.

A celui que j'ai nommé le second, je dois joindre le père Pierre Ibañez, qui était alors lecteur à Avila, homme d'un savoir hors ligne.

Un autre dominicain, appelé le père Garcia de Toledo.

Le père maître Barthélemy de Medina, professeur à Salamanque. Cette religieuse le savait fort indisposé contre elle sur les rapports qu'on lui avait faits. Il lui sembla que ce père lui dirait mieux que tout autre si elle était trompée. Ceci se passait il y a un peu plus de deux ans. Elle fit en sorte de se con-

fesser à lui, et profita du temps qu'elle séjourna dans cette ville pour le mettre parfaitement au courant de tout. Afin qu'il fût mieux informé, elle lui fit lire la relation qu'elle avait écrite. Il la rassura autant et plus que tous les autres, et lui resta très attaché.

Elle se confessa aussi quelque temps au père Philippe de Menesès, à l'époque où elle fit une fondation à Valladolid. Ce père était prieur ou régent du collège de Saint-Grégoire. Ayant entendu parler d'elle, il était venu à Avila quelque temps auparavant avec l'intention de l'entretenir. Dans sa grande charité, il voulait s'assurer si elle n'était pas trompée et si ce n'était pas avec raison qu'on en parlait si défavorablement. L'examen lui laissa pleine satisfaction.

Elle eut aussi des relations intimes avec un provincial de l'ordre de Saint-Dominique, appelé le père Salinas, homme très spirituel et grand serviteur de Dieu ; avec un autre lecteur, d'une capacité tout à fait supérieure, qui réside actuellement à Ségovie : il se nomme Diego de Yanguas.

Elle a communiqué avec d'autres encore, ses fondations, qui l'ont conduite en diverses régions, l'ayant mise à même de le faire pendant tant d'années que se sont prolongées ses craintes. On lui a fait subir bien des épreuves, car tout le monde désirait l'éclairer ; mais ces épreuves n'ont servi qu'à la rassurer, et à rassurer ceux qui les faisaient. Elle est, et a toujours été, parfaitement soumise à tout ce qui est de la foi catholique. Son oraison et celle des religieuses qu'elle a fondées, est constamment animée d'un grand zèle pour les progrès de cette sainte foi.

Elle disait que si l'un ou l'autre de ces effets sur-

naturels l'eût portée à quoi que ce fût de contraire à la foi catholique et à la loi de Dieu, elle aurait cru parfaitement inutile de chercher d'autres preuves, car elle aurait reconnu sur-le-champ l'œuvre du démon. Jamais elle ne s'est conduite d'après ce qu'elle entendait dans l'oraison; bien plus, ses confesseurs lui disaient-ils d'agir différemment, elle le faisait aussitôt, et ne manquait pas de les informer de tout ce qui se passait en elle. Bien qu'on lui affirmât que c'était Dieu qui agissait dans son âme, jamais elle ne l'a cru d'une manière assez absolue pour pouvoir en jurer, quoique d'ailleurs, à en juger par les effets et par les grandes grâces qu'elle recevait, elle inclinât à croire que quelques-unes de ces choses venaient du bon esprit. Ce qu'elle désirait par-dessus tout, c'était d'acquérir les vertus; c'est aussi ce qu'elle a inculqué à ses religieuses, leur répétant que la plus humble et la plus mortifiée serait aussi la plus spirituelle.

Elle a remis la relation mentionnée plus haut au père Dominique Bañez, qui réside à Valladolid. C'est avec ce père qu'elle a eu le plus de rapports, et elle en a encore actuellement. Elle croit qu'il a présenté l'écrit en question au Saint-Office, à Madrid. Elle se soumet entièrement à la correction de la foi catholique et de l'Eglise. Personne ne l'a encore incriminée de ce chef, parce que ces choses ne dépendent pas de nous et que Notre-Seigneur ne demande pas l'impossible.

Si tout cela s'est tant divulgué, c'est qu'étant toujours dans la crainte, elle a consulté grand nombre de personnes. Cette divulgation a été pour elle un vrai supplice, une croix très pesante, non point, assure-t-elle, par un motif d'humilité, mais parce

qu'elle a toujours eu en horreur les rêveries de femmes.

Sa grande préoccupation a été de ne pas se mettre sous la conduite de confesseurs qui lui semblaient portés à tout attribuer à Dieu, car elle craignait que le démon ne les abusât aussi bien qu'elle. En voyait-elle un qui fût en défiance, elle lui ouvrait plus volontiers son âme. Si cependant, pour l'éprouver, on lui marquait un mépris général de toutes ces choses, elle en avait de la peine, car quelques-unes lui semblaient très assurément l'œuvre de Dieu. Elle n'aurait pas voulu voir tout condamner sans motif et d'une manière absolue, pas plus qu'elle ne souhaitait voir tout attribuer à Dieu indistinctement. Elle se rendait parfaitement compte que l'illusion était possible; aussi n'a-t-elle jamais cru pouvoir marcher en entière assurance dans une voie qui pouvait présenter du danger. Elle s'efforçait, autant qu'il lui était possible, d'éviter toute offense de Dieu et de pratiquer l'obéissance. Moyennant cela, elle espérait pouvoir échapper aux périls, quand même ces effets auraient été l'œuvre du démon.

Depuis qu'elle a éprouvé des opérations surnaturelles, elle s'est toujours sentie portée à rechercher ce qu'il y a de plus parfait, et elle a presque toujours eu de grands désirs de souffrir. Au milieu des persécutions qui ne lui ont pas manqué, elle était heureuse, et sentait une affection spéciale pour ceux qui la persécutaient. Elle avait un grand attrait pour la pauvreté et la solitude, un ardent désir de sortir de cet exil pour voir Dieu. A la vue de ces effets et d'autres semblables, elle a commencé à se rassurer, ne pouvant croire qu'un esprit qui laissait en elle ces bonnes dispositions, pût être mauvais. Ceux qui la

dirigeaient lui disaient la même chose. Ce n'est pas qu'elle bannît toute crainte ; seulement, elle se désolait moins.

Jamais l'esprit qui la guidait ne l'a inclinée à user de dissimulation ; toujours il l'a portée à obéir. Elle n'a jamais rien vu des yeux du corps, comme il a été dit. Le mode de cette perception est d'une telle délicatesse, c'est quelque chose de si intellectuel, qu'au commencement elle se demandait parfois si elle n'était pas la dupe de son imagination ; d'autres fois, le soupçon ne pouvait même lui en venir. Elle n'a jamais rien entendu non plus des oreilles du corps, sauf deux fois seulement. Encore ne saisit-elle rien de ce qui lui était dit, et elle ne sut point qui lui parlait.

Ces effets surnaturels n'étaient pas continuels ; ils se produisaient le plus souvent en présence de quelque nécessité. Une fois, entre autres, elle avait passé plusieurs jours dans des tortures intérieures intolérables et dans un trouble affreux, par la frayeur d'être victime des illusions du démon. C'est ce qui est rapporté avec étendue dans la relation dont il a été parlé, où elle a consigné ses péchés aussi bien que le reste, en sorte qu'ils se sont trouvés publiés, la crainte lui ayant fait oublier sa réputation. Au milieu donc de cette inexprimable désolation, à ces seules paroles qu'elle entendit intérieurement : *C'est moi, ne crains rien*, son âme retrouva le calme, le courage, la confiance. Elle ne pouvait comprendre d'où lui venait un bien si grand. Nombre de docteurs, avec tous leurs raisonnements, n'auraient jamais pu lui procurer la paix et la tranquillité que cette seule parole lui communiqua ; et de fait, aucun confesseur n'y était parvenu.

D'autres fois, elle s'est trouvée fortifiée de la même

manière par une vision. Sans ce secours, elle n'aurait pu supporter les souffrances, les contradictions et les maladies sans nombre qu'elle a endurées et qu'elle endure encore. Effectivement, elle n'est jamais sans souffrir d'une manière ou d'une autre, tantôt plus, tantôt moins. Son état ordinaire est d'endurer des douleurs aiguës, sans parler de bien d'autres infirmités. Depuis qu'elle est religieuse, ses souffrances physiques ont beaucoup augmenté.

Si elle fait quelque chose pour Notre-Seigneur, elle en perd promptement le souvenir. Il en est de même des grâces qu'elle reçoit. Ce n'est point qu'elle n'y pense souvent, mais elle ne peut s'y arrêter aussi longtemps qu'à ses péchés. Ceux-ci sont pour elle comme un borbier infect, qui lui cause un continuel tourment. C'est sans doute leur grand nombre et le peu de service qu'elle a rendu à Dieu, qui l'empêchent d'être tentée de vaine gloire.

Jamais quoi que ce soit de ce qu'elle a éprouvé ne lui a rien inspiré qui ne fût totalement pur et chaste. Ce qui domine chez elle, c'est la crainte d'offenser Dieu Notre-Seigneur et un ardent désir de faire en tout sa volonté; elle lui demande continuellement cette grâce. Autant qu'elle en peut juger, elle est si fermement résolue à ne pas s'écarter de cette divine volonté, qu'il n'y a chose aucune, indiquée par ses confesseurs ou ses supérieurs comme plus agréable à Dieu, qu'elle ne soit prête à exécuter, convaincue que le Seigneur vient en aide à ceux qui n'ont en vue que son service et sa gloire. Lorsqu'il s'agit de ces grands intérêts, elle songe aussi peu à elle-même et à son intérêt propre que si elle n'existait pas. C'est du moins ce qu'il lui semble, et ses confesseurs en jugent de même.

Tout ce que contient cet écrit est rigoureusement exact. Si vous le désirez, vous pouvez vous en assurer, mon père, auprès de ses confesseurs et de toutes les personnes qui traitent avec elle depuis vingt ans.

L'esprit qui la conduit la porte continuellement à donner des louanges à Dieu, et elle voudrait que tout le monde se joignît à elle, quelque peine qui pût lui en revenir. De là, le désir qu'elle a de l'avancement des âmes. La vue de la vileté des biens de ce monde et du prix inestimable des biens intérieurs, qu'on ne saurait comparer aux premiers, l'ont amenée à faire bien peu de cas de tout ce qui est ici-bas.

Dans la vision au sujet de laquelle vous m'avez interrogée, mon père, on ne voit rien, ni extérieurement, ni intérieurement, parce que ce n'est pas une vision imaginaire ; mais, sans rien voir, l'âme perçoit l'objet et sait de quel côté il se présente, et cela, plus clairement que si elle le voyait. Rien de particulier cependant ne se montre à elle. C'est comme si quelqu'un sentait une autre personne près de lui : il ne la voit point, parce qu'il fait nuit, mais il est parfaitement sûr qu'elle est là. La comparaison, néanmoins, n'est pas tout à fait juste ; car celui qui se trouve dans l'obscurité a quelque moyen de se rendre compte de la présence de cette autre personne, soit parce qu'elle fait quelque bruit, soit parce qu'il vient de la voir là ; et puis enfin il la connaît, ici, rien de semblable. Sans aucune parole, ni extérieure ni intérieure, l'âme perçoit très clairement quelle est la personne qui se présente à elle, de quel côté elle se trouve, et quelquefois, ce qu'elle veut lui dire. Elle ignore par quelle voie ou de quelle manière elle le sait ; mais la chose se passe ainsi, et tout le temps qu'elle dure il n'y a pas de doute possible. Quand la

vision disparaît, l'âme a beau vouloir se la représenter de la même manière, peine perdue; dans ce cas, l'on voit parfaitement que c'est une imagination, et non une vision. Celle-ci ne dépend pas de nous, et il en est de même de tout ce qui est surnaturel. De là vient que les personnes favorisées de ces grâces font peu de cas d'elles-mêmes; elles comprennent très bien que tout cela est un don de Dieu, et qu'elles n'y sont pour rien. Elles en deviennent beaucoup plus humbles, et en conçoivent de plus tendres désirs de servir un Maître dont le pouvoir est si grand, qu'il s'étend à ce que nous ne pouvons comprendre. C'est ainsi qu'on a beau être savant, il y a toujours des choses auxquelles on ne saurait atteindre. Béni soit à jamais Celui qui nous fait de pareils dons! Amen.

LIV

AU MÊME MONASTÈRE.

Mars ou avril 1576.

Relation adressée comme la précédente
au père Rodrigue Alvarez.

JÉSUS.

Les choses spirituelles sont si difficiles à exprimer, et surtout à exprimer clairement, en particulier celles qui ne font que passer dans l'âme, que si l'obéissance ne me vient en aide, je ne puis guère compter y réussir. Celles dont il s'agit présentent, au reste, des difficultés spéciales. Mais quand je dirais des extravagances, il n'y aurait pas grand mal, puisque celui auquel cet écrit est destiné m'en a certainement entendu attribuer de plus grandes. En

tout ce que je dirai, je vous supplie, mon père, de bien vous souvenir que je n'ai pas la prétention de parler exactement ; je puis parfaitement me tromper. Mais ce que je suis à même de certifier, c'est que je ne dirai rien que je n'aie éprouvé plusieurs fois, et même souvent. Si la chose est bonne ou non, vous en jugerez, mon père, et m'en direz votre avis.

Je crois vous faire plaisir en parlant tout d'abord des premières grâces surnaturelles. Pour ce qui est de la dévotion, des sentiments de tendresse, des larmes, de la méditation, choses qu'avec l'aide de Dieu nous pouvons acquérir ici-bas, tout le monde en a connaissance.

Voici la première oraison surnaturelle que je crois avoir expérimentée. J'appelle surnaturel ce qui ne peut s'acquérir ni par industrie ni par effort, quelque peine que l'on prenne pour cela. Quant à s'y disposer, oui, on le peut, et c'est sans doute un grand point. L'oraison dont je parle est un recueillement intérieur qui se fait sentir à l'âme, et durant lequel on dirait qu'elle a en elle-même d'autres sens, analogues aux extérieurs. Elle semble vouloir se séparer de l'agitation des sens extérieurs ; parfois même, elle les entraîne après elle. Elle sent le besoin de fermer les yeux du corps, de ne rien entendre, de ne rien voir, de vaquer uniquement à ce qui l'occupe alors tout entière : je veux dire, à cet entretien seul à seul avec Dieu. Dans cet état, les sens et les puissances ne sont pas suspendus ; ils restent libres, mais pour s'appliquer à Dieu. Ceci sera facilement compris des personnes que Notre-Seigneur aura favorisées de cette grâce ; quant à celles qui ne l'ont pas reçue, il leur faudra, à tout le moins, bien des paroles et des comparaisons pour s'en faire l'idée.

De ce recueillement naît parfois une quiétude, une paix intérieure délicieuse. Il semble à l'âme qu'il ne lui manque plus rien : parler, j'entends prier vocalement et méditer, lui devient même à charge ; elle ne voudrait qu'aimer. Ceci peut se prolonger un bon moment, et même davantage.

De cette oraison procède d'ordinaire ce que l'on appelle le sommeil des puissances. Celles-ci ne sont alors ni absorbées, ni tellement suspendues qu'on puisse donner à cet état le nom de ravissement ; ce n'est pas non plus tout à fait l'union.

Quelquefois, souvent même, l'âme s'aperçoit que la volonté seule est unie à Dieu. Elle en a une vue très claire. Je veux dire qu'elle sent sa volonté tout entière occupée de Dieu, incapable de se porter vers un autre objet et de s'y appliquer, tandis que les deux autres puissances restent libres pour traiter d'affaires et de ce qui regarde le service de Dieu ; enfin, Marthe et Marie vont ensemble. Je demandais un jour au père François (1) si ce n'était pas là une illusion, car cet état m'étonnait extrêmement. Il me répondit que c'était chose fréquente.

Lorsqu'il y a union de toutes les puissances, c'est bien différent : les puissances alors n'ont plus aucune action, et l'entendement est comme interdit. La volonté aime plus qu'elle ne connaît, mais elle ne sait si elle aime ni ce qu'elle fait ; du moins, elle est hors d'état de le dire. La mémoire et l'imagination sont en quelque sorte absentes. Quant aux sens, non seulement ils n'ont plus leur vivacité naturelle, mais on dirait que l'âme les a mis de côté, afin de pouvoir être tout entière à sa jouissance ; et de fait, pendant

1. Saint François de Borgia.

ce temps, d'ailleurs fort court, ils se trouvent entièrement suspendus.

L'humilité, les autres vertus et les fervents désirs dont l'âme se trouve ensuite enrichie, font bien voir les grands avantages qu'elle a retirés de cette faveur, mais on ne peut dire en quoi elle consiste. Quand l'âme veut s'en expliquer, elle ne parvient ni à s'en rendre compte, ni à l'exprimer. Si cette grâce est véritable, c'est, à mon avis, la plus grande de celles que Notre-Seigneur accorde dans cette voie spirituelle, ou du moins l'une des plus grandes.

Ravissement et suspension, à mon sens, c'est tout un; mais je me sers habituellement du terme de suspension, pour ne pas prononcer celui de ravissement, qui effraie. Cette union dont je viens de parler peut aussi très justement porter le nom de suspension. Le ravissement n'en diffère qu'en ceci : il dure plus longtemps et paraît davantage à l'extérieur. La respiration se ralentit tellement, qu'on ne peut plus parler; impossible aussi d'ouvrir les yeux. Ceci se produit également dans l'union; mais dans le ravissement, c'est avec plus de force, la chaleur naturelle s'en allant je ne sais où. Quand le ravissement est grand — car ces différentes oraisons ont des degrés divers, — quand, dis-je, le ravissement est grand, les mains se glacent et quelquefois deviennent raidies comme des bâtons; si le corps a été surpris debout ou à genoux, il reste dans la même attitude. Quant à l'âme, elle est tellement occupée à jouir de ce que le Seigneur lui découvre, qu'elle oublie, ce semble, d'animer le corps et l'abandonne entièrement. Aussi, quand le ravissement se prolonge, les nerfs restent endoloris.

Dans le ravissement, Dieu veut, je crois, que l'âme

connaisse davantage ce dont elle jouit que dans l'union. D'ordinaire, en effet, il lui découvre alors quelque chose de ses grandeurs. Les fruits que l'âme en retire sont immenses ; c'est en particulier un profond oubli d'elle-même, avec un ardent désir qu'un si grand Dieu et Seigneur soit connu et loué. A mon avis, quand c'est Dieu qui agit, il est impossible que l'âme n'ait pas une vue très claire de sa complète impuissance, comme aussi de ses misères, et de l'ingratitude dont elle s'est rendue coupable envers Celui qui, par sa pure bonté, lui accorde de si grandes grâces. Le goût et la suavité qu'elle éprouve sont si excessifs, et surpassent tellement tout ce qu'on peut leur comparer ici-bas, que si l'on n'en perdait le souvenir, on serait dans un continuel dégoût des contentements de la terre ; aussi bien, à dater de ce moment, ne fait-on plus grand cas de toutes les choses de ce monde.

Voici la différence qu'il y a entre le ravissement et l'enlèvement de l'esprit. Dans le ravissement, c'est progressivement que l'on meurt aux choses extérieures et que l'on perd l'usage de ses sens pour vivre à Dieu. L'enlèvement de l'esprit, amené par une simple notion que Notre-Seigneur dépose au plus intime de l'âme, se produit avec une vélocité extrême. L'âme a l'impression qu'elle est transportée à la partie supérieure d'elle-même, laquelle lui semble se séparer du corps. Aussi, dans les commencements, elle a besoin de courage pour s'abandonner entre les bras de Dieu, et se laisser emporter où il voudra. Jusqu'à ce que Notre-Seigneur la mette en paix là où il lui plaît de l'emporter — par l'emporter, j'entends lui découvrir des choses sublimes, — il faut certainement, les premières fois, qu'elle soit bien résolue à mourir pour lui, car elle ne sait, la

pauvre âme, ce qui va lui arriver. Je le répète, je parle des commencements. A mon avis, cette grâce communique une vigueur particulière aux vertus, parce qu'elle fait croître les désirs, et qu'en nous découvrant le pouvoir de notre grand Dieu, elle augmente notre crainte et notre amour. De fait, sans que nous puissions lui opposer de résistance, il enlève l'âme en maître absolu. L'âme éprouve un profond repentir de l'avoir offensé; elle s'étonne d'avoir osé outrager une si haute majesté; elle a un incroyable désir que personne ne l'offense et que tout le monde lui donne des louanges. C'est de là, je pense, que doit venir cette passion du salut des âmes, cette soif d'y contribuer en quelque chose et de voir ce grand Dieu béni de tous les hommes.

Le vol de l'esprit est un je ne sais quoi qui s'élève du fond le plus intime de l'âme. J'en ai parlé dans l'écrit que vous savez (1), et où ces différentes oraisons et d'autres encore sont exposées fort au long, mais de ce que j'en ai dit, je ne me rappelle que la comparaison suivante, car ma mémoire est très infidèle. L'âme et l'esprit doivent, ce me semble, être une même chose. Cependant, représentez-vous un grand feu tout prêt à jeter des flammes : telle est la disposition de l'âme à l'égard de Dieu. Le feu, s'enflammant soudain, lance une flamme qui s'élève en haut ; mais cette flamme est de la même nature que le feu qui reste en bas, et tout en s'élevant, elle ne laisse pas pour cela d'être feu. Ainsi en est-il de l'âme. Soudain elle paraît lancer hors d'elle-même quelque chose d'extrêmement délicat, qui monte à une région supérieure

1, Voir le livre de la *Vie*, chap. XVIII.

et va où il plaît au Seigneur. Il n'est pas possible d'expliquer la chose davantage ; cela ressemble à un vol, et je ne trouve pas d'autre comparaison à employer. Ce que je sais, c'est que l'on s'en rend parfaitement compte et qu'on ne peut l'empêcher. On dirait que le petit oiseau de l'esprit s'est échappé de cette misérable chair et de la prison de ce corps, et qu'en étant détaché, il est tout entier au don que Dieu lui fait. Cette faveur est d'une délicatesse et d'un prix inestimable aux yeux de l'âme, qui la regarde comme à l'abri de toute illusion. Elle a cette même impression pour toutes les grâces précédentes, au moment où elle les reçoit : les craintes ne viennent qu'ensuite. Du moins, la personne dont il est ici question croyait avoir tout à redouter, vu son extrême misère. Pourtant, il lui restait au fond de l'âme une certitude et une sécurité qui lui permettaient de vivre, sans toutefois la dispenser de prendre les moyens d'éviter l'illusion.

J'appelle transport un désir qui s'empare de l'âme sans que l'oraison ait précédé ; le plus souvent, il naît de la pensée subite qu'on est privé de Dieu, ou d'une parole ayant trait à ce sujet, qui vient à frapper les oreilles. Cette pensée est parfois si poignante et elle agit sur l'âme avec une telle intensité, qu'en un instant celle-ci entre dans une sorte de délire. C'est comme si l'on apprenait tout à coup une nouvelle désolante et inattendue, ou qu'on vous fit une grande frayeur : il devient impossible de se raisonner, et l'on reste comme pétrifié. C'est ce qui arrive ici ; seulement, cette peine vient d'une cause si noble, que l'âme comprend parfaitement qu'il serait bien juste d'en mourir. Au reste, l'âme en cet état ne perçoit que ce qui peut accroître sa

douleur, et le Seigneur ne veut pas, ce semble, qu'elle soit capable d'autre chose, ni même qu'elle se souvienne que sa volonté la retient dans la vie. Elle se trouve alors dans une solitude si extraordinaire et un abandon si universel, que je renonce à les exprimer. Le monde entier, avec ce qu'il contient, lui est à charge, et rien de créé ne lui procure la moindre compagnie. D'ailleurs, elle ne veut que son Créateur. Elle voit qu'il lui est impossible de le posséder sans mourir, et comme elle n'a pas le droit de se donner la mort, elle meurt du désir de mourir, au point qu'elle se trouve véritablement en danger de mort. Elle est comme suspendue entre le ciel et la terre, et ne sait que devenir. Par moments Dieu, pour lui montrer ce qu'elle perd, lui envoie une notion de lui-même, et cela, par une voie étrange et qu'on ne peut rendre. En effet, il n'est pas sur la terre de souffrance qui égale celle-ci, du moins parmi celles que j'ai expérimentées. Il suffit de la ressentir pendant une demi-heure, pour avoir ensuite le corps si disloqué et les bras si raides, qu'on ne peut même se servir de ses mains pour écrire, et l'on éprouve de très vives douleurs. Cependant, on ne sent rien de tout cela aussi longtemps que dure le transport : on est tout entier à la douleur intérieure, et je crois qu'on serait insensible à de grands tourments corporels. Avec cela, on conserve l'usage entier de ses sens ; on peut parler, et même regarder, mais non pas marcher, car ce grand coup de l'amour vous brise. On aurait beau mourir d'envie de se procurer cette peine, cela ne servirait de rien : elle ne se produit que quand Dieu l'accorde. Elle laisse dans l'âme de très hauts effets et de très précieux avan-

tages. Les docteurs en parlent diversement, mais nul ne la condamne. Le père maître Avila m'a écrit que c'est une bonne chose, et tout le monde en a dit autant. L'âme comprend fort bien que c'est une grande faveur de Dieu ; mais si elle se renouvelait souvent, la vie serait de courte durée.

Le transport ordinaire consiste dans une soif de voir Dieu, accompagnée d'une grande tendresse d'amour et d'un désir de quitter cet exil qui fait verser des larmes. Mais l'âme ayant assez de liberté pour se dire que la volonté de Dieu est qu'elle vive encore, elle se console et lui offre la prolongation de son existence, en lui demandant la grâce de ne vivre que pour sa gloire. Avec cela, elle se résigne.

Une autre oraison très fréquente, c'est une sorte de blessure. Il semble à l'âme qu'on lui passe une flèche au travers du cœur et au travers d'elle-même. Elle en ressent une douleur si vive, qu'elle en gémit, mais en même temps si délicieuse, qu'elle voudrait ne la voir jamais finir. Cette douleur ne réside pas dans les sens, et cette plaie n'est pas une plaie matérielle : elle n'atteint que l'intime de l'âme et ne laisse pas de marque sur le corps. Je ne crois pas que ces choses puissent s'expliquer autrement que par des comparaisons, c'est pourquoi je me sers de ces images, bien grossières, il est vrai, pour un pareil sujet ; mais je ne vois pas le moyen de m'exprimer différemment. Au reste, tout cela ne peut ni se dire, ni s'écrire. Pour le comprendre, il faut l'avoir éprouvé : j'entends, pour comprendre jusqu'où va cette peine, car les peines purement spirituelles diffèrent extraordinairement des autres. Je conçois par là combien les souffrances endurées par les âmes dans l'enfer et dans le purgatoire,

dépassent ce que nous pouvons nous représenter au moyen des souffrances corporelles.

D'autres fois, on dirait que cette blessure d'amour part du fond même de l'âme. Les effets en sont grands. Quand Dieu ne l'accorde pas, il n'y a rien à faire : de même, il est impossible de s'y soustraire quand il lui plaît de l'accorder. Ce sont certains désirs de Dieu, si vifs et si subtils, qu'il faut renoncer à les exprimer. Et comme l'âme se sent impuissante à jouir de Dieu comme elle le voudrait, elle est prise d'une souveraine horreur pour le corps. Elle le regarde comme une haute muraille, qui l'empêche de jouir librement du bien qu'elle croit déjà posséder au-dedans d'elle-même. Elle voit alors le mal que nous a fait le péché d'Adam, en nous enlevant cette liberté. Cette oraison m'a été accordée avant les ravissements et les grands transports rapportés plus haut.

J'ai oublié de dire que presque toujours ces impétueux transports ne finissent que par un ravissement et de grandes délices, où le Seigneur console l'âme et l'encourage à vivre pour lui.

Tout ce que je viens de dire ne peut être l'effet de l'imagination, et cela pour plusieurs motifs, qu'il serait trop long d'indiquer. Ces états sont-ils bons ou non ? Dieu le sait. Mais, à mon avis, les effets et le profit que l'âme en retire ne sauraient passer inaperçus.

Je vois une distinction entre les Personnes divines, et cela, aussi clairement que j'en voyais une hier entre vous, mon père, et le provincial (1), quand vous lui adressiez la parole ; sauf pourtant

1. Le père Diego de Acosta.

que je ne vois ni n'entends rien, ainsi que je vous l'ai dit déjà. Mais sans rien voir, même des yeux de l'âme, j'ai de leur présence une certitude extraordinaire, et lorsqu'elle cesse, je m'en aperçois aussitôt. Comment cela se fait-il ? Je ne saurais le dire. Ce que je sais fort bien, c'est que ce n'est pas un effet de l'imagination, car j'ai beau ensuite m'épuiser pour revoir la même chose, c'est impossible : j'en ai fait l'essai. Il en est de même, autant que j'en puis juger, de tout ce que j'ai rapporté. Comme tout cela date de loin, ce n'est qu'après une observation attentive que j'ai parlé avec tant d'assurance. Je dois dire une chose : veuillez la remarquer, mon père. Pour la Personne qui me parle d'ordinaire, je puis indiquer positivement qui elle me paraît être ; mais pour les autres, je ne saurais l'affirmer. Il y en a une, je le sais très bien, qui ne m'a jamais adressé la parole. J'en ignore la raison, car je ne me mêle jamais de rien demander au delà de ce que Dieu m'accorde ; je croirais m'exposer à être trompée par le démon. Je me garderai donc bien, pour le même motif, de m'en informer à présent. La première Personne m'a parlé quelquefois, ce me semble ; mais comme je ne m'en souviens pas bien, non plus que de ses paroles, je n'oserais pas l'assurer. Tout cela est écrit où vous savez, et beaucoup plus longuement qu'ici, mais en d'autres termes peut-être.

Quoique les divines Personnes, par une voie extraordinaire, se montrent distinctes, l'âme comprend que ce n'est qu'un seul Dieu. Je ne me rappelle pas que Notre-Seigneur m'ait parlé autrement que par son humanité : encore une fois, je puis assurer que ce n'est pas une illusion.

Ce que vous me demandez au sujet de l'eau, je l'ignore, et je n'ai pas appris non plus où se trouve le paradis terrestre. Je l'ai dit déjà, ce que le Seigneur me découvre malgré moi, je le connais, parce que je ne puis faire autrement ; mais demander à Notre-Seigneur de me révéler quelque chose, c'est ce que je ne me suis jamais permis. Et si je le faisais, je me croirais la dupe de mon imagination et en danger d'être trompée par le démon. Jamais, grâce à Dieu, je n'ai été curieuse : je ne me soucie nullement d'apprendre ce que j'ignore. Ce que j'ai appris sans le vouloir m'a coûté assez de peines. Sans doute, c'est un moyen que le Seigneur, me voyant si mauvaise, a pris pour me sauver : aux bonnes âmes, il n'en faut pas tant pour servir sa Majesté.

Je me souviens d'une autre oraison qui précède celle que j'ai mentionnée en premier lieu. C'est, non une vision, mais une certaine présence de Dieu : chaque fois que l'on veut se recommander à sa Majesté, même par une prière vocale, on la trouve présente, du moins quand il n'y a pas sécheresse. Qu'elle me préserve de perdre par ma faute tant de grâces reçues, et daigne me faire miséricorde !

LV

AU MONASTÈRE DE TOLEDE.

Août 1376.

J'avais commencé à m'adresser à un certain confesseur (1), dans une ville où je me trouve actuel-

1. Le père Diego de Yepès, de l'ordre des Hiéronymites, plus tard évêque de Terrassonne.

lement. Quoiqu'il m'eût toujours été très dévoué depuis qu'il avait la conduite de mon âme, il ne venait pas me voir. Etant un jour en oraison et songeant au vide que me laissait son absence, il me fut dit que c'était Dieu qui le retenait, parce que le bien de mon âme demandait que je m'ouvrisse à un confesseur de la ville (1). J'en eus de la peine, parce qu'il s'agissait de faire une nouvelle connaissance et que je craignais d'être mal comprise et inquiétée ; enfin, j'étais très attachée à celui qui avait la charité de me conduire. A vrai dire, toutes les fois que je voyais cet autre confesseur ou l'entendais prêcher, je ressentais une certaine joie spirituelle. Mais à cause de ses nombreuses occupations, la chose me paraissait bien difficile. Notre-Seigneur me dit : *Je ferai en sorte qu'il veuille bien t'entendre et qu'il te comprenne. Ouvre-toi à lui ; ce te sera une consolation dans tes peines*. Ces derniers mots avaient rapport, je crois, à ce tourment de la privation de Dieu que je ressentais alors excessivement. Notre-Seigneur me dit encore « qu'il voyait bien les souffrances que j'avais à endurer, mais il ne pouvait en être autrement tant que je serais en cet exil, et tout était pour mon plus grand bien ». Cela me consola beaucoup. Il en a été comme Notre-Seigneur me l'avait annoncé. Ce confesseur m'entend avec beaucoup de plaisir, et il fait en sorte de trouver du temps. Il a compris mon âme et lui a procuré un notable soulagement. Il est grand théologien et très saint.

1. Le docteur Alphonse Velasquez, depuis évêque d'Osma.